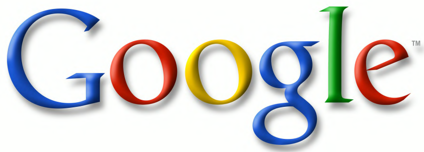
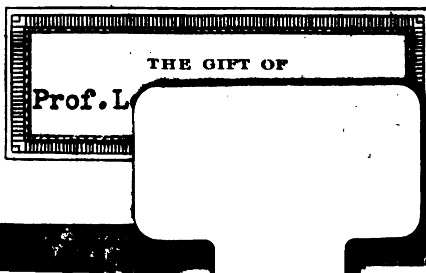


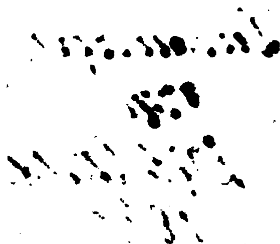

THE GIFT OF
Prof. L



JACQUES (Jacques) Le Faut-Mourir et les Excuses inutiles que l'on apporte à cette necessité. Le Tout en Vers Burlesques. 12mo, *green vellum.* 7s 6d *Rouen*, 1675

1.50

Decaurzey
1841
Litchfield
1842



LE FAUT-MOURIR

ET LES EXCUSES inutiles que l'on apporte à cette necessité.

LE TOUT EN VERS BURLESQUES.

Par Me JACQUES JACQUES, Chanoine creé de l'Eglise Metropolitaine d'Ambrun.



A ROUEN,
Chez la Veuve de JEAN MACHUEL, ruë S Jean, au Nom de Jesus.

M. DC. LXXV.

endroit : J'ay vû que la pensée de la Mort, t'étoit grandement salutaire, & que neanmoins à cause des amertumes qui l'environnent, tu avois grande peine de l'admettre dans ton esprit, & que quand elle s'offroit à toy tu la traitois d'importune & de melancolique: C'est pourquoy pour te la rendre en quelque façon plus douce, & moins desagreable, i'ay pensé qu'il seroit bon d'en traiter d'une maniere divertissante, esperant que de la lecture tu passeras dans la consideration de cette pensée tant importante, de laquelle tu receuras de grands avantages, & de puissans motifs, pour te faire dresser les actions de ta vie

comme il faut, afin de la terminer par une bonne mort. Tu verras dans ce petit traité, comme il n'y a personne qui se puisse exempter de la necessité de mourir. Que l'heure de la mort nous est à tous cachée, & connuë a Dieu seul, & que quand elle est arrivée, nous ne pouvons la differer en aucune façon: les excuses estant inutiles en cette rencontre: & enfin tu y considereras, que cette heure est si importante, que d'elle dépend l'Eternité, ou bien-heureuse, ou malheureuse; Je te debite tous ces verités tout en riant: Ce sera a toy d'y penser tout à bon. Au reste n'attens pas de la delicatesſ

ſe dans mes vers, ny de pointes d'eſprit, ny des penſées relevées. Tu n'y trouveras que la ſimple rime, & la naïveté telle que demande la façon des vers burleſques : & à te dire la verité, quand je voudrois faire autrement, je ne ſçaurois.

Je n'ay pas cette vanité de vouloir paſſer pour Poëte du temps : il faut étre plus poly & plus ſubtil que je ne ſuis ; Je te debite ma penſée, telle que je l'ay dans le cœur, ſans fard, ſans affectation, ny diſſimulation, puiſque ie ne ſuis double que de nom. Reçois le tout a gré, & faits en ton profit.

Adieu.

AV LECTEVR CRITIQUE.

PUis qu'aux œuvres les plus
parfaites
Que font les excellents Poëtes,
Tu remarque des mãquemens,
Sans doute que ma Poësie
Te choquera la fantaisie
Parmy tes divertissemens.
Elle n'aura pas ton estime.
Tu trouveras fausse ma Rime.
En plusieurs lieux je le vois bien
Et dés que par toy sera vûë
Quelque sylabe superflûë,
Tu diras que tout ne vaut rien.
Vrayment tu pourrois bien
te plaindre.

Et moy j'aurois sujet de craindre
Si ie faisois des Ecus faux
Mais si ie fais des fausses rimes
Cela n'est pas au rang des crimes
Qu'on punit sur les Echafaux,
Si pour estre trop mal habille,
Les Vers qui sortẽt de mon stile
Ne te semblent pas assés doux:
Frotte les sans autre mystere,
Avec du sucre de Madere.
Tu feras qu'ils le seront tous.
Tu connois bien a ma posture
Que ie me ris de ta censure,
Censeur superbe, audacieux.
C'est que ie te veux faire entẽdre
Qu'il est facile de reprendre,
Difficile de faire mieux.

Culpaueris facilius, hæc quam imitaberis
Non ab Appollodorio aut Zeuxide

Sed ab Amico C. C. In Zoilor positum.



LE FAVTMOVRIR ET LES EXCUSES inutiles que l'on apporte à cette necessité.

LA MORT.

QUE ces disputes sont frivoles
Qu'on agite dans les Ecoles
Pour sçavoir quel est le plus fort,
Du vin, de l'amour, ou la mort.
Ie croy qu'il faut faire littiere
Du debat de cette matiere,
C'est un conte à dormir debout:
Sçait on pas que par dessus tout,
Glorieusement je l'emporte.
Et que je suis toûjours plus forte;
C'est douter lequel est plus beau
Ou le Soleil, ou le flambeau:

C'est disputer de leur lumiere,
Qu'elle des deux est la premiere.
Où quel est le plus spacieux,
Du rond de la terre où des Ci ux,
Si le Geant passe un Pigmée,
Ces disputes vont en fumée,
Et chacun doit tomber d'accord,
Qu'il n'est rien plus fort que la Mort?
Ie fais voir par experience
Que c'est là l'unique science:
N'est ce pas moy qui fais les loix
Aux Papes aussi bien qu'aux Roys;
Seule ie dispose & i'ordonne,
De leur sceptre & de leur Couronne.
Et quand ie veux ie leur fais voir
Ma forc, iointe à mon pouuoir,
C'est moy qui fait dessus la terre
A tous une sanglante guerre,
Qui va de l'un à l'autre bout.
Pour me faire craindre par tout:
Quand il me prend la fantasie.
Ie m'en vay fourrager l'Asie,
I'attaque dans son Arcenal,
Ou pour mieux dire, en son Serral,
Ce grand Seigneur de la Turquie
Er quoy qu'il peste, & quoy qu'il crie,
Quand ie l'ay percé de mon dard,
Il faut qu'il meure tost ou tard,

Sans qu'il puisse avec son dictame
Guerir le coup dont ie l'entame,
Avec ce fer enuenimé,
Qui surpasse le sublimé.
Ce Bouc se fâche & se dépite,
Peste, tempeste, quand il quitte
Ses concubines dans le temps
Qu'il en prenoit son passe temps
Cét infame Sardanapale,
Ce ruffien, si vilain, si sale,
Subit auec un grand regret
Mon inevitable decret :
Et quand il sent que ie le presse,
Il faut malgré luy qu'il confesse,
Qu'un seul coup de mon bras puissant
Fait éuanoüir son Croissant,
Ie parcours toute la Syrie,
Ie vay traverser l'Arabie,
Et là ie frappe quand ie veux
Ces negres qu'on appelle heureux :
De là passant dedans la Perse,
D'un coup de iauelot ie perce
Ce grand Sophi remply d'orgueil,
Et luy fait voir dans le cercueil
Que ma puissance est sans seconde,
Qu'elle commande à tout le monde,
Que pas un de tous les humains
Ne peut s'échapper de mes mains.

Je fais voir mes forces égales
Dans les Indes Orientalles ;
Ie traite le Roy de Pegu
Ne plus ne moins qu'un gueu tout nû,
Et ie luy fais, assés comprendre,
Moy commandant, qu'il se doit rendre.
Quant i'entreprens le grand Mogor,
Quoy que sa terre abonde en or,
Et qu'elle étalle sans mesure
Les raretés de la nature,
Quoy qu'il commande comme on sçait
Des Provinces quarante sept.
Ie luy fais dire dans sa couche,
Aussi tost que mon dard le touche,
Et qu'il se sent enfin blessé ?
C'en est fait, ie suis fricassé
Ce grand Monarque de la Chine,
Ce puissant Roy quoy qu'il domine
Des pays vastes & divers,
Plus qu'aucun Roy de l'Univers ;
Ce Roy dis-je qui seul enserre
Dans son Royaume autant de terre
Que l'Europe ou bien peu s'en faut,
Pays à qui rien ne defaut ?
Où mesme la moindre Province
Fourniroit aux frais d'un grand Prince,
Puis qu'elles ont abondamment
Mines d'or, & mines d'Argent :

Perles Musc, Ambre Porcelaines,
Soye, & Coton, & fines Laines,
Ce grand Roy, dis-je, sçait comment
Dans lé détroit d'un monument
Je borne le cours de sa vie.
Pour le grand Duc de Moscovie,
Je le reduits au petit point,
Quand du moule de son pourpoint
J'en fais une horrible squelette,
Quand ie le dis, la chose est faite,
Et luy fais voir que de la mort
Il ne peut éviter l'effort.
Pour ce grand Cam de Tartarie,
Tout plein de rage & de furie,
Peu courtois à ses vrais amis,
Redoutable à ses ennemis,
Qui tient en éternelle guerre
Ceux qui sont proches de sa terre,
Prince cruel & le plus fort
Qui regne du costé du Nort,
D'où sortirent jadis les Scythes,
Quand ie vay faire mes visites
Dans cét effroyable pays.
Ha? que j'en treuve d'ebahis.
Ce Prince qui fait tant du graue,
Qui le Ciel & la terre braue,
Prince, cruel: Prince inhumain,
Sent la pesanteur de ma main,

Et dans ma premiere rencontre,
Malgré ses fougues ie luy monstre,
Que s'il est puissant vers le Nort,
Mon bras est encore plus fort.
De l'Asie alors ie galope
Et ie parcours toute l'Europe,
Je vay treuver les Gronlandois,
Les Islandois, les Fristandois,
Toutes ces Isles ie fourrage;
Apres poursuivant mon ouvrage,
Dans le pays des Suedois,
Je vay là recueillir mes droits,
I'épouvante la Serifinie
La Norvegne, la Fimmarchie,
Ie monte jusques au Iapons.
Et quoy que ces mauuais garçons
Avancent le cercle polaire.,
Ie leur fais sentir ma colere,
Ie décends aux pays des Gots,
Des ustrogots, drs Visigots,
Ie traverse la Pionie,
La Scanie, & la Holandie:
En chemin faisant ie m'ébats
De parcourir les Païs bas
Gueldres, Cleues, Iuliers, Holande,
Flandres Brabant, Limbourg Zelande,
Ie vay soumettre sous mes loix,
Irlandois, Ecossois, Anglois.

De là ie décends dans la France,
Apres dans l'Espagne j'avance,
Puis ie me iette dans la mer,
Pour la me faire renommer.
De là ie passe en Italie,
Et reuenant en Lombardie,
Ie vay jusques aux Allemans,
Intimer mes commandemens,
D'où mon chemin tout droit ie dresse
Vers ce bon pays de la Grece :
Par tout ie fais beaucoup de mal:
Ie trauerse le grand Canal,
Parce que le desir me picque,
De parcourir toute l'Affrique.
Et bien que ces noirs Affricains,
Farouches, brutaux inhumains,
Aux étrangers ferment leur porte.
Et s'ils pouuoient feroient en sorte
Qu'onn'entrast point dãs leurs quartiers
Ie me mocque de leurs portiers,
I'entre en dépit de leur furie
Dans l'Egypte la Barbarie,
Et sans crainte d'aucun danger,
I'entre dans Thunis, dans Alger,
Ie parcours la Mauritanie,
Biledulgerid, Numidie,
De Sarra les affreux desers.
Et ie porte à trauers les airs

Les Edits de ma loy donnée,
Au Prete Ian, à la Guinée,
Tout cela dans moins de deux iours:
Ie marche, ie vole ie cours,
Et ie fais tant que ie m'avance
Vers le Cap de bonne Esperance,
En portant toûjours avec moy
Dans ces lieux la peur & l'effroy.
Ce que je fais dedans l'Affrique,
Ie le fais bien dans l'Amerique?
On l'appelle monde nouveau;
Mais ce sont des brides à veau?
Nulle terre à moy n'est nouuelle.
Je vay par tout sans qu'on m'appelle
Mon bras de tout temps commanda
Dans le pays de Canada;
I'ay tenu de tout temps en bride,
La Virginie, & la Floride,
Et i'ay bien donné sur le bec.
Aux François du fort de Quebec:
Lors que ie veux, ie fais la nique
Aux Incas, aux Roys du Mexique,
Et monstre aux nouveaux Grenadins,
Qu'ils sont des fous, & des badins,
Chacun sçait bien comme ie matte,
Ceux du Bresil, & de la Plate;
Ainsi que les Taupinambours;
En un mot ie fais voir à tous

Que ce qui n'aist dans la nature
Doit prendre de moy tablature.
Et quelquesfois on n'attend pas.
De n'aistre, qu'on est au trépas.
Souventesfois on void que j'entre
Dans les entrailles, dans le ventre
D'une Femme pour la dedans
En pieces mettre à belles dents
Sont fruict & luy faire connoistre
Qu'il doit mourir avant que n'aistre.
Enfin ie frappe de mon dard
Tout le monde sans nul égard?
Le plus pauvre avec le plus riche.
Le liberal avec le chiche.
Egalement ie vay, rengeant
Le Conseiller, & le Sergeant,
Et la Dame, & la vilageoise,
L'Artisane avec la Bourgeoise,
Le Gentilhomme, & le Berger.
Le Bourgeois, & le Boulanger,
Et la Maistresse, & la Servante,
Et la Niéee comme la Tante,
Le jeune comme le Vieillard,
Le Chaste comme le Paillard.
Le Valet ainsi que le Maistre,
Le Fidelle comme le traistre,
Le Docte, comme l'Ignorant,
Le Pere, comme son Enfant,

Monsieur l'Abbé, Monsieur son Moyne,
Le petit Clerc, & le Chanoine,
Sans choix, ie mets dans mon butin
Maistre Claude, Maistre Martin,
Dame Luce, Dame Perrette,
Dame Jeanne, Dame Colette,
Maistre Laurens, Maistre Jeannin,
Maistre Jacques, Maistre Gonin,
J'en prends un dans le temps qu'il pleure,
A quelqu'autre au contraire à l'heure
Quand desmesurément il rit
Je donne le coup qui le fuit.

J'en prends un pendant qu'il se leue,
En se couchant, l'autre j'enleve,
Je prends le malade, & le sain,
L'un aujourd'huy, l'autre demain,
L'un au Tripot, l'autre à la chasse,
L'un en ruë, & l'autre à la place,
J'en surprens un dedans le lict,
L'autre à l'étude quand il lit:
J'attaque l'un quand il sommeille,
L'autre pendant le temps qu'il veille,
J'en surprens un le ventre plein,
Je mine l'autre par la faim,
J'attrappe l'un pendant qu'il prie,
Et l'autre pendant qu'il renie,
J'en saisis un au Cabaret
Entre le blanc & le clairet,

L'autre qui dans son Oratoire
A son Dieu rend honneur & gloire,
I'en surprends un pendant l'Esté,
L'autre en Automne est emporté,
I'en surprends un, lors qu'il se pâme,
Le jour qu'il épouse sa femme,
L'autre, le jour que plein de dueil;
La sienne il voit dans le cercueil:
I'en surprend un dedans l'enfance,
Et l'autre dans l'adolescence,
Un dedans la virilité,
Et l'autre tout décrepité:
I'en surprends un à la Mamelle,
Et l'autre si vieil qu'il chancelle,
Un dans la ville l'autre aux champs,
Un au dehors l'autre au dedans:
I'en surprends un à la Montagne,
Et l'autre en la pleine Campagne,
En grace l'un, l'autre en peché,
A la foire un, l'autre au marché:
I'en prends un qui le chaud endure,
Et l'autre dedans la froidure,
Un à pied & l'autre à cheual.
Dans le jeu l'un, & l'autre au bal,
Un dans la paix, l'autre à la guerre,
Un sur la mer, l'autre sur terre,
L'un arrousant ses choux cabus,
L'autre fauchant ses prés herbus;

L'un en Esté, lors qu'il moissonne.
L'autre en vendange dans l'Automne:
L'un au Printemps cüeillant du verd
L'autre en Hyver & mal couvert:
L'un faisant des rodomontades
L'autre évaporant ses boutades;
L'un criant Almanachs nouveaux,
L'autre qui seme ses naveaux.
Un languissant, l'autre robuste:
Un qui frise & qui s'ajuste.
L'autre qui conte ses écus:
L'un qui fait la feste à Baccus.
L'autre qui jeune le Carême
L'un rubicon & l'autre blême.
J'en prends un dans le consulat,
L'autre en l'office de Prelat
J'en surprends un dedans l'étappe;
L'autre dans les Villes j'attrappe:
Un qui mange & l'autre qui boit:
Un qui paye & l'autre qui doit:
Un qui demande son aumône:
L'autre dans le temps qu'il la donne
Je prends le bon maistre Clement
Au temps qu'il rend son lavement,
Et prends la Dame Catherine
Le jour quelle prend medecine
Enfin on ne peut pas douter:
Que je ne me fasse redouter

Par tout ma force & ma puissance,
Puisque ie fais ce que j avance,
Mais ce que j'ay dit en commun,
Je le feray voir à un chacun.

LA MORT,

Au Pape.

A Vous teste à triple Couronne,
C'est à vous dis-je que j'ordonne
Que sans aucun retardement
Vous vous rendrez presentement,
Devant le Dieu qui seul dispose
Sans compagnon de toute chose;
Il me faut suivre pas à pas.

LE PAPE.

Non vous ne me surprenés pas,
Je suis tout prest à comparaistre
Devant mon Dieu devant mon maitre
C'est une Loy, c'est un Edit,
Que de sa bouche il nous a dit.
Que tout Homme se doit resoudre,
Tost ou tard de tomber en poudre:
Nul n'appelle de cét Arrest,
De le subir ie suis tout prest;

Quoy que ie sois le chef du monde,
Avec humilité profonde
Je revere ses jugemens,
J'execute ses mandemens.
Je confesse & ie dis en somme.
Que ie dois mourir estant Homme,
Ce que ie ne refuse pas :
Je vous suivray donc pas à pas.
Pour aller faire ce voyage

LA MORT.

Tous ne tiendront pas ce langage,
Ce sont discours d'un bienheureux,
O! que d'autres malencontreux,
Quand ce viendra du fait au prendre.
Auront grande peine à se rendre.

LA MORT.

A une jeune Damoiselle fiancée

A *Vous la belle Damoiselle,*
Je vous apporte une nouvelle
Qui certes vous surprendra fort
C'est qu'il faut penser à la mort,
Tout vistement pliés bagage
Car il faut faire ce voyage.

LA DEMOISELLE.

Qu'entends-je ! tout mon sens se perd ?
Helas ! vous me prenez sans verd,
Quelle raison qu'on me propose
Que de mourir ie me dispose,
C'est tout à fait hors de raison ;
Mourir, dedans une saison
Que ie ne dois songer qu'à rire,
Je suis contrainte de vous dire,
Que tres-injuste est vostre choix ;
Parce que mourir ie ne dois,
N'estant qu'en ma quinziéme année ;
Voyez quelque vieille échinée
Qui n'ait en bouche point de dent,
Vous l'obligerés grandement
De l'envoyer à l'autre monde
Puis qu'icy toûjours elle gronde.
Elle n'est jamais en repos,
Ce n'est qu'un assemblage d'os,
Ce n'est qu'une triste squelette,
Décharnée, & toute défaite,
Vous la prendrez tout à propos,
Et laissés-moy dans le repos,
Moy qui suis toute poupinette,
Dans l'embonpoint & jolieste,
Qui n'aime qu'à me réjouïr.
De grace laissés moy joüir.

Des avantages de mon âge :
Differons ce triste voyage.
Pour une autrefois s'il vous plaist,
Le seul souvenir m'en déplaist,
Et j'en suis tant plus offencée,
Que déja je suis fiancée,
Avec un brave Homme d'honneur,
De qui j'attens un grand bonheur,
Car peu s'en faut qu'il ne m'adore :
A tout cela j'ajoûte encore,
Qu'il a fait déja de grands frais,
Il m'a fait des habits exprés,
Et n'étant pas au rang des chiches,
M'a donné des joyaux tres riches,
Nos parens sont avertis tous
De se trouver aveeque nous ;
Hé ! voudriés-vous troubler la Noce,
Iettant l'épouse dans la fosse ;
Ie crois que vous aurés égard,
A ces raisons qui sont sans fard :
Si le coup je ne puis r'abattre,
Nous ne mourrons pas moins de quatre,
Avec moy mourra mon Epoux,
D'autre costé resolués-vous
Qu'aussi mon pauvre Pere,
Aussi bien que ma pauvre Mere ;
Ayés doncques compassion
D'une si grande affliction,

Et nous accordés cette grace,
Qu'en paix nôtre nopce se fasse
Sans que nous soyons affligez.
Et nous vous serons obligés.

LA MORT.

Vrayement vous me la donnez belle,
Vous croyés donc (Mademoiselle)
Avec vos emmiellez discours,
Que vous parlés toûjours d'amours;
Je n'entends pas vos railleries,
Ny toutes vos cajolleries,
Je me mocque de vos déturs,
Et ie feray tout à rebours;
Pensés donc à vostre voyage,
Et songez à plier bagage.
Il faut faire dans peu de temps
De vos yeux doux des yeux mourans
Ne pensés pas que ie me raile,
Chacun doit payer cette taille,
Tout le monde y doit consentir,
Resoluez-vous donc à partir.
Si souvent [belle fiantée]
J'eusse esté dans vostre pensée,
Seriez vous en si grand émoy?
Il falloit bien penser à moy,
Pour ne me pas voir si soudaine;
Nous souffrons avec moins de peine

Lès malheurs que nous prevenons,
Et si nous ne les détournons
Par l'effet de nostre impuissance ;
Quand ils sont en nostre presence,
Ils ne nous choquent pas si fort.
Au lieu de penser à la mort,
Qui vostre trame a devidée ;
Vous n'avés eu dans vostre idée ;
Que de prendre vos passe-temps :
Et couler doucement vos ans
Toûjours dans la cajolerie,
Toûjours dans la muguetérie :
Piafer, & rire, & sauter,
Vous divertir, vous contenter,
Estre toûjours mieux ajustée,
Pour estre la plus muguetée,
User les poudres de senteurs,
Vous faire des adorateurs,
Vous regarder dans une glacé,
Au carrosse avoir toûiours place
Afin d'aller au promenoir.
A des galans vous faire voir,
Toujours belle & toujours riante,
Touiours leste, & touiours fringante.
C'est à quoy vous avés pensé,
Pendant le temps qui s'est passé ;
Maintenant belle Damoiselle.
Il faut partir, on vous appelle ;

C'est perdre temps que marchander
Et quelque terme demander ?
Aualez donc cette pillule :
Et tost car la chandelle brûle.
Et pour la plutost aualler.
Ie vous défens de plus parler.

LA MORT,

A un Forçat de Galere.

A La fin ie me suis laßée,
Ta misere enfin m'a forcée.
Courage pauure malheureux
Courage parce que ie veux.
Mettre fin à toutes tes peines.
Briser tes fers, rompre tes chaines,
Et ce sera presentement ;
Suy moy donc sans retardement.

LE FORCAT.

Pour une autrefois la caresse,
A cette heure il n'est rien qui presse,
Laissez-moy viure dans mes fers,
Qui sans murmure sont souffers :
Ie vous puis dire en conscience,
Que ie souffre auec patience.

Mes petites infirmités,
Et que mes incommodités,
Ne sont pas des insupportable.
Car ie les trouve tolerables ;
Il ne faut pas doncques songer
A me faire encor déloger:
Toûjourr cela se pourra faire.

LA MORT.

Et jusques dedans la galere,
Des excuses on cherchera,
Et des refus on me fera ?
C'est une chose qui m'étonne,
Qu'un Roy pour garder sa Couronne
De déloger fasse refus,
Et qu'il se trouve tout confus,
Quand il faut qu'il quitte sa place ;
Et bien encor pour cela passe,
Il a du moins, quelque raison,
De refuser dans la saison
Qu'il nage parmy les delices,
Ayant toutes choses propices,
J'aprouve son ressentiment,
Mais mon étrange étonnement
C'est d'en voir un dans la galere,
Qui dans une extréme misere,

Qui sous ses chaines, & ses fers,
Souffre ainsi que dans les enfers,
Et parlant de sa delivrance,
Il me fait de la resistance,
Et trouve le bien dans ses maux,
Et la douceur dans ses travaux,
Dis-moy donc ie ne puis comprendre
Pourquoy tu ne veux pas te rendre
Aux semonces que ie te fais,
Pour alleger le pesant faix,
Qui dedans ce monde s'accable,
Dy donc n'est-il pas veritable,
Que ta vie est plûtost ta mort?
De le nier as tu pas tort?
Ta vie d'une façon mourante,
Ta vie est toute languissante.
Et par dedans, & par dehors,
Et dans ton ame, & dans ton corps.
Ton corps est dessous la cadene,
Et ta pauvre ame dans le gêne,
Est-il d'heure, ny de moment.
Que tu ne sois dans le tourment!
Vivant dedans cét esclavage,
Hé comment as tu le courage
De vouloir croupir dans ton mal?
N'és-tu pas un grand animal,
De vouloir vivre de la sorte.
Jadis tu frappois à ma porte,

Implorant souvent mon secours,
Et tu m'appellois tous les jours,
Sourde, impitoyable inhumaine,
Quand ie ne prenois pas la peine,
De mettre fin à tes malheurs.
Mais prenant pitié de tes pleurs,
Et tes sanglots m'ayant touchée,
Enfin ie me suis approchée,
Pour finir d'un coup tous tes maux,
Et terminer tous tes travaux?
Et quand on vient du fait au prendre:
Pourquoy n'y veux tu pas entendre?
De souffrir n'es tu pas lassé?

LE FORCAT.

Il est vray pour le temps passé,
Que ie commençois ma souffrance,
I'implorois lors vostre assistance,
Croyant que dans cette saison,
De faire ainsi i'avois raison.
I'avois vécu dans mon ieune âge,
Toûjours dans le libertinage.
Gay, joyeux, dispos, eveillé.
Toujours volé, toujours pillé,
I'avois toujours fait bonne chere,
Et tout d'un coup dans la Galere.
Helas! ie me vis enchainé;
Dans cet état bien étonné

De changer mon libertinage
En un tres cruel esclavage,
Ie me vis dans le desespoir:
Parce que ie ne pouvois voir
Une telle metamorphose ;
Ce fut une terrible chose,
Quand entrant dans ces lieux affreux
On me coupa tous mes cheveux,
Sans me laisser (! ah qu'elle feste !]
Un poil de barbe , ny de teste :
Car on y passa le rasoir,
C'est ce que ie ne pouvois voir :
M'ayant donc rasé de la sorte,
Une Camisolle on m'apporte.
Avec un gras & vieux bonnet,
Lequel n'avoit pas un bout net.
Parce que dedans cette laine,
Toute salle & toute vilaine,
S'estoit mis dessus . & dessous
Des entiers escadrons de pous :
Des calçons d'une vieille toile.
Qu'on avoit fait de quelque voile ;
Qui ne pouuoit seruir de rien ,
On me le fit chausser tres bien.
En cet état [ô chose énorme]
L'on me mena dans la chiourne,
Où ie te suis encor à present.
Et l'on me fit ce beau present ,

De cette dure & rude chaine chaine,
Le vray presage de ma peine.
Ainsi de me voir attaché,
A dire vray, ie fus fâché,
Et j'en eus du regret dans l'ame.
On me ~~voit~~ mist en main une rame,
Je vous puis dire sainement,
Que voyant ce lourd instrument,
Tout à coup ie perdis courage.
Prevoyant bien que son usage
Ne pouvoit estre qu'épineux,
Bien difficile & bien peneux,
Pour me rendre en ce métier maistre
Souvent il me falloit soûmettre
Mes épaules aux rudes coups,
Que déchargent ces loups garoux.
Ces Comites qui pour entendre
Nos plaintes n'ont l'oreille tendre,
Où même d'oreilles n'ont point.
Mais ie me flattois en ce jour,
Dans une si triste avanture,
Qu'au moins de dans ma nourriture,
Je trouverois quelque douceur
Comme ie le tenois pour seur.
Cela soulageoit mon martyre,
Car j'avois toûjours ouy dire
Qu'on nous donnoit du pain du Roy:
Alors ie disois à par moy,

De ce costé, rien n'est à craindre,
Du pain tu ne pourras te plaindre,
Car il sera de pur froment.
Et ne sçauroit estre autrement,
Estant pain d'un si riche maistre.
Bien étonné, voyant paroistre
Un pain demy cuit & tout noir.
Un pain que ie ne pouvois voir,
Bien divers du pain de Gonnesse.
Est-ce là la delicatesse,
(Tout triste alors, dis je à par moy.)
Que j'esperois du pain du Roy ?
Helas que ce sire est chiche,
Puisque si puissant. & si riche,
Il entretient ses seruiteurs,
D'un tel pain vray pain de douleurs.
J'en ressentis dedans moy-même
Alors une douleur extréme,
Laquelle certes s'augmenta,
Quand ie vis qu'on ne m'apporta,
Rien que de l'eau pour tout mon boire:
A ce coup vous pouvez bien croire,
Que le visage me palit,
Et que mon pauvre cœur faillit,
Voyant ce malheureux breuvage,
Que ie hay plus dés mon jeune âge,
Que le plus dangereux poison,
Et certes j'en avois raison:

Me voyans dans cette misere,
Je crie, & je me desespere.
Je tempeste contre les cieux;
Je murmure contre les Dieux.
Je me plains, & je les querelle.
Trop inhumains je les appelle,
De vouloir que cét élement
Me doive servir d'aliment,
Pour subsenter ma pauvre vie,
Nonobstant nostre antipathie;
C'est dans de semblables discours
Que j'imploray vostre secours,
Ce fut dans la douleur extréme,
Mais je n'étois pas à moy même,
Parce que vous pouvés bien voir,
Qu'alors un coup de desespoir,
Me fit avancer ces paroles,
Et bien legeres, & bien foles,
Que j'ay revoqué mille fois
Car parler ainsi ie ne dois.

LA MORT.

D'abord en sentant tes souffrances,
Tu demandois mes assistances,
Dy moy qu'as-tu donc avancé.
Depuis le temps qui s'est passé
N'es-tu pas dans les mêmes peines?

N'es-tu pas dans les mêmes chaînes ?
Qu'as-tu plus qu'au commencement ?
N'as-tu pas le même tourment ?
T'a t'on changé de nourriture ;
Nullement ; mais ton corps endure
Les mêmes incommodités,
Et les mêmes infirmités,
Ie ne vois nulle difference
Aujourd'huy dedans ta souffrance ;
C'est pourquoy n'as-tu pas grand tort
De ne les finir par la mort ?

LE FORÇAT.

Me voyant en même posture,
Vous croyés que toûjours j'endure,
Dans ce lieu les mêmes travaux,
Que je souffre les mêmes maux,
Mais cela n'est pas veritable:
Le temps rend tout mal supportable,
Quand longuement on la souffert,
Il s'adoucit s'il ne se perd
Et nous nous rendons familieres :
Nos souffrances particulieres
Ainsi voyons nous bien souvent,
Qu'une fiévre au commencement,
Cause des ardeurs nompareilles,
De l'inquietude, & des veilles,

A celuy qu'on en voit surpris;
Mais si tost que la fiévre a pris;
L'heure de ces accés reglée,
Qu'en tierce ou quarte elle est coulée,
Vous voyés le febricitant,
Desormais ne souffrir pas tant,
Quoy que la fiévre soit la même,
La rigueur en est moins extréme,
On void par là que le seul temps
Cause ces adoucissemens.
Vous voyés bien que je veux dire,
Qu'aujourd'huy je sens mon martyre,
Mais je souffre plus doucement,
Que non pas au commencement,
De plus outre l'accoûtumance,
Autre bonne raison j'avance,
Je possede sans vanité,
En moy plus d'une qualité,
Qui ne sont pas des plus communes;
Pour vous en dire quelques unes;
Je suis un homme de trafic,
Je fais sans aucun alambic
Des prodiges dans l'Alchimie;
Ainsi donc, je gagne ma vie,
J'ay toûjours quelque peu d'argent;
Et ne suis pas trop indigent,
Si je ne fais des bas de soye,
Je fais de la fausse monnoye,

Et je ne cours aucun hazard ;
Il est bien vray que la plus-part
Appartient à mon Capitaine,
Qui recompense bien ma peine ;
Et m'en donne suffisamment
Pour viure assés commodément.
Ainsi dedans mon esclavage
Je rencontre mon avantage,
Obligés moy de m'y laisser,
Et de ne plus tant me presser.
Une autre raison qui me presse,
De demander cette caresse,
C'est que je vois qu'avec le temps,
C'est un reproche à mes parens,
Si je meurs dans une galere ;
Et je voudrois, s'il se peut faire,
Mourir plus honorablement,
Ce qui seroit asseurément,
Pour peu qu'on prolonge mon terme,
Car de me mettre en terre ferme,
Mon Capitaine m'a promis
Si-tost qu'à luy j'auray remis
Mon beau secret de la monnoye,
Car cela fait il me renvoye ;
Et quand cela ne seroit pas,
Voudriés vous bien que (mon trépas
Survenant dans une galere)
Je tombasse en cette misere,

Qu'il fallut faire mon tombeau.
Comme les poissons dedans l'eau
Car comme étant mon ennemie,
Que j'ay toûjours si fort haye,
Je ne serois pas en repos,
Elle me tenant en depos.
A tant de raisons avancées,
Plus fortes & bien ajancées
Je vous prie ayés quelque égard,
Pour en differer mon depart.

LA MORT.

Il est vray, je te le confesse.
Que tu te sers de grande adresse,
Tu parois bon Rhetoricien,
Mais tout cela ne sert de rien.
Car afin que je te le die,
Je ne suis jamais dementie,
C'est sottise de s'amuser
A pretendre de m'abuser.
Il n'est point là d'autre mystere,
Il te faut ton voyage faire ;
Et va t'en sans plus de debat.
Vistement ; car le tambour bat.
Il a fallu plus de mystere
Pour tirer un de la galere,
Que l'autre du sceptre Royal,
O! que le monde est déloyal.

Si je n'étois bien absoluë,
Chacun viendroit la dague nuë,
E n'est nul qui ne fit effort,
Pour se garantir de la mort.

LA MORT,

A Guillot, qui a perdu sa femme

LA MORT.

M*Aître Guillot, ta femme est morte*
Et la nouvelle je t'apporte
Qu'il la faut suivre promptement,
Ie t'en fais le commandement.

GVILLOT.

Comment? que mes jours je finisse
C'est une trop grande injustice
Pour le meriter qu'ay-je fait?
Ce seroit le plus grand forfait
Qui se soit commis sur la terre.
En temps de paix; en temps de guerre.
Non, non ce n'est pas la raison
Que si-tost dedans ma maison
Vous reveniés faire curée
Vous avés ma femme enterrée,
Seulement depuis quatre mois,
Contentés-vous pour cette fois.

Selon raiſon que tout ſe faſſe,
Et laiſſés moy vivre de grace,
Parce que je ne puis ſonger
A ſi promptement déloger.

LA MORT.

Guillot n'as tu pas bonne grace
Quand tu dis qu'il faut que je faſſe
Les choſes ſelon la raiſon
C'eſt eſtre un fou de la ſaiſon,
Tu ſçais pauvre homme ſans cervelle
Que chacun aveugle m'appelle,
Par conſequent n'ayant point d'yeux,
Pour moy je ne puis faire mieux,
Que frapper d'eſtoc, ou de taille,
A tout hazard, que tout coup vaille,
Celuy qui ſe trouve bleſſé,
S'en eſt fait, il eſt fricaſſé.
Je laiſſe tout à l'aventure.

GUILLOT.

Je n'ay pas reçû la bleſſeure,
De grace donc pardonnés-moy,
Et je vous diray le pourquoy,
Je vous demande ainſi la vie,
Ecoutés moy je vous en prie,

Il y peut bien avoir vingt ans
Que mes amis & mes parens
Voyant que i'estois dedans l'âge,
Me donnerent en mariage,
Une femme ? par ma foy non,
Mais plûtost un petit démon,
Souventesfois avec laquelle
J'ay pensé perdre la cervelle,
Terrible de toute façon,
Indocile à toute leçon:
Elle auroit le diable à la teste,
C'étoit la plus méchante beste,
Qui fut sous la cappe du Ciel,
Pleine de venin & de fiel,
Elle n'avoit aucun ménage,
Ne valoit rien pour tout potage,
Beuvant le vin blanc & cleret,
Comme une coche boit le laict,
Elle l'aimoit à tout possible,
Toûjours rioteuse, & terrible,
Qui faisoit enfin sans raison
Toujours du bruit dans la maison.
J'usois de tous les artifices,
Pour la corriger de ces vices,
Pour captiuer son amitié
Je l'appellois chere moitié;
Et de fait j'avois bonne grace,
Car souvent au lict à ma place

Se mettant quelque sien amy.
Ie ne la tenois qu'à demy,
Le bon Guillot en conscience
Souffrois le tout en patience,
Force m'étoit, car aussi bien
Pour crier ie n'auançois rien:
Et durant plus de quinze années,
I'ay souffert ces rudes menées,
Cét amer calice j'ay bû
Le plus constamment que j'ay pû.
Ce qui vous estant bien notoire,
Vous voyés que mon purgatoire
En ce monde i'ay tres-bien fait;
Obligés moy donc en effet,
De m'y laisser encor en vie,
Tres-humblement ie vous en prie,
Et de bon cœur ie vous le dis.
Pour y faire mon Paradis.
Pour ce fait i'épouse une femme
Qui n'a point en elle de blâme,
On n'y remarque aucun defaut;
C'est donc avec elle qu'il faut,
Que i'efface mes amertumes,
Et perdant mes vieilles coutûmes,
Qui m'ont fait si longtemps patir.
Je commence a me divertir,
Pour perdre la ressouvenance
De tout ma vieille souffrance;

Ie vous coniure de bon cœur;
Que vous me faisiés la faveur
De me laisser encore viure,
Sans plus penser à me poursuiure,
De grace écartez vous plus loin,
Car de mes nopces ie prens soin.

LA MORT.

Guillot avec ta barbe rousse.
Tu n'es qu'un sot en taille douce,
Car tes discours n'ont point de nez:
Dans le rang des infortunez
Tu fus durant longues années.
Tes douleurs estant terminées,
Tu les voudrois recommencer;
Celle qu'on te va fiancer
Sera peut estre encor pire;
Qui peut se vanter de t'en dire
Assurement la verité?
Seroit-ce pas temerité
De t'en donner une assurance,
C'est pourquoy dans la défiance
Il n'y faut penser nullement
Allés donc chercher vitement,
Le Paradis à l'autre monde,
Parce que ie veux qu'on me tonde,

Si on le trouve en cettuy-cy,
Ostez-vous donc viste d'icy.

LA MORT.

A Dom Diego Dalmazere Cavalier Espagnol.

LA MORT.

A Vous, Dom Diego Dalmasere,
Je proprose un ouvrage à faire
Lequel est du tout important,
Et vous ny songés pas pourtant;
C'est à dire que tout à l heure,
Il vous faut changer de demeure,
Il vous faut penser à mourir,
Sans qu'on vous puisse secourir,
N'en esperés aucune attente.

DOM DIEGO.

Comment? quelle est cette insolente,
Qui tient de semblables discours?
Quoy? ie demande du secours,
Quand il faut disputer ma vie:
Non, non, par la sang, ie renie,

Dom Diego ne craint point la mort,
Par ton discours tu luy fais tort.
Et tu le fais mettre en colere.

LA MORT.

Pauvre fou, vous avés beau faire,
Il vous faut mourir en ce point.

DOM DIEGO.

Tien, ie mets à bas mon pourpoint,
Pour châtier par mon épée,
Tout audacieuse échapée,
Et ie te veux faire sentir.
Qu'en toy sera le démentir,
Moy mourir! & quelle apparence?
J'ay fait retentir ma vaillance
Aux quatre coins de l'Univers,
Et l'ay fait voir en lieux divers,
J'ay fait voir ce que sçavoit faire
Le grand Dom Diego Dalmazere,
J'ay laissé par tout la terreur,
L'effroy, l'épouvante & l'horreur,
J'ay fait voir dans la Barbarie
Quelle est ma force, & ma furie,
Mes voisins de Maroc, & Fés,
Sçavent bien ce que ie leur fais,
Quand ils irritent ma colere.
C'est à Dom Diego Dalmazere

De sçavoir comme il faut ranger
Ceux de Tunis, & ceux d'Alger,
Peuple vaillant plein de courage.
Ne soufflant que flots & qu'orage.
I'ay sçû, que du costé du Nort
Les Tartares on prise fort
Pour leur courage & leur vaillance,
Pour en faire l'experience
Ie m'en allay dans ce pays:
Mais au diable, l un que j'en vis,
Quand ils sçeurent que Dalmazere
Vers eux sa marche vouloit faire.
Ils furent de frayeur saisis
Et tous tellement ébahis,
Qu'ils me quitterent la campagne,
Ils gagnerent tous la montagne,
Et se cacherent dans les bois :
Ces braves qui les autresfois
Alloient par tout le voisinage
Et bien plus loin, par leur courage
Porter la crainte & la terreur,
Moy paroissant, ils eurent peur,
Il fallut donc que Dalmazere
S'en retourna, sans y rien faire.
Ie fus contraint de m'en aller,
Pour ne trouver à qui parler.
Si grande étoit ma renommée.
Dans cette contrée alarmée ;

Ie faisois ce puissant effort
Pour pouvoir rencontrer la mort,
Afin que ie pusse auec elle
Mettre fin à nostre querelle,
Car i'ay toujours fait assés voir
Qu'elle n'a sur moy nul pouuoir,
A mille, cent, une bataille
De reuers, d'estoc, & de taille
Je me suis trouué combattant
Iamais battu, toûjours battant,
Et toujours ayant l'auantage;
Toujours sur la mort mon courage;
M'a fait rester victorieux,
Montrant que comme issu des Dieux,
Mourir ne peut Dom Dalmazers;
C'est un métier que i'ay fait faire
A plus de soldats courageux,
Qu'en teste ie n'ay de cheueux,
Que de cheueux? ie me méconte?
On n'en sçauroit faire le compte,
Car des moustaches seulement,
Que i'ay mises separément,
De ceux de qui par moy la vie
Dedans le duel fut rauie
I'en ay fait, & ie ne mens pas
Pas moins de quatre matelas,
Sur lesquels mon corps ie repose,
C'est une bien terrible chose

Du nombre qu'à mort j'en ay mis,
Si tout leur sang estoit remis
Dans un même lieu, j'ose croire
Et dire à ma plus grande gloire,
Qu'il s'en pourroit faire une mer,
Que telle on pourroit mieux nommer
Que non pas celle de Caspie,
Oüy par la sang que ie renie,
En grandeur la surpasseroit,
Pour dire que cela seroit,
Et pour preuve de mon courage,
Dix armuriers ie tiens à gage.
Qui s'occupent incessamment.
Ne faisant ordinairement,
Rien que fourbir mes épées,
Qui toûjours sont ensanglantées,
Et i'ay fait faire un martinet,
Où le nommé maistre Monet,
Ne fait rien toutes les années,
Que de les rendre façonnées,
Et plusieurs ans se sont passés,
Qu'il n'en pouvoit faire assés:
Pour avoir toûjours de la poudre,
Enfin il m'a fallu resoudre:
De tenir deux maistres poudriers,
Et quoy qu'ils soient bons ouvriers.
Tout ce qu'ils peuvent c'est d'en battre
Pour m'en donner voulant combattre,

uoire

Outre ce j'en prends tous les ans,
Ailleurs pour plus de trois censfrancs
Quoy que de plomb, j'aye une mine,
Et la meilleure, & la plus fine,
Qu'un homme sçauroit souhaitter:
Cependant ie puis protester,
Que ie n'en tire autre davantage,
Que celuy de mon seul usage.
Quoy que i'aye aussi deux fourneaux,
Et de plus grands, & des plus beaux
Qui font couler le plomb sans cesse,
C'est bien assés si leur vitesse
Au bout de l'an sans nuls delais
M'en fournit pour mes pistolets.
Quand ie suis dedans la mélée
D'une bataille bien reglée,
Ie me montre si furieux,
Qu'il sort plus de feu de mes yeux
Qu'il ne fait de l'artillerie;
Et ie le dis sans raillerie;
Mes regards donnent de l'horreur:
Et les soldats dans la terreur
Tombent tous roides morts sur terre
Comme estant frappez du tonnerre,
Et ce que ie fais de mes yeux
En soufflant ie le fais bien mieux:
Car d'un seul souffle de ma bouche
Tout autant par terre s'en couche

Qu'il s'en presente devant moy :
Dans le camp ie donne l'effroy,
Seulement avec ma parole
Il n'est nul soldat qui ne vole
Où n apprehende plus mon nom
Que la décharge du canon.
Ce que la peste dans le monde,
Ce qu'est un torrent qui débonde
En grodant dans le plat pays ;
Ce que le loup est aux brebis
Quand la faim le porte à la queste,
Ce qu'est la gresle & la tempeste
Aux fruits encores tendrelets.
Ce qu'est le Milan aux poulets,
Et ce qu'est aux fleurs la gelée,
Ie le suis dans une mélée.
Si les cuirs des chevaux fougueux
Tué quand j'étois dessus eux
Estoient prest de mettre en besongne,
Ie puis assûrer sans vergogne
Qu'on en pourroit suffisamment
Couurir & bien commodément
Tous les Carosses d'Italie :
Il faut que franchement ie die,
Et ie vous puis bien protester.
Que l'on ne les sçauroit conter.
Aux éuenemens de la guerre,
Fort souvent ie mets pied à terre ;

Quand ie ne ſuis pas à cheval:
Ie fais auſsi beaucoup de mal,
De ce que i'ay fait en la bataille
Ie le fais contre une muraille.
Si du pied ie luy veux donner,
Elle commence à s'étonner,
Le ſecond coup à iour la perce,
Et le troiſiéme la renverſe,
Et fait la bréche comme il faut
Pour à propos donner l'aſſaut,
Auquel Dom Diego Dalmazere
Fait voir à tous ce qu'il ſçait faire,
Et qu'il eſt toûjours des premiers,
Quand il faut cueillir des lauriers;
Pour dire que ma force eſt grande,
I'eſtois une fois en Holande,
Un iour qu'on fit un grand combat,
Cauſé pour un leger débat.
Comme ie vis les deux armées
Eſtre chaudement alarmées,
Alors ie me iettay dedans:
Et ie ſaiſis avec les dents
Un Cavalier plein de courage,
Plein de fureur & plein de rage,
Ie le iettay ſi haut en l'air,
Qu'on n'en entendit plus parler
Qu'apres pluſieurs longues années:
Enfin apres tant de iournées,

Ce pauvre corps retombe en bas,
Mais la chair ne s'y trouva pas.
Les vers l'avoient toute mangée,
Et ma foy tellement rongée,
Qu'ayans laissé tant seulement
Des os dans leur assemblement,
Ils en avoient fait un squelete:
Son Plastron, son casque & sa brette,
Etoient de fer & bien épais.
Nonobstant quand il vint aprés
A retomber de sa secousse,
Il étoit tout couvert de mousse,
Et la roüille avoit consommé
Les armes dont il étoit armé
Ce soldat des pieds jusqu'au faiste.
Sa chûte égalant la tempeste,
D'où croire assurément il faut,
Que je l'avois jetté bien haut.
Ma gloire en d'autres faits se montre:
Ce jour dans le même rencontre,
Avec un seul coup de mon poing,
Un autre je jettay si loing,
Qu'on le trouva (mais d'assurance)
Vers le Cap de Bonne Esperance.
Dans une heûre, (terrible fait)
Tout ce chemin par luy fut fait,
De mille cens quarante lieuës.
Ce ne sont pas des veaux sans queuës;

Ce que dis est arrivé,
Voicy comment on a aprouvé
La verité de cette affaire.
Ce Cavalier avoit un frere
Sur la mer toûjours trafiquant
Lequel revenu du Levant,
Vers le Cap de bonne Esperance
Vid tout d'un coup à sa presence
Tomber, dont il fut étonné,
Le corps mort de son frere aisné,
Il venoit de prendre la vie;
A cét accident chacun crie,
Chacun commence à s'étonner,
Et personne ne sçait donner:
Raison d'une telle avanture:
Son frere en cette conjoncture,
Gemir & réve incessamment
Sur ce funeste évenement
Arrivé qu'il fut en Holande.
Tout incontinent il demande
Comme estoit passé tout cecy,
Il en fut tres bien éclaircy;
Car il sçût que dans la mélée
Pour rendre ma gloire comblée
Je donnay ce grand coup de poing
Qui son frere envoya si loin:
Quand l'heure fut examinée
Le jour, le moment, & l'année

Que ce predigue j'avois fait,
On demeura d'accord du fait,
L'histoire estant bien averée,
Que ce soldat (chose assûrée)
Dans une heure le chemin fit
Que cy devant ie vous ay dit.
Chose qu'on à crû sans pareille,
Qui passe pour une merveille,
Et qu'on ne verra plus jamais
Si moy même la main n'y mets,
Il n'est que le grand Dalmazere
Qui ces prodiges puisse faire,
Lesquels à parler sainement
Donnent bien de l'étonnement.

Dedans les anciennes histoires,
Ces vieux recueils ces vieux memoires
J'ay bien voulu jetter les yeux,
Et me suis rendu curieux
De vouloir là dedans apprendre
La valeur du grand Alexandre.
Ce qu'ont fait Cesar, Asdrubal,
Le Cartaginois Annibal.
Ces Scipions, foudres de guerre,
Craints par tout comme le tonnerre;
J'ay de surplus voulu sçavoir,
Quel avoit esté le pouvoir
De Luculle, de Paul Emile
De Marc Antoine, de Camille;

De quel courage étoient poussés
Demetrius, Artaxerxés,
Combien vaillante estoit l'épée
Et de Philippe, & de Pompée.
Auquels plus d'honneur étoient dûs,
A Marious, ou Lepidus.
J'ay trouvé que cette canaille
Sans mentir n'a rien fait qui vaille.
Qu'au prix du grand Dalmazere
Ils ne sont tous que de vrays Zere,
Qu'il faudroit brûler cette histoires,
Ces vieux recüeils, ces vieux memoires
Car le temps est plus que perdu
Qui pour lire est défendu.
Non! ie veux que la chose dure,
Et qu'on en fasse la lecture,
Afin qu'on mire là dedans
Les faits de ces vieux conquerans;
Ce qu'ils ont fait de plus illustre
Donnera d'autant plus le lustre
A ceux dont ie suis couronné:
Ainsi que le blanc est donné
Pour relever la couleur noire,
De même cette vieille histoire
Donnera du rehaussement
A celle qui plus noblement
Fera le recit de ma vie.
Aprés cela faut-il qu'on die

Que ie suis au rang des mortels ;
On me doit dresser des Autels
Qui me seront plus conuenables,
Plus avenants & plus sortables ;
On me doit des arcs triomphants
Non pas de tristes monuments.
Puisque ma gloire est immortelle.
Vien donc, approche toy cruelle,
Approche toy, Mort, tu verras
Qu'icy rien tu n'avanceras.
Et que Dom Diego Dalmazere
Se rid de ce que tu peux faire,
Car n'étant au rang des humains
Il se rid du dard de tes mains.
D'autant qu'il est invulnerable.

LA MORT,

Vrayement tu parois admirable
Pour deduire tous ces hauts faits
Mais ie ne sçay comme tu fais,
Car ie vois avec ta vaillance
Ton pays troublé par la France;
France qui luy fait bien du mal :
D'ailleurs ie vois le Portugal
Qui beaucoup de peine luy donne,
Et qui c'est fait une couronne ;
Je ne ments pas, tu le vois bien,
Et cependant tu n'y fais rien.

DOM DIEGO.

Cela pour le grand Dalmazere
Est indigne de sa colere,
Jamais ie ne feray du mal
En France, & moins en Portugal,
Car j'ay l'ame trop genereuse,
Et i'ay l'humeur trop belliqueuse,
Pour m'attacher à des sujets
Lesquels sont plûtost des objets
De ma pitié, que de ma haine ;
Je ne veux pas prendre la peine
De les regarder seulement.

LA MORT.

En voila bien suffisamment,
C'est assez pour me faire dire
Serieusement & sans rire,
Que Dalmazere n'est qu'un fat
Au vingt & quatriéme carat,
Je te vois dedans la posture
D'un vray fol à double teinture,
Et que l'orgueil qui t'a saisi,
T'a rendu fat en cramoisy.
Je me mocque de tes boutades,
De toutes tes rodomontades ;
Sçaches, superbe boutadeux,
Que tu mourras, car ie le veux,

Nul homme Dieu n'est sur la terre,
Mais un seul que le Ciel enserre.
A qui l'on dresse des Autels,
Tu n'es que du rang des mortels,
Pauvre orgueilleux dont la nature
Est sujette à la pourriture,
Et quand ton bras auroit vrayement
Fait tout ce dont impudemment
Se vante ton outrecuidance,
Sçaches qu'avec cette arrogance,
Tout à cette heure tu mourras.
Va donc, fais comme tu pourras.

LA MORT.

Au Roy.

A Vous qui'stranchés du grand Maistre
Et qui pour tel voulés paroistre.
En vous faisant en ce bas lieu
Obeïr comme un petit Dieu.
A vous qui portez la Couronne,
C'est à vous dis je, que j'ordonne
D'obeïr au commandement
Que ie vous fais presentement
D'aller promptement recognoistre
Le grand Dieu pour souverain Maistre,
Puis qu'il peut soûmettre à ses loix
Et les Monarques, & les Roys.

LE ROY.

J'ay trop certaine connoissance
Que Dieu par sa toute puissance
A du pouvoir dessus les Roys
Aussi bien que sur les Bourgeois,
Quoy que ie sois puissant Monarque,
Je suis comme dans une Barque
Dessus la mer dans le danger
Le Roy meurt, comme le Berger:
Je ne suis pas d'autre nature
Qu'un autre humaine creature;
Je ne m'en sçaurois dispenser,
C'est un abus que d'y penser.
Dieu cét Arrest a voulu faire
Contre Adam nostre premier pere,
Et contre tous ses décendans,
Par consequent ie suis dedans;
J'aurois donc trop mauvaise grace
D'en vouloir éviter la trace;
Et quand faire ie le voudrois,
A cela le temps ie perdrois;
A qui pourrois ie avoir refuge
Puis qu'il est le souverain Juge;
Il faut ceder aveuglement
A ce divin commandement;
Et sans aucune resistance
Aquiescer à sa Sentence,

tient les grand & les petits
ement assujettis.
e grand conquerant Alexandre
pû refuser de se rendre
ome les grands Empereurs
tous morts avec leurs grandeurs,
r, Constantin, Theodoze,
pée, fait la même chose,
lemagne comme eux est mort,
iis sujet au même sort,
y sçay point d'autre mystere.
Lais pourtant, s'il se pouvoit faire,
oudrois bien vous supplier
l vous plût un peu dilayer,
rés vous n'être pas fléchie;
is d'une ample Monarchie
gitime possesseur,
n'ay point de successeur:
si vous ne voulés demordre,
mon Royaume est en desordre,
sçavés bien que mon Etat
ans un pitoyable état,
amais si sanglante guerre
a vû faire sur la terre,
ambeaux l'état sera mis
amis, & par ennemis,
duit en pauvre équipage.
mede est un mariage

Qui ces malheurs peut divertir,
Obligés moy de consentir
Que j'épouse donc cette Reyne,
Qui seule peut tirer de peine
Mon Royaume & moy triomphant
En me donnant un bel enfant,
Vray successeur de ma Couronne,
Cette requeste ie vous donne
Vous suppliant tres humblement
D'accorder l'enterinement.

LA MORT.

Il est vray que vostre requeste
Paroit ciuile & bien honneste,
Mais sous pretexte specieux
Est un mensonge à dire mieux:
Quand il faut quitter la Couronne
Je vois que peine ie vous donne,
Le coup ne se peut éviter,
C'en est fait il la faut quitter,
Vostre Sentence est prononcée,
L'affaire en est trop avancée,
Il ne faut point de contredit
Executés ce que j'ay dit;
Il n'est point là d'autres nouvelles,
Toutes mes fléches sont mortelles,
Et rien ne sert de s'excuser.
Si ie me voulois amuser

A toutes les vaines excuses,
Et les finesses, & les ruses,
Que le monde se sert en vain,
Je puis dire que pour certain
Desormais ne mourrroit personne;
Car son excuse chacun donne,
Personne ne veut déloger,
Et ie vous prie où se ranger;
Le monde seroit-il capable
De loger ce nombre innombrable
De gens qui croistroient tous les iours.
Si la Mort ne faisoit son cours,
Et de grace où pourrions nous mettre
Ceux que tous les iours on voit naistre;
Les hommes seroient trop pressez
Sans le nombre des trépassez:
Afin donc que tout mieux se fasse,
Que l'un à l'autre fasse place;
Ainsi l'a le Ciel ordonné
Par Edit qu'il m'en a donné,
Voila pourquoy ie vous ordonne
De laisser là vostre Courronne;
Quelqu'autre vous succedera,
Qui pour vous la possedera,

LA MORT.

A la Veuve d'un Bourgeois.

JE ne pense pas vous surprendre
Lors que ie viens vous faire entendre,
Qu'il vous faut suivre promptement
Ce mary que vous aimiés tant,
Entendant vos pleurs & vos plaintes
Que ie ne crois pas être feintes,
J'ay pensé vous bien obliger
Si ie vous pouvois engager
A faire le même voyage
Qu'a fait ce brave personnage;
Et comme vous ne pouvés pas
Aprés un si triste trépas
Dans le monde viure contente,
Vous voyant si triste & dolente
J'ay bien voulu vous proposer
Que vous vous deués disposer
A le suivre sans resistance.

LA VEUVE.

De grace, changez de croyance,
Et tréue de tout compliment,
Vous ne m'obligez nullement.

En me donnant cette nouvelle ;
De vostre Sentence j'appelle,
J'impreuve tout ostre projet,
Et vous vay dire le sujet,
Au bout de ma quinziéme année
Pour épouse ie fus donnée
A ce brave & riche Bourgeois
Qui se nommoit Monsieur François,
Homme en verité tout aimable,
Par sa vertu recommandable,
Sage, discret, & craignant Dieu,
Et qui passoit dedans ce lieu
Pour homme de vertu sublime,
Chacun en faisoit grande estime,
Parce que son plus grand trafic
Estoit pour le bien du public,
Il entendoit la Politique,
Et la mettoit bien en pratique,
Ayant cela de bon en luy
Que s'il travailloit pour autruy,
Il prénoit une peine extréme
Comme si c'étoit pour soy-même :
Les affaires de la maison
Alloient toûjours dans la raison,
Tout en paix, & tout en concorde,
On n'entendoit point de discorde,
Car il ne se fâchoit pour rien ;
Demander si ie l'aymois bien,

Je vous en donne ma parole,
Mais aussi, j'étois son idole,
Parce que de me caresser
Ne se pouvant jamais lasser,
Il m'aimoit d'un amour extréme,
Et je l'aimois comme moy même,
Je luy fus chere il me fut cher.
Nous n'étions qu'une même chair:
Nous goûtions dans le mariage
Tout le plaisir & l'avantage,
Et le parfait contentement
Que peut causer ce Sacrement:
Dans un tel état nostre vie.
De tout bonheur estoit suivie,
Mais ce bon heur bien-tost passa.
Car ce bon mary trépassa.
Posé ce que je viens de dire,
Considerés en quel martyre,
M'a laissé ce fidelle Epoux,
Si je puis rien gouter de doux,
Si je puis aimer une vie,
Qui n'est que de chagrins suivie;
Car les malheurs m'en veulent tous.

LA MORT.

Et pourquoy donc refusés-vous
De sortir hors de cette terre;
Puisque tout vous y fait la guerre,

Sortez en donc, & suivés-moy,

LA VEUVE.

Non, s'il vous plaist, voicy pourquoy,
Menant une si douce vie,
De nulle tristesse suivie,
Avec cét Epoux si loyal,
Ne souffrant pas le moindre mal.
Puisque ce n'étoit que caresses,
Amour & baisers & tendresses,
En verité ie vous le dis
J'ay fait icy mon Paradis,
Et c'est ce qu'on ne doit pas faire,
Car la souffrance & la misere,
Les amertumes & le fiel
Nous doivent preparer au Ciel
Ce Paradis tant agreable
Qui pour toûjours sera durable.
J'ay peur que l'ayant fait çà bas,
Au Ciel ie ne le trouve pas;
Par cette raison ie vous prie
De me laisser encor en vie,
Afin que ie porte ma croix,
Par l'ordre des divines loix.
Je feray donc mon Purgatoire
En repassant en ma memoire
Le souvenir de mon Epoux.
Les jours me seront sombres tous,

Me souvenant de ses caresses
Je vivray dedans les tristesses.
Et ie changeray mon doux miel
En absynte, vinaigre & fiel:
Et ma vie enfin sera telle
Que d'une chaste tourterelle
Car ie feray tous les moments
Dans les tristes gemissemens,
Et tout mon soin & mon étude
Sera de vivre en solitude,
Puisque ie n'ay plus mon Epoux,
M'ayant esté ravy par vous.
Laissés-moy donc triste & dolente
Dedans cette humeur languissante,
De grace ne me troublés pas,
En autre lieu dressez vos pas.

LA MORT.

Certes quand j'entens vostre dire
Je ne me puis tenir de rire,
Bien que de mon temperament
Je ne ris que tres rarement.
La belle, riche, & jeune veuve,
A ces regrets vous ferez tréuve,
Aussi bien parmy la couleur
De vostre apparente douleur
Je vous connois dissimulée,
L'amertume en est écoulée,

Ce que vous avés avancé
A la faveur du trépasse.
Ce n'est justement qu'une excuse,
A tout cela ie ne m'amuse ,
Sans vous flatter , pensés à vous,
Il faut suiure ce bon Epoux :
Pensez-vous qui ie sois si folle
Que de croire à vostre parolle;
Que si les delais demandés
Par moy vous estoient accordés,
Vous en feriés vn autre usage,
Et penseriés au mariage.
Ayant mis cét homme au cercueil:
Le premier an de vostre dueil
Doit se passer dans la tristesse,
Et qu'au dehors elle paraisse,
Et c'est ce que vous faites voir
Avec vostre triste habit noir
Et vostre crespe sur la face :
Le premier an ainsi se passe,
Auquel pour le commencement
Ie crois que veritablement,
Vous ressentés une tristesse
Laquelle vivement vous presse
Dans la perte de vostre Epoux :
Mais apres peu que ferés-vous:
Vous en perdrés la souvenance,
Disant en vous rien ie n'avance

De gemir, de me fondre en eau,
Sortira, s'il de son tombeau;
Si ie ne me sers d'autres charmes
Que de regrets, & que de larmes?
Puisque c'est inutilement,
I'aime mieux donc viure autrement,
Ie suis belle dans la ieunesse,
A cela ie ioints la richesse.
Ie crois qu'en voila bien assés;
Pour revenir aux temps passés,
Avec ces trois beaux avantages
I'en puis trouver un des plus sages.
Des plus riches, & des mieux faits,
Et si de la sorte ie fais,
Ie pourray mener une vie
Exempte de melancolie.
Ie n'ay pas plus haut de vingt-ans,
Ie dois prendre mes passe-temps
Plûtost dedans un mariage
Que dedans un triste veuvage.
Et pour en parler franchement
Ie crois que de faire autrement
Ce n'est pas avoir bonne grace;
Le premier an ainsi se passe,
Du grand dueil on vient au petit,
Vous vous ajustez d'un habit
Qui vous met dans un équipage
Tel que demande un mariage,

Vous annelés tous vos cheveux,
Vous mettés un cresþe sur eux
Qui releue avec avantage
La blancheur de vostre visage;
Vous commencét à caqueter,
Vous vous plaisés à frequenter,
Vous agrées qu'on vous muguete
Posé cela la chose est faite;
Vous aurés mille serviteurs
Qui seront vos adorateurs
Et vous en serés recherchée,
Puis à quelqu'un d'eux attachée;
S'entend, s'il ne tenoit qu'à vous,
Mais il vous faut parler à nous.

Avec toute vostre jeunesse,
Vostre beauté, vostre richesse,
Avec tous vos charmans discours;
Vos mignardises vos atours,
Tous vos galans & vos esclaues,
Vos gestes, & maintiens graves,
Avec vos charmes & vos appas
Belle, vous passerés le pas:
Et de parler & de se taire.
Avec moy c'est la même affaire?
Allés-vous en sans contredit
Ne parlés plus, c'est assés dit.

LA MORT,

A un Bourgeöis.

Dans les partis dãs les intringues
Dãs les travaux, dãs les fatigues
Ie vous vois tant embaraßé
Qu'a peine aurés vous bien pensé
A ce que ie m'en vay vous dire:
C'est que tout à l'heure (beau sire]
De v.us il me faut disposer,
Et tout de bon sans biaiser.

LE BOURGEOIS.

Moy mourir ; & tout à cette heure
Vous dites qu'il faut que ie meure !
De mourir dedans la saison
Où ie commence ma maison !
Que ie vous doiue cette grace
Qu'en autre temps cela se fasse ,
Iustement dans le temps ie suis,
Dans lequel brauement ie puis
Commodément faire fortune,
L'occasion est importune ,
Car ie ne suis point languissant.
Mais ie suis toûjours agissant,

Tantost ie suis dedans l'étappe.
Et tantost les tailles j'attrape,
Quelquefois ie suis dans les deux,
Et i'y fais tout ce que ie veux,
Car du profit toûjours s'ameine,
Il est vray que i'ay de la peine.
Mais tres volontiers ie la prends:
Ie suis déja chargé d'Enfans,
Il faut qu'un peu de bien j'amasse;
Et faut-il pas que tout se fasse
Par mes travaux & par mes soins
Pour subvenir à leurs besoins.
C'est depuis peu que ie commence,
De faire une belle chevance,
Ie suis déja fort avancé
Dans le train que j'ay commencé,
Et ie fais aussi bon ménage
Qu'aucun qui soit au voisinage:
I'ay fait aux champs un bâtiment
Pour loger bien commodement,
Belle étable, & fort belle grange,
Où pour mon entretien se range
De quinze à vingt paires de bœufs,
Quittant les bastimens tous neufs
Faut-il que si tost on m'enterre;
I'ay de plus acquis force terre,
De bons prés, bleds & bons raisins,
Outre qu'auprès j'ay des voisins

Lesquels m'ont voulu faire entendre
Qu'ils avoient dessein de me vendre
Les fonds qu'ils ont joignant à moy,
A present je n'ay pas dequoy,
Les sommes sont considerables,
Car ces fonds là sont admirables,
Et tout à l'entour il n'est rien
Qui soit plus utile à mon bien;
Avec le temps comme j'espere
Tout cela se pourra bien faire,
Mais il ne se peut pas si tost:
Je vous priois doncques tantost
De me faire la courtoisie
De me laisser encore en vie,
Afin que je trouve moyen
De pouvoir acquerir du bien
Pour faire une bonne famille,
D'autant plus qu'ayant une fille,
Il me faudra bien tost songer
En quelque part de la loger,
Car elle est à present en l'âge
Qui demande le mariage,
Et les deux autres cependant
S'en vont dans un âge attendant
Que tout autant je leur en fasse.
Tellement qu'il faut que j'amasse,
Du bien pour leur faire leur dot,
Il faut pour le dire en un mot,

Du temps & des inquietudes.
D'abondant ie tiens aux études.
Mon fils aisné, que ie pretends
Aydant Dieu rendre en peu de temps
Intelligent, capable, habile,
Autant qu'il en soit dans la ville;
Quand je verray qu'avec raison
Il pourra regir la maison,
Saus demander mon assistance,
Ny mon appuy, ny ma presence,
C'est à dire quand mon pourpoint
Sera iustement à son point,
Que ie n'auray plus rien à faire,
Il faudra sans autre mystere
Songer à faire Testament,
Et par ainsi tout bellement
Se mettre dedans la posture
De songer à la sepulture,
Et pour nostre dernier effort
Se resoudre enfin à la mort,
Car vous avés compté sans l'hoste
Il n'est donc pas temps que l'on moste.

LA MORT.

Il faut partir precisément,
Monsieur le Bourgeois, & comment
Avés vous dressé vostre compte,
Vous vous mocquez, c'est une honte

De vous entendre ainsi parler ;
Tous vos desseins s'en vont en l'air ;
Je diray , feray ie veux faire,
Et qui vous doit ainsi complaire;
Qui ces delais vous doit donner.
Pour vos affaires ordonner.
Ie veux éleuer ma famille,
Ie veux bien marier ma fille,
Ie veux instruire mon garçon,
Et le former à ma façon;
Ce sont là vos belles paroles,
Ce sont vos pretextes friuoles
Pour prolonger encor vos iours.
Et moy ie dis tout au rebours,
Prenés vostre sac , & vos quilles,
Au lieu de marier vos filles ,
Pensés viste à déloger,
Mais tout à l'heure sans songer
A parfaire vostre cheuance,
Il faut partir en diligence,
Vous n'aues pas où recouurir
Tout maintenant il faut mourir,

LE BOURGEOIS.

Vrayement vous estes bien seuere
(Excusés-moy] car ainsi faire
C'est me traiter bien rudement,
Et ie vous diray franchement

Que vous m'estes bien importune,
Car au montant de ma fortune
(Chose qui me surprend bien fort;)
Il se faut resoudre à la mort.
Mais devant que cela se fasse
Ne feriés vous pas une grace,
Vous m'obligeriés grandement,
De m'accorder dilayement
Pour le temps qui m'est necessaire
A parachever une affaire
Fort importante à ma maison,
S'il vous plaist d'oüir ma raison
J'en diray quelqu'une qui vaille
Dedans l'Etape & dans la Taille
Je me suis toûjours intrigué,
Non, sans m'estre bien fatigué,
(Comment je me sentois habille)
Dans les affaires de la ville
Je me mellois incessamment,
Ce qu'ayant fait fort longuement,
J'ay fait diverses fournitures,
De grands travaux, des procedures:
J'ay donné, j'ay reçû, j'ay mis,
J'ay fait promesse, on m'a promis,
Des Tailles j'ay fait les receptes,
Ces choses ne se sont pas faites
Qu'avec un embarras bien grand,
Mais pour me server de garant

J'ay brauement dreßé mon compte,
Où ie fais voir tout ce que monte
Ce que j'ay pris, ce que j'ay mis,
Ce que j'ay promis, ou remis,
Là tout au long & tout au large
Je fais ma charge & ma décharge,
Je cotte tous les payemens,
Je citte les acquittemens
Paßés en faueur de la ville :
Je fus toutefois mal habile
En ce que mes affectez
Auec qui sont negotiez
Tous ces procedez d'importance,
Ont iusqu'à la moindre quittance,
Et ie n'en ay point deuers moy,
Ce qui me met en grand émoy
C'est la cause pourquoy ie presse
Que nos comptes bien-tost on dresse
Auditeurs ont été nommez
Afin qu'ils soient examinés.
Vous voyez bien que cette affaire
Par un autre ne se peut faire,
Car mes enfans sont en danger
Se faisant par un étranger,
De perdre ce qu'ils ont à prendre,
Peut estre ce qu'il leur faudra rendre,
Et cependans il leur est dû,
Si ie n'y suis tout est perdu,

Ie vous demande cette grace
Que par moy ce compte se fasse,
Ne me pressés pas iusqu'à tant
Que ie rende un chacun content;
Quand i'en auray fait la closture,
Ie me metray viste en posture
D'aller ou vous me commandez.

LA MORT.

Rien de ce que vous demandés,
Monsieur vous n'estes qu'une beste,
Sans ceruelle dans vostre teste,
Vous le montrés euidemment,
Car vous ne pensés seulement
Qu'à vostre compte de la Taille;
Et vous ne faites rien qui vaille,
Vous ne pensés qu'à vos Enfans,
A les laisser riches, puissans,
Avec une belle cheuance,
Et des biens en grand abondance,
Vous estes au nombre des fous
Car vous ne pensés pas à vous,
Vous avés un grand compte à rendre,
Et c'est Dieu qui le doit entendre,
C'est là qu'il vous falloit penser
Au moyen de le bien dresser.
Et c'est où s'est moins appliquée

Toûjours vôtre Ame detraquée :
Vous n'y songés aucunement,
Sçachés mais que presentement
Dieu tient en sa main le controolle
Dans lequel non chaque parole,
Non chaque action seulement,
Mais il marque precisément
Jusques à la moindre pensée
Si vostre vie est bien dressée;
Ce grand Iuge vous l'aloüera,
Et vous en recompensera.
Mais si par un effet contraire
Au monde vous n'avés sçû faire
Que tout plein de méchancetés,
Et si tout de faussetés
Vous avés fait dans vos negoce,
Et tant d'autres crimes atroces,
Il est par ses loix arresté
Que le tout vous sera compté :
Si pour faire vostre chevance
Vous avés en l'outrecuidance
Où par chicane où par procés,
Par violence, où par excés,
Où quelque sorte de rapine,
D'envahir la terre voisine,
Soit un champ, des vignes, des prés,
Sçachés que bien vous la payerés,
Si dedans ces grandes receptes

Qui des Tailles vous auës faites
Vous n'auës marché franchement.
Ne marquant pas bien vostre payement
Qu'on vous faisoit dans vostre roolle.
Vous le trouuerés maistre drolle,
Contrains par les diuins arrests
D'en payer tous les interets.
Si quand vous étiés dans l'étape
Ce grand Dieu iuge vous attape
Debitant dedans cét employ
Quelque argent de mauuais aloy,
Si vous auës eu ces adresses.
De couper, rogner les especes,
Du temps qu'on ne pesoit pas,
Si vous auës franchy le pas
Et pour avoir plus grande proye
Vous auës fait fausse monnoye,
Vous aurés amassé du bien,
Sçachés que vous le payerés bien,
Mais que fais-je ? ie suis bien fole,
Car tout ce que ie dis, s'enuole;
C'est parler inutilement
Puisqu'il faut que tout promptement
Deuant Dieu vous vous allés rendre;
Allés donc sans vous faire attendre,
Vous n'avés ja que trop tardé
Depuis que ie l'ay commandé,

LA MORT

A un vieux Riche Decrepite.

A Vous ie me suis venu rendre ;
Ne craignant pas de vous surprendre
Si ie vous dis qu'assurement
Il vous faut mourir promptement
Ie vous crois si prudent & sage,
Que pour bien faire ce voyage
Ie vous trouveray toûjours prest.

LE DECREPITE.

Vous m'excuserez s'il vous plaist,
Ie ne le suis pas à cette heure,
Souffrés qu'encore ie demeure
Donnés moy tems quoy que bien vieux
I'y veux penser encore mieux ?
L'affaire est de telle importance
Qu'elle merite qu'on y pense,
Pour une autrefois son effet ?
Et ie vay mettre ordre à mon fait.

LA MORT.

Ie m'étonne & ie suis confuse
Qu'un homme ainsi fait me refuse,

Ie croyois du premier abord
Que vous prendriés au mot la mort
Sans aucunement vous défendre,
Car ie ne ſçaurois bien comprendre
Quel contentement vous prenés
Au triſte état que vous menés :
Dedans une decrepitude
Toute pleine d'inquietude,
Parmy le chagrin vous vivés,
Et tous les iours y receués
Quelque incommodité nouvelle ;
Durant certain temps la gravelle
Vous fait éprouver ſon tourment,
Et cependant, Dieu ſçait comment
Voſtre pauvre carcaſſe endure,
Tant que cette atteinte vous dure,
Vous ſoûpirés, vous gemiſſés,
Et tout cela n'eſt pas aſſés.
Si ce mal fait un peu de tréve,
Auſſi toſt un autre s'éleve
Qui vous ſaiſit & vous ſurprend,
La goutte aux iointures vous prend,
Où vous ſouffrés la même peine
Que l'on ſouffre dedans la geſne,
Vous eſtes les iours & les nuicts
Dans de perpetuels ennuys,
Ie vous vois toûiours dans les plaintes
Toûjours dans les cris & les craintes.

Et là vos maux ne sont pas tous,
Ie sçay que d'une rude toux
Vous souffrez une grande peine
Qui vous cause une courte haleine,
Ne pouuant quasi respirer ;
Toûjours gemir & soûpirer
C'est le métier que d'ordinaire
Où peu s'en faut on vous void faire,
Pour auoir du soulagement
Il faut auoir incessamment
Auec vous un Apoticaire,
Qui ne sçait autre chose faire
Que farcir vostre pauure corps,
Et par dedans & par dehors,
De drogues & de medecines,
Lesquelles encor que bien fines,
Quand elles doiuent operer
Elles vous font desesperer,
Et ie ne fais pas difference
Entre l'une & l'autre souffrance.
Car vous souffrez incessamment
Un presque plus fâcheux tourment;
Tant que la medecine opere.
Que quand le mal vous desespere.
Ie trouue que dans vos trauaux,
Vous souffrés deux sortes de maux,
Un dans le corps l'autre à la bourse,
Ainsi vostre vie est la source

De toutes les calamités,
De toutes les infirmités ;
Vous n'avés iour en la semaine
Que vous ne souffriés de la peine,
En ce monde il vous faut pâtir,
Et si ie parle d'en partir
Pour terminer vostre souffrance,
Vous faites de la resistance,
Comme si vous preniés plaisir,
Et que ce fut vostre desir
D'estre toûiours dans le martire,
Pour moy ie ne sçay pas que dire
De vous voir plaire incessamment
Dans un continuel tourment.

LE DECREPITE.

Cruelle, inhumaine, felonne,
Ce sont les titres qu'on vous donne,
Mais à tort selon que ie vois,
En mon endroit pour cette fois
Vous n'estes que trop pitoyable
Car supposé pour veritable
Qu'il ne se treuve aucun moment
Que ie ne sois dans le tourment
Et croyant que ma pauvre vie
Soit toûiours dans la maladie,
Et toûiours l'affliction,
Vous en avés compassion :

Il eſt faux, i'ay des intervalles,
Mes peines ne ſont pas égales,
Il eſt des temps plus réjoüis,
Dans le cours deſquels ie joüis
D'un intervalle bien moins rude,
Et ſi i'ay de l'inquietude,
Quelque temps, de ma rude toux,
Les jours ne ſont pas égaux tous,
Si dans l'Hyver elle me preſſe,
Dans le Printemps elle me laiſſe
La goutte me tient quelques iours,
Souvent elle finit ſon cours,
Elle eſt legere elle eſt fantaſque
Apres avoir fait ſa bourraſque
Elle s'en va pour quelque temps,
Si ie ſouffre quelque tourmens
Que la gravelle me procure.
Ce n'eſt pas toûiours que i'endure,
Car on m'a le ſecret appris
D'une poudre, dont ayant pris
Elle fait effet admirable
En me purgeant de tout le ſable
Qui me cauſoit tant de tourment,
Je ne le ſens plus nullement,
Je treuue ma peine allegée;
Dire qu elle ſoit prolongée
Au moyen du medicament
Qu'il me faut prendre inceſſamment,

Je vous donne bien ma parole
Qu'il n'en est guere dans mon rolle
Par dessus tous les purgatifs,
Je n'use que de lenitifs,
Toutes mes plus grande dépenses
Sont des huiles, & des essences,
Que j'applique par le dehors,
Et ie n'en mets dedans mon corps
Que quand le grand besoin me presse
Et pour cela j'ay cette adresse
Quand i'en suis reduit a ce poinct,
Que l'argent ie n épargne point,
Pour tirer des bonnes boutiques
Les drogues les plus energiques,
Mes medicamens sont triés,
Distillés, quintessenssiés
Et preparez en telle sorte
Pour le grand soin que l'on aporte
Qu'ils n'ont point de malignité,
N'y de mauuaise qualité ;
Partant quand ie prends medecine,
Elle est legere. elle est benigne,
Elle opere tout doucement
Sans me presser aucunement ;
Et voila donc comme ma vie
N'est pas incessamment suiuie
Et de miseres & de maux
Et de chagrins & de trauaux.

Ce n'est pas que ie ne confesse
Que bien souvent le mal me presse,
Mais qu'y faire dans ce bas lieu
Il faut souffrir un peu pour Dieu;
C'est là le sejour de misere.
Nous sommes icy pour ce faire,
Ie vous prie de m'y laisser,
Et ne pas mon départ presser.

LA MORT.

Monsieur ie connois vostre ruze,
Icy de rien ne sert l'excuse;
Nous ne joüons pas aux tarots.
Ceux qui s'excusent sont des sots;
Que vos douleurs soient donc legeres,
Où soient douces où bien ameres,
Souffriés, où vous ne souffriés pas
Certes vous passerés le pas.

LA MORT.

A un Chanoine.

Monsieur cét avis ie vous donne
Que vostre derniere heure sonne
Et ie viens pour vous avertir
Qu'il vous faut promptement partir
Pour aller jusqu'à l'autre monde:
Un Homme comme vous ne fonde

Son bonheur dedans ce bas lieu,
Il desire s'unir à Dieu ;
Ce n'est pas icy sa patrie,
Partant il faut que ie vous die
Qu'estant seulement passager,
Tout à l'heure il faut déloger,

LE CHANOINE.

Hé! s'il le faut, à la bonne heure,
C'est tout un qu'aujourd huy ie meure.
Ie sçay bien qu'il me faut-mourir,
Que tost ou tard ie dois pourrir ;
Toujours ie pense à cette affaire,
Tous les jours ie la considere,
Iamais ie ne me mets au lict
Que ie ne songe à cét Edict :
Cette memoire est salutaire
Ordinairement me fait faire
Mes œuures auec le compas,
Afin de ne m'égarer pas
Lors que ie dis mon Breuiaire,
Par souvenir dans une biere
Ie me figure estre étendu ;
Et de la sorte est mieux rendu
L'honneur que ie dois à mon maistre,
Car ie songe alors que peut-estre
Ce sera la derniere fois
Que dire l'Office ie dois,

Si ie suis dans mon Oratoire,
J'en fais l'objet de ma memoire,
Et de ce lieu ie ne sors pas
Que ie ne songe à mon trépas.
Quand ie commence ma journée,
Mon ame est enuironnée
Quand ma journée a fait son tour,
Cette pensée est de retour
Quand souuentefois ie regarde
Mon poudreux horloge & prens garde
Au sable qu'il va decoulant.
Je dis ; ainsi va s'écoulant
La vie errante que ie roule ;
Peut estre ce sable qui coule
N'aura pas encor tout passé
Que tu te verras Trépassé ;
En effet il est veritable
Qu'ainsi que nous voyons le sable
Passer & couler doucement,
Tout de même insensiblement
Par une infallible coûtume
Le chaud interieur consume
En nous l'humide radical,
Dont le terme nous est fatal,
Qu'auec luy finit nostre vie
Qu'elle nous est soudain rauie,
Qu'à l'autre monde nous passons
Au temps que moins nous y pensons,

Quand ie vois couler cette poudre
I'y songe afin de m'y resoudre.
Tous les iours, ou bien s'en faut,
Pour les morts prier il me faut,
Et quand l'Office i'en recite,
Dedans mon esprit ie medite
Et ie vay disant à par moy,
Peut estre que demain pour toy
On fera cette même chose ;
L'homme propose & Dieu dispose.
Et tu ne sçais quand de ton corps
Ton Ame dois sortir dehors.
Quand chaque iour i'entre à l'Eglise
Et là s'il m'avient que ie lise
Un des funebres écriteaux
Qui sont gravés sur les tombeaux,
Au moment que ie les regarde
Ie vois qu'ils me font prendre garde
Qu'avec le temps mon pauvre corps
Au nombre sera de ces morts,
Que dedans ces demeures sombres
I'iray loger avec les ombres
Lors que i'y penseray le moins.
I'ay tellement mis tous mes soins
A réver sur cette pensée,
Qu'en mon Ame elle est enfoncée ;
Il est vray qu'au premier abord
Au seul souvenir de la mort

Ie ne trouvois melancolique,
Mais quand ie l'ay mise en pratique,
Au lieu d'y rencontrer du fiel
Ie n'y treuvay rien que du miel ;
Et sur tout quand ie considere
Que ce passage est necessaire,
Qu'il me faut sortir de ce lieu
Si ie m'en veux aller à Dieu ;
Si ie le dois voir face à face
Qu'il faut qu'en mourant ie le fasse,
Car tant que ie seray ça bas
Ie suis priué de ces ébats ?
Cette pensée est si charmante
Qu'elle me plaist, & me contente,
Et fait qu'en ce dernier moment
Ie ne suis surpris nullement,
Ie ne fais resistance aucune ;
Mais si ie ne vous importune
Ie voudrois vous dire deux mots
Que vous trouverez à propos.
Il faut mourir, la chose est claire
Ie suis resolu de ce faire,
Si c'est là le vouloir de Dieu
Que ie déloge de ce lieu,
Puis qu'il est le souuerain Maistre ;
Pourtant si nous pouuions remettre
La partie à quelque autrefois,
Sans prejudice de ses loix,

Que ie vous serois redeuable !
Vous me iugerez excusable
De fuir en cette saison,
Quand i'en auray dit la raison.
Si ie veux prolonger ma vie,
Ne croyez pas que ie le die
Pour mon interest seulement :
A moy tout va semblablement,
I'ay dans l Eglise une prebende
Et si ce n'est pas la plus grande,
Ie puis dire que peu s'en faut,
Ie voudrois donc à mon defaut,
S'il se peut la pouuoir remetre,
Et sesignant en faire maistre
Vn mien néveu braue garçon,
Lequel à toute la façon,
Dans la tendresse de son âge
D'estre un iour vertueux & sage,
Et viure dans les saintes loix ;
Partant ie pense que ie dois
Luy resigner mon benefice,
Puisque ie le vois sans malice.
Mais ie ne puis presentement.
Ce qui me donne empéchement,
C'est qu'il n'a pas encore l'âge
Pour pouuoir auec auantage
Le posseder paisiblemtnt ;
Car il faut necessairement

Qu'il soit dedans sa quatorziéme,
Il n'est que dedans sa douziéme,
De maniere que dans deux ans
Il aura tout l'âge & le temps
Qui luy peut-estre necessaire
Pour reüßir, dans cette affaire,
Moy donc & luy, vous supplions
Et de bon cœur nous vous prions
De me laisser encor au monde
Ces deux ans puisque là se fonde
Tout l'espoir de ce mien neveu,
Lequel alors selon mon vœu
Possedera mon benefice,
Si vous luy rendés ce service
Ce sera le bien obliger,
Aprés quoy je veux déloger.

LA MORT.

Je prise vostre modestie,
Vous ne voulés pas que l'on die
Que vous apprehendés la mort,
Mais pourtant vous la craignés fort,
Monsieur, dans vostre échapatoire,
Vous me voulés donc faire croire
Que si vous m'adreßés un vœu
Il n'est que pour vostre néveu;
Qu'en me priant que je vous fasse
Cette faveur & cette grace

De pouvoir viure encor deux ans,
Vous ne demandez que le temps
Qui justement est necessaire
Pour valablement pouvoir faire
Que vostre néveu soit bien seur
D'étre paisible possesseur;
Sans trouble; de vostre prebende.
Mais de grace je vous demande
Si je vous donnois ces deux ans
Vous voudriés qu'ils fussent grands:
Et je connois à vostre alleure
Vous feriés qu'ils n'eussent point d'heure
Qui ne durast au moins un jour
Pour prolonger vostre sejour:
Apres cela vous prendriez peine
Qu'un jour durast une semaine,
Chaque semaine; je le crois,
Vous la feriés durer un mois,
Et chaque mois en sa tournée
Vous feriés durer une année:
Ainsi sans doute ces deux ans
Seroient & plus long, & plus grands
Que vostre néveu ne demande.
Pour joüir de votre prébende.
Auec moy l'on ne peut mentir,
Il vous est fâcheux de partir.
Et vous cherchez l'échapatoire,
Mais ce calice il vous faut boire:

Allés-vous en donc hardiment,
Sans estre en peine nullement
Si vacque vostre benefice,
Car auant que le iour finisse
Le Chapitre ordre y donnera,
Et quelqu'un il en pouruerra ;
Que si le néveu n'a pas l'âge,
Quelqu'un en aura dauantage,
Lequel bien joyeux en sera
Alors qu'il le possedera ;
Pour coupper court, ie vous ordonne
Si vous auez dit Sexte & None:
D'aller, puisque ie vous le dis,
Dire les Vespres en Paradis.

LA MORT.

A un Aueugle.

LA MORT.

HElas ! quand ie te considere
Pauure Homme) dedans ta misere,
Quand ie vois ton affliction,
Je te porte compassion ;
Je vois bien que ta pauure vie
De tristesse est toute remplie,
Que tu ne fais rien que souffrir,
C'est pourquoy ie te veux guerir.

L'AVEUGLE,

C'est me rendre un fort bon office.
Et me faire un tres-grand seruice
Que de me donner guerison.
Vrayement vous auez bien raison
Quand vous dites que dans ma vie
Ie ne vois que melancolie,
Rien que tristesses & qu'ennuys.
Autrement faire ie ne puis,
Ne voyant aucune lumiere,
Laquelle est la source premiere
Des plaisirs & contentemens.
Des douceurs & des passe temps
Que l'on peut prendre sur la terre,
La tristesse me fait la guerre.
Ie vis dans un chagrin bien grand,
Et tous les iours ie vay mourant
Dedans cet état pitoyable.
Qui que soit le cœur charitable
Qui vient s'offrir de me guerir,
Il ne peut mieux me secourir
Qu'en me faisant cette caresse,
De bannir toute ma tristesse
Et mettre fin à mes trauaux,
Me deliurant de tous mes maux.

LA

LA MORT.

Ie l'ay dit, & le veux faire:
Ie metray fin à ta misere
Il me faut suiure pas à pas

L'AVEUGLE.

Helas! je ne vous connois pas
Ie voudrois sçauoir qui vous étes
Qui ce commandement me faites
De vous suiure tout à l'instant

LA MORT.

Ie suis la mort; tu vois pourtant
Qu'en te faisant changer de vie
Ta misere sera finies.
Et c'est là l'unique moyen
Qui te peut procurer ce bien'
Il n'est rien de plus veritable.

L'AVEUGLE.

A ce coup ie suis excusable;
Faisant auec vous des traitteZ
Pour guerir mes infirmitéz;
e ne vous pouuois pas connoistre
Mes yeux ne pouuant le permettre,
Puis que rien du tout je ne vois
Mais maintenant qu'à vostre voix

E

Ie vous connois sans tromperie,
Auec instance ie vous prie
De ne me vouloir pas guerir
Sans me plus parler de mourir,
La vie est longue & languissante
Vaut mieux que la langueur mourante
Mourir c'est un medicament
Que ie trouue un peu vehement,
Soit que ie pleure, ou que ie rie,
Soit que ie chante, ou que ie crie
Ie vous prie (& tres humblement)
Ne vous en mélez nullement,

LA MORT.

Tu n'y vois goutte, en ce rencontre,
Tu le fais voir en parlant contre;
Asseurement tu n'y vois rien;
Puisque tu refuses le bien
Au temps que ie te le presente;
Ta vie est toute languissante;
Car tu viens de le confesser,
Et tu ne la veux pas laisser;
Pauure Homme que peux tu pretendre
Quels contentemens peux tu prendre,
Si la lumiere te défaut;
Tu ne peux auec ce défaut
Voir les merueilles de nature,
Tu ne peux voir la creature

Pour connoistre le Createur,
Tu ne peux estre admirateur
Ces belles voutes azurées,
Qu'il a d'étoiles bigarrées
Et dont les feux étincelans
Charment les yeux des regardans,
Le Soleil, ce flambeau du monde,
Qui tous les jours faisant la ronde
Illumine tout l'Univers
Jusqu'aux pays les plus deserts,
Et dans les douces influences
Nous procurent les abondances
De ces fruits que tu peux avoir;
Helas tu ne le sçaurois voir,
Et tu ne vois non plus la terre,
Tu ne vois pas ce qu'elle enserre,
Ny ce qu'elle pousse au dehors,
Tu ne vois pas tant de Tresors
Qui paroissent dessus sa face,
Tu ne vois pas la bonne grace
D'un million de belles fleurs,
Que de mille aimables couleurs
Sont bizarrement variées,
Et de la sorte historiées
Pour donner plaisir à nos yeux,
Puisque les tiens sont chassieux,
Tu n'as pas ce bel avantage.
Tu peux entendre le ramage

Des oyseaux qui volent par l'air,
Mais s'il est besoin de parler,
Quel plumage ont ou quelles crestes
Ces gentilles petites bestes,
Tu ne goûtes pas ce plaisir
Ne t'en restant que le desir ;
Tu ne peux pauvre miserable,
Admirer ce nombre innombrable
De tant de divers animaux
Dont l'aspect charme tous les maux.

Tu ne peux avoir l'avantage
De voir la mer, cét assemblage
Des eaux qui sont dans l'univers,
Et par des canaux tous divers
Nous donnent de belles fontaines
Pour arrouser toutes les plaines.

Tu ne peux voir dessus ces eaux
De quelle façon les vaisseaux
Volent d'une grande vitesse ;
Tu ne vois pas de quelle adresse
On tire de ces lieux profonds
Grande quantité de poissons
Qui sont de diverse nature
Fort bons pour nostre nourriture.

Tu peux bien savourer le vin,
Mais tu ne vois pas le raisin,
Tu ne vois pas cette merveille
Comment elle pend à la treille,

Capable de ravir les yeux
De ceux qui sont plus curieux.
Tu ne vois pas comme on façonne,
La liqueur que ce fruit nous donne;
Le goust fait ton discernement,
Sans en juger plus pleinement,
Il est vray que je me méconte:
Et je dois bien faire mon compte,
Car tu peux juger de l'odeur,
Mais tu ne vois pas la couleur,
Tu ne vois pas comme peut plaire
Ce vin qui dans un verre éclaire,
Avec sa couleur de rubis
De griotte, où d'œil de perdrix,
Cette couleur tant agreable
Qui rend le goust plus delectable,
Et qui va toujours augmentant
Le plaisir qu'on goûte en pintant,
Et charme tout d'une venuë
Le goust, l'odorat, & la vûë.
Privé de ces contentemens
Et de ces divertissemens,
De douceur tu n'en as aucune,
Cependant dans cette infortune
Tu veux incessamment souffrir,
Dy moy, vaut-il pas mieux mourir?

L'AVEUGLE.

Je confesse que la lumiere
Est des biens la source premiere,
La clarté fait voir à vos yeux
Les objets les plus precieux
Qui soient dans toute la nature,
J'en suis priué; mais, ie vous iure,
I'en souffre la priuation
Auecque consolation.
Si des grands biens cause la vûë,
De grand maux on la voit pourvûe,
Et bien souuent partent des yeux
Des traicts qui sont pernicieux.
Si Dauid n'ûst vû Bersabée,
Il ne l'ust iamais dérobée.
Si ces deux lubriques vieillards
N'ûssent pas tourné leurs regards
Dessus Susanne chaste & belle
Leur imposture criminelle
N'ûst pas rejallissant sur eux
Rendu ses auteurs malheureux.
Holofernes perdit la vie
Dans le siege de Betulie,
Et jettant sur Iudith les yeux
Fut vaincu, non victorieux.
Marc Antoine se laissa battre
A Cesar, pour sa Cleopatre

Qui luy donnoit trop dans les yeux;
A ce coup il eut valu mieux
Qu'il eut été dans ma posture;
Et combien de cette nature,
S'ils eussent perdu les deux yeux;
N'ûssent jamais perdu les cieux?
Dedans les flâmes éternelles
Souffriront des peines cruelles
Grand nombre de luxurieux
Qui (s'ils eussent été sans yeux)
N'auroient par leurs amours infames
Jamais brûlé dedans les flâmes.
A vôtre dire je consents
Que privé de ce noble sens.
D'une part ie suis bien à plaindre,
Mais aussi ie ne sçaurois craindre
Des dangers si pernicieux
Qui viennent du côté des yeux.
Si ie ne vois la creature,
J'en forme quelque conjecture,
Je reconnois le Createur,
Et ie crois qu'il en est l'auteur:
Je ne puis estre que fidelle,
Puis que ie n'ay plus de prunelle;
Et ne puis estre curieux
Que de vouloir jetter les yeux.
Sur ce que ie ne puis comprendre,
Il m'est facile de me rendre,

Et d'estre fidelle croyant
Puisque ie ne suis clair voyant:
C'est Dieu qui par sa providence
L'ordonne ainsi, comme ie pense;
Puisqu'il le veut, i'en suis content.
Je ne me plains pas; & partant
Laissés moy vivre dans ma peine,
Ne soyés pas tant inhumaine
Que me vouloir faire mourir
Comme vous dites pour guerir.

LA MORT.

Selon ce que ie puis comprendre
Tu ne voudrois donc pas entendre
Pour à present de déloger:
Mais pourtant il y faut songer.
Tes raisons semblent bien modestes
Aussi bien que tous tes pretextes,
Mais tout cela de rien ne sert;
C'est tout autant de temps qu'on perd
Quand des delays on me demande,
Il faut suivre quand ie commande,
On ne sçauroit rompre ma loy
Partant tout à l'heure suy moy.

L'AVEUGLE.

Que ie suive? quelle iniustice?
Dans quelque profond precipice

Nous tomberions assurément :
C'est marcher dangereusement
Si deux Aveugles vont ensemble,
Et l'on dit toûjours, ce me semble,
Que la mort non plus n'a point d'yeux,
C'est se jetter en mauvais lieux
De se fier à sa conduite.

LA MORT.

Ne viens pas donques à ma suitte,
Va-t'en à la garde de Dieu
Et sorts promptement de ce lieu,
Sans te mettre beaucoup en peine
De chercher quelqu'un qui te mene,
Par les chemins tu trouveras,
Autant de gens que tu voudras,
Qui s'en vont faire ce voyage,
Et ne crains point que le passage
Soit raboteux, car m'entens-tu ?
De tout le monde il est battu.

LA MORT.

A un pauvre Paysan.

LA MORT.

IL faut quitter cette Charuë,
Exprés je te suis aparuë

our te faire commandement
De me suivre tout promptement
Cette nouvelle ie t'apporte.

LE PAYSAN.

Vous vous équivoqués en porte,
Asseurément vous y manquez,
Où ie crois que vous vous mocquez
De me donner cette nouvelle,
Qui feroit tourner ma ceruelle;
Hé quoy? mourir un Homme doit
Qui n'a pas mal au bout du doigt?
I'ay de la santé pour en vendre,
Comment songés vous à me prendre,
Cela, passe pour un vieillard,
Mais pour moy qui suis bien gaillard,
Ie suis à la fleur de mon âge,
Si ie mourois. seroit dommage.
Nous sçauons fort bien trauailler,
Où pour foüir nous eueiller,
De me voir c'est une merueille
Mener de force nompareille
Une béche, une poësle un fleau,
Une fourche, un trene. un rateau;
Et c'est une chose asseurée
Que quand i'ay ma tâche operée
Ie viens affamé comme un loup
Me mettre à table, où ie tiens coup;

De choux ie mange une éculée,
Qui quoy que grande est avalée,
Ie iure, foy de Laboureur,
Qu'un demy pain ne me fait peur;
Regardez quelle apparence
Qu'un tel Homme à son decés pense.

LA MORT.

Tu parle comme un Perroquet,
Fay donc vistement ton pacquet.
Tous tes discours & tes parolles
Ne sont que choses bien friuolles;
Veux-tu resister à la mort?

LE PAYSAN.

Non, car i'aurois bien grand tort,
Non, il faut faire ce voyage;
Mais si c'estoit sur le vieil âge,
Lors ie ne m'en soucirois point.

LA MORT.

Il te faut partir à ce point;
Obey quand ie le commande.

LE PAYSAN.

Une faueur ie vous demande
S'il vous plaist ne pressés pas tant;
Ie n'iray pas tout à l'instant;

Apres la recolte suiuante,
De ce terme . ie me contente
J'ay fait un petit bâtiment.
Pour me loger commodément ;
J'ay pris de plus fort grande peine
A semer bled, semer auoine ;
Auant qu'il vous plust m'emmener,
Ie voudrois bien les moissonner.
D'ailleurs j'ay fait une chouliere,
Que ie crois estre singuliere,
Il ne s'en voit en aucun lieu,
Je voudrois qu'au plaisir de Dieu
Ma vie un peu fust reculée
Pour en manger quelque écuellée ?
Car ie les aime grandement ;
Et ceux là principalement,
Car ils auront, ce qui m'étonne
Des cabussés comme une tonne.
D'autant plus j'en voudrois manger,
Que pour les bien appoiager
J'auray matiere appareillée.
Cae une vache j'ay sallée ;
Laquelle faisoit bien des veaux.
Si j'en mettois de gros morceaux,
Dans l'huille, ils feront un potage,
Qui se mangera sans fromage
Car ils rendront les choux cabus
Bien mols. dont nous serons repus:

Pour en manger deux éculées
Et bien grandes & bien foulées,
Si dure peut estre est la chair,
Quitte pour la tres bien mâcher,
Pour moy j'ay pris toute la peine,
De ces choux i'ay semé la graine,
Et ie les ay tres bien plantés,
Les arrousant de tous côtés !
I'ay de plus engressé la vache,
A vray dire fort il me fâche
Quand vous parlés de déloger
Auparavant que d'en manger.
D'ailleurs j'ay la presente année
Ma vigne belle & bien tournée,
Si bien fait ian ais ie l'auois :
Il me semble bien que ie dois
Goûter un peu de sa vendanges,
Ce seroit chose bien étrange
Que soin ayant pris du raisin
Ie ne goûtasse pas du vin ;
S'il fera bon l'Hyuer en boire,
Car j'ay bien fresche la memoire,
Que les raisins durant l'Eté,
Etoient verds à l'extremeté.

LA MORT.

Tous tes discours sont à la fronde.
Va t'en, va boire à l'autre monde.

Et va t'en viste de ce pas,
De replique il ne m'en faut pas.

LA MORT.

A un pauvre Soldat nommé la Tourmente Malade à l'Hôpital.

LA MORT.

TU ressens dessus ta personne
Les fruits que la guerre te donne,
Te voila dans un Hôpital
Couché dans un lict & bien mal.
Dans de pitoyables postures
Ton corps tout couvert de blessures,
Je crois qu'en ces extremitez,
Et ces grandes necessitez,
Te voyant ainsi miserable
Je te seray bien agréable,
Te disant pour tes maux finir
Qu'à la mort il te faut venir,
Dispose toy donc la Tourmente,
De partir, sans aucune attente,
Icy ie suis expressement.
Pour t'en faire commandement.

LA TOVRMENTE.

Que dites-vous? que c'est mon heure
A laquelle il faut que ie meure?
C'est à quoy ie pense le moins,
Nuict & iour j'applique mes soins
A me guerir, comme j'espere,
Ce qu'estant sans autre mystere
Si ie le suis dans ce Printemps,
Ie fais mon compte & ie pretends
Que la colline alors ie gagne,
Pour aller faire la campagne.
Non pas mourir dans l'Hôpital,
Ce seroit là le plus grand mal
Qui pourroit estre à ma rencontre,
I'ay fort bon cœur, & ie le montre,
Ie veux mourir dedans l'employ
Pour le seruice de mon Roy.
Prenés moy dans une bataille,
Non pas icy dessus la paille,
Puis qu'une fois mourir il faut
Que ce soit dedans un assaut.
Où ma main se voye occupée,
Où ie tienne au poing mon épée,
Pour en frapper les ennemis,
Non dans l'état où l'on m'a mis
Au point de ne me pas défendre.
Quand vous voudrés, venés moy prẽdre

Lors qu'en ma main le pistolet
J'auray saisi par le colet
Quelque Espagnol le plus farouche?
Prenez moy dedans l'escarmouche;
Où ie ne reculeray pas.
Pour donner gloire à mon trépas
En éternisant ma memoire.

LA MORT.

Ce point d'honneur & cette gloire
Sont achetés bien cherement
Pour moy ie ne sçay pas comment,
Tu te peux former la pensée
De cette entreprise insensée ;
Ayant reüßy là si mal,
Que de tomber dans l'Hôpital
Dedans un extréme misere,
Pour tout le prix de ton salaire,
Malingre tu t'en es venu?
Sans chapeau, sans souliers, tout nu.
N'ayant pas un bout de chemise
Pour te défendre de la bise :
Il est vray que ie parle mal,
Tu ne vint pas à l'Hôpital,
Puis qu'on t'a fait cette carresse
De t'y porter sur une Asnesse,
Car tu ne pouuois plus marcher ;
Ce point d'honneur t'est donc bien cher.

Sur une paillasse méchante
Je vois étendu la Tourmente
Tout meurtry, rompu, tout blessé,
Morfondu, recrû tout cassé,
Qui gemit, couché sur la dure,
Du mal de la faim qu'il endure,
Encor qu'il soit en cét état
Deux grands ennemis il combat,
Un qui s'appelle la famine,
L'autre se nomme la vermine
Ce sont deux ennemis puissans;
Et bien rudes & bien pressens;
Pour dans un Hôpital combatre,
La Tourmente ne les peut battre
S'il n'est puissamment assisté
De Madame la Charité,
Et si cette Dame puissante
N'aide le pauvre la Tourmente,
Il se verra toûjours soûmis
A ces deux cruels ennemis.
Tu vois bien ce que je veux dire;
Je ne puis m'empescher de rire,
Au temps que j'entens parler;
Que tu dis que tu veux aller
A ce Printemps, dedans l'armée,
O l'impertinence tramée,
Pauvre la Tourmente, tu vois
Que tu t'en vas dans les abbois.

Et tu veux aller à la guerre ;
Il faut songer d'aller en terre,
Il te faut songer à mourir
(Pauvre Homme) & non pas à guerir.

LA TOVRMENTE.

S'il le faut bé biin que ie meure,
Non pas s'il vous plaist tout à l'heure,
Ne prononcés pas mon Arrest,
Je ne suis pas encore prest,
Et ne soyés pas si méchante
Envers be pauvre tourmente ;
Qu'il ne meure pas aujourd huy,
S'il vous plaïst donc accordés luy,
De grace un delay favorable,
Soyés un peu plus pitoyable,
De suspendre il vous requiert fort
Pour un temps, l'Arrest de sa mort,
Asseurance vous est donnée
Qu il y renonce cette année,
Le Roy se passera de luy,
Il ne sera plus son appuy,
Jusques icy qu'il se contente
Du service que la Tourmente
Durant vingt ans a bien rendu,
Pour l'avenir il l'a perdu :
Il ne sera plus dans l armée,
Dont son Ame étoit si charmée ;

Qu'un delay luy soit accordé
Qui vous est si fort demandé,
Prolongés s'il vous plaist sa vie.

LA MORT.

D'où vient une si grande envie
D'éviter le coup de la mort?
Pourquoy disputes tu si fort;
Pour moy ie ne puis le comprendre
Fais moy (ie te coniure) entendre
D'où vient ce grand empressement
Pour avoir du retardement.

LA TOVRMENTE.

Auparavant que vous le dire
Je ne puis que ie ne soûpire.
Quoy que ie suis Homme de cœur,
Je suis sorty d'un Laboureur,
Pauvre Homme qui bechoit la terre,
Il m'a fait naistre pour la guerre;
Je n'ay pas été si tost né
Que des marques i'en ay donné.
J'ay plus de cent fois oüy faire
Ce conte à feu ma pauvre mere,
Que tout petit & tendrelet
Quand ie vivois encor de laict,
Entendant la trompette bruire
Je tournois la teste pour rire,

ignant y prendre plaisir,
n me voyoit tressaillir,
n voyoit sur mon visage
'lle m'animoit le courage.
nd j'entendois battre un tambour
ceux qui m'étoient à l'entour
ſt vray tout ce que j'avance]
nd ils voyoient ma contenance
nt saisis d'étonnement ;
e montrois évidemment
ce bruit m'étoit agreable,
it une chose incroyable,
ſchois de sortir dehors
es maillots par mes efforts ;
e voyant ainsi debattre
nbloit que j'allois combattre.
ıla déja ce que j'ay fait
ant que je suçois le la&t,
is lors cette humeur guerriere
oûjours été familiere ;
uand j'ûs de six à sept ans,
lus grands divertissemens
ıt dedans l'art militaire,
noy qui faisois toûjours faire,
's compagnons des combats,
ent là mes plus doux ébats,
: toûjours leur Capitaine,
souffrois aucune peine

Quand il me falloit bien gourmer,
Et je me faisois renommer
En les tenant tous en cervelle,
Si quelqu'un me dressoit querelle
Je m'en acquittois bravement,
Car j'avois ordinairement
Sur mon ennemy l'avantage.
Estant sorty de ce bas âge
Il me fallut sur les saize ans
Quitter là tous ces passetemps,
Et songer à quelque industrie
Pour y pouvoir gagner ma vie,
Mon pauvre pere alors me dit
Qu'un métier de gagne petit
Il desiroit me faire apprendre,
Me donnant fort bien pour entendre.
Que pauvre il n'avoit le moyen
De me donner autre entretien,
Que ce métier étoit facile,
Qu'il ne falloit grand ustensile,
Puis qu'une meule y suffisoit ;
Pour cela dont il me disoit
Que j'y pouvois gagner ma vie;
Je n'en avois pas grande envie.
Mais nonobstant tout mon mépris
Pour luy complaire je l'appris.
Et luy fis bravement connoître
Qu'en peu de temps j'étois bon maistre

J'éguisois fort bien les coûteaux
Aussi bien que les fins ciseaux.
Dans quelque temps mourut mon pere;
Délors ie ne voulus plus faire
Le métier de gaigne petit,
Et je jettay par grand dépit
Et d'une telle violence
En haut ma meule, que ie pense
Qu'elle soit encores par l'air,
N'en ayant plus oüy parler,
Et n'en ay jamais eu nouuelle,
Puisque j'auois dés la mammelle
Fait voir assez euidamment
Dans ce foible commencement
Du geste sinon du langage
Que j'aurois un jour du courage,
Que ie serois Homme de cœur,
Et dans la guerre grand vainqueur,
Ie n'us pas mis mon pere en terre
Qu'aussi-tost ie fus à la guerre,
Eveillé gay, jeune cadet,
Ie m'enrolle, prends un mousquet
Pour dans un grand libertinage
Viure toûjours dés mon jeune âge,
Car depuis ce commencement
Passé n'est pas un seul moment
Sans auoir par pure malice
Mis en pratique quelque vice,

Tres-méchant parmy les amis,
Pire parmy les ennemis,
Et dedans cette humeur méchante
Ie me fis nommer la Tourmente,
Ce que ie fis fort à propos,
Iamais ie n'étois en repos,
Ie dressois de grandes querelles
Sur de petites bagatelles
Qui ne valoient pas le parler ;
Ou me battre, ou me quereller ;
Estoit ce que ie sçauois faire,
Et cela quasi d'ordinaire,
Au cabaret, ou dans le jeu,
Où fur ieux & tout en feu
Ie vomissois de grand blasphemes,
Et des sermens les plus extrémes
Qu'un Homme puisse excogiter ;
I'étudiois pour inuenter
Quelque façon qui fust commode
Pour mieux renier à la mode,
Et j'allois disant en tout lieu
Qu'un Soldat ne jurant pas Dieu,
Ne pouuoit estre qu'un pagnotte.
Pour desesperer un pauure hoste;
Il n'en falloit autre que moy,
Luy faisant renier la foy ;
Ie faisois plus de mal que quatre,
Car ie le battois comme plastre ;

Auec cela dans le repas
La poullaile ne manquait pas,
Apres quoy, falloit que le drolle
Me trouuast la belle pistole,
Et sans cela n'estoit fait,
Ie n'appellois pas un forfait
Que de forcer sa pauure fille,
Cela n'estoit que peccadille,
Ie le faisois assés souuent ;
De cela n'estant pas content
Ie faisois insulte à la Mere.
Enfin tout le mal que peut faire
L'Homme le plus malicieux
Ie l'ay commis en diuers lieux,
Auec dix mille effronteries
I'ay fait dix mille volleries,
I'ay mille Officiers affronté,
Car i'ay leur argent emporté
Sans leur auoir rendu seruice ;
Pour ce faire i'auois ce vice
De changer souuent de pays ;
Mes gens étoient tous ébais ;
Quand ie n'étois pas à leur monstre
Mais i'étois en autre rencontre,
Et là i'en faisois tout autant
A quelqu'autre encor l'affrontant,
Apres ie gagnois la colline
De peur qu'on n'éuentast la mine

Pendant

Pendant le temps, que i'ay roulé
Mille viuandiers i'ay volé,
Que i'ay ſçu finement ſurprendre
Alors qu'il s'en alloient pour vendre
Enfin par tout i'ay gouſpilé.
Dans les Egliſes i'ay pillé,
Où i'ay pris iuſques au Calice
Qui ſervoit au ſaint Sacrifice.
Et tout cela tambour battant,
Tous les iours i'allois diſſipant
Aux ieux ou bien dans les Tauernes,
Car ce grand Dieu qui tout gouverne
Entre les mains pour m'auancer
Ce bien ne vouloit pas laiſſer
Me voyant trop abominable
De fait me voicy miſerable
En cét état ou Dieu m'a mis
Pour les pechés que i'ay commis.
Eſtant dedans cette poſture
Vous voyés pourquoy ie procure
D'auoir quelque dilayement
Pour ne mourir ſi promptement:
La raiſon que ie vous auance ;
Eſt qu'il faut faire penitence
De tous les maux que i'ay commis,
Ie veux qu'à chacun ſoit remis
Ce que ie puis auoir pu prendre
Apres, ie ſuis preſt à me rendre,

Je ne seray jamais surpris.

LA MORT.

Je demande qu'as-tu bien pris,
A peu prés? sçaurois-tu le dire?

LA TOVRMENTE.

Pour le dire, il falloit écrire
Toutes les fois que je volois;
Ainsi je vous obeïrois:
Mais jusqu'icy sur ma parole
Je n'ay rien du tout mis en roolle
Mais à peu prés dix mille écus
J'ay bien volé, peut-être plus.

LA MORT.

Et comment voudrois tu pretendre
De pouvoir dix mille écus rendre
Dy moy comment; par quel moyen?

LA TOVRMENTE.

Je le pourrois faire tres bien,
Car étant en convalescence,
De mon métier, comme je pense,
Je pourrois gagner gentiment
Des moyens & suffisamment,
Pour pouvoir avec le temps rendre
A peu prés, ce que j'ay pû prendre.

LA MORT.

Et quel métier ?

LA TOVRMENTE.

Ie vous l'ay dit,

C'est celuy de gagne petit,

LA MORT.

Certes, Monsieur de la Tourmente,
Il ne faut pas que je vous mente,
Ie ne vous prendray pas au mot ;
De le croire vous seriés sot ?
Estes vous beste, estes vous yvre ;
Vous voudriés longuement vivre
Si vous croyés par ce métier
Pouvoir gagner l'argent entier
Pour faire une si grande somme :
Adam qui fut le premier Homme,
Et Noë pendant tout leur cours
N'auroient jamais vû tant de jours
Que vous en verriés, & peut estre
Le Monde auroit perdu son estre
Que vous n'auriés pas amassé
Cet argent que par le passé

vous aués pris à diuers Hommes.
Pour faire de si grande somme
Il faudroit éguiser ciseaux,
Cent fois plus qu'on ne voit d'oyseaux
Je vous dis donc & vous declare
Que sans ce pretexte bijarre
Vous partiés d'icy promptement
Pour aller sous le monument,

LA TOURMENTE.

Helas! ie suis donc à la gesne,
Ie souffre une bien grande peine,
Et sens bien de l'affliction
Ne faisant restitution.

LA MORT.

Il ne te le falloit pas prendre
Pour n'estre en peine de le rendre,
Sçais tu bien ce que tu feras?

LA TOURMENTE.

Et quoy?

LA MORT.

Le mieux que tu pourras.

LA MORT
A un Criminel dans la Prison.

LA MORT.

Ie ne vois personne qui n'use
En mon endroit de quelque excuse
Pas un qui vueille déloger,
Quand il est question de songer
De s'en aller à l'autre monde,
Il n'est pas un qui ne me gronde:
Un Criminel ie m'en vay voir
Dedans la prison, pour sçauoir
S'il fera quelque resistance
A l'éfet de cette Sentence:
Peut-il ne me pas prendre au mot,
De ne le faire il seroit sot.

Ie te vois pauure creature
Dans une chetiue posture
Dedans ce cachot qui fait peur?
Tu dois ressentir dans ton cœur
Une tristesse du tout grande,
Ie le crois; Mais ie te demande
Diras-tu pas tout hautement
Que ie t'oblige grandement?
Puisque ie veux & tout à l'heure
Te tirer de cette demeure,

Et pour t'empécher de souffrir
Je te veux faire icy mourir.

LE CRIMINEL.

Comment mourir tout à cette heure ;
Changer aussi-tost de demeure,
De grace ne me parlés pas
De terminer par le trêpas
Ny mon ennuy, ny ma souffrance :
Ie vous assure quand j'y pense
Je sens herisser mes cheveux,
Si ie puis, mourir ie ne veux,
Que dans l'extrémité bien grande
Cette grace ie vous demande
S'il vous plaist ne me pas presser,
Et dans cét état me laisser.

LA MORT.

Tu dis donc que tu veux attendre
A l'extremité pour te rendre ?
Je te vois reduit à ce point,
Car pour moy ie ne pense point
Qu'on treuve un Homme miserable
Dans un état si deplorable
Que ie te vois pour le present ;
Si piteux & si mal plaisant,
Dedans ce cachot plein d'ordure,
Et sur une couche si dure,

Ou tu fais ton triste seiour.
Helas! tu n'y vois point de iour;
Et si tu le vois, c'est peut estre
Par quelque petite fenestre
Qui t'en donne tout justement
Pour faire plus grand ton tourment,
Car il te fait voir la menote
Qui te lie & qui te garote,
Et te montre tes fers si forts
Que tu ne peux par tes efforts
Les briser en nulle maniere;
Au moyen de cette lumiere
Tu considere la laideur
De ce cachot où ton malheur,
T'a mené pauvre miserable;
Ce iour ne t'est pas fauorable,
Puisque tu ne peux avec luy
Que voir des objets pleins d'ennuy,
Des autres il fait les delices
Et fait augmenter tes supplices.
Si les iours te sont ennuyans,
S'ils sont fâcheux & s'ils sont grands
Estant dans ce triste équipage,
Les nuicts le sont bien davantage,
Et sur toutes, celles de l'Hyuer,
Car tu ne fais rien que réuer,
Toûiours au cœur la synderese,
Deuorante comme la braise,

Qui pour preuenir ton tourment
Te fait rouler incessamment
Dans l'esprit action cruelle
Dont le seul penser te bourrelle,
L'Ombre de cet assassiné,
Ce coup que ton bras a donné
Dans ta memoire se presente?
Et sans relache te tourmente,
Tout ce sang qu'il a répandu
Demande que tu sois pendu,
Et que la Iustice se fasse;
Tu sçais que c'est te faire grace
Si l'on te pend, parce qu'il faut
Te roüer sur un échafaut
Si l'on te veut faire Iustice;
Car la potence est un supplice
Trop doux pour punir ton forfait.
Que ta main meurtriere à fait.
Quand le Geolier ouvre la porte,
Et quand à manger il t'apporte,
Tu [illegible] ce soit le Bourreau,
[illegible] offrir le cordeau.
[illegible] à la potence.
[illegible] en assurance
[illegible] les alimans,
[illegible] ux que tu prens
[illegible] urriture,
[illegible] ature.

Et de cet état malheureux
Encores sortir tu ne veux
N'es tu pas fou, qui ne le pense?
Aimant mieux sur une potence
Mourir, que dedans la prison?
A ce coup tu n'as pas raison:
A tout cela j'ajoûte encores
Que tes parens tu deshonores,
Car puisque mourir il te faut
La prison vaut bien l'échafaut
Car ta honte n'est pas si grande.

LE CRIMINEL.

Au nom de Dieu ie vous demande
De ma vie un peu prolonger,
Car pour moy ie ne puis songer
De mourrir, tant que ie puis vivre,
Faire autrement ie serois yure:
Ie ne dois mourir qu'une fois;
C'est la raison pourquoy ie dois
Dilayer toujours cette affaire
Au plus tard qu'il se pourra faire,
Pour vous en dire le défaut
Ce tard ne sera que trop tost:
Pour une action si funeste,
I'auray toûjours du temps de reste,
L'ame est liée avec le corps
Avec des ligamens si forts,

Que quand on en fait la rupture,
Un chacun de ces deux endure
Des tourmens qui n'ont point d'égaux
Puisque ce sont leurs plus grand maux
Laissez les dont ie vous supplie
Dans cette belle sympathie,
Ne rompez pas ce bel accord
Par une si soudaine mort,
Peut il pas estre qu'il se fasse
Que mes parens gagnent ma grace
Pour le forfait que j'ay commis?
J'ay des parens j'ay des amis
Qui pourroient traiter cette affaire
J'ay tué : mais non pas mon Pere,
Ny mon oncle, ny mon cousin,
Je n'ay tué que mon voisin
On pourroit bien auoir ma grace,

LA MORT.

N'attends pas que cela se fasse,
Car pour sauuer un assassin
[illegible] cracher au bassin :
[illegible] l faut que ie te die,
[illegible] ne forte partie
[illegible] sera ce coup

[illegible] CRIMINEL.

[illegible] uble pas beaucoup.

Il me reste un autre refuge,
On pourra corrompre le Iuge,
Mes parens ont de l'argent aßés
Pour me mettre hors de procés;
En n'épargnant pas leurs pistolles;
L'on trouve des Ames si molles,
Des Hommes auaricieux,
Qu'il se laissent creuer les yeux
A l'éclat de l'or qu'on leur donne;
Quand une fois telle personne
Vous avés reduit à ce point,
Le coup est fait n'en doutés point;
Tout ce qu'no veut, on luy fait faire,
Eußies vous tué vostre Pere
Cela vous sera pardonné
Pourvû qu'argent luy soit donné:
Car il fera ses procedures,
Et prendra si bien ses mesures,
Le temps si bien dilayera
Que par les delays il fera
Que cét inhumain parricide
Ce méchant & traistre homicide
Passera pour un innocent,
Tant l'argent est fort & puissant.

LA MORT.

Je te donne toute assurance
Que bien pauvre est ton esperance

Pour ce costé tu ne tiens rien,
Car ton Iuge est Homme de bien.
S'il en est un parmy le monde ;
La vertu n'a point de seconde,
Il passe sans nul contredit
Pour justicier, chacun le dit,
Et quand il faut punir le vice.
Si rigoureuse est sa Iustice.
Que ce qu'il fait par équité
On le croit inhumanité,
Il n'a point de misericorde:
Quand un à merite la corde
La chose est faite, il est pendu.
Le temps est tout a fait perdu
Qu'on y met pour obtenir grace:
Il faut que justice se fasse:
Il n'est du tout point indulgent;
Que les amis & que l'argent
Fassent enuers luy leur possible,
Ils le treuueront inflexible?
C'est un Juge qui n'a point d'yeux,
Au lieu qu'aux avaricieux:
Auecque l'argent on les poche,
Il est exempt de ce reproche,
Car il agit tout autrement ;
Il n'est aueugle justement
Que pour bien rendre la justice:
Et pour faire punir le vice.

Ainsi donc n'a-tu pas grand tort
D'esperer d'euiter la mort,
Puisque ta main à fait le crime
Il faut que tu sois la victime,
Tu n'en dois pas moins esperer
Quoy que tu puisses differer.

LE CRIMINEL.

Si l'on ne peut auoir le Maistre
Par les pistoles, hé peut-estre
Que le valet est en état
De n'estre pas tant delicat?
Le Geolier sans tant de mystere
Peut estre fera t'il l'affaire,
Et selon ce que j'ay connu,
N'ira pas tant par le menu;
Pourvu que sa bourse en remplisse
Ie puis éviter le supplice
Duquel vous m'allés menassant;
L'argent est un demon puissant:
A des gens fait de cette sorte,
I'espere de gagner la porte
De la prison par ce moyen,

LA MORT.

De ce costé tu ne tiens rien
Et tu n'y peux auoir refuge
Non plus que du costé du Juge,

Quand le Geolier seroit méchant
De te sauver pour de l'argent
Il seroit une grosse beste,
Hé, qu'on luy feroit belle feste,
Et ie ne voudrois pas, (vois tu)
Donner sa vie pour un festu:
Il ne fera point la folie;
De hasarder ainsi sa vie,
Où de jetter dans le malheur
Luy-même & les siens sous couleur,
De procurer ta delivrance.

LE CRIMINEL.

Je vis dans une autre esperance
Qui peut estre me servira,
On dit que le Roy passera;
Et qu'aux prisonniers de la sorte
Ce jour on doit ouvrir la porte,
Et que le bon sire en pur don
A tous donnera le pardon
De leurs crimes les plus énormes,
Ce sont là de tres vieilles formes
Et des droits non jamais obmis,
Comme cela ie seray mis
Hors des prisons sans nulle peine.

LA MORT.

Oüi dea, mais dans cette semaine

Le gibet t'attend pauvre fol,
Pour estre pendu par ton col,
Car ta sentence est prononcée
Et ta pontence on a dressée
Où bien tost tu seras pendu,
Et voila ton espoir perdu:
Car ce n'est pas chose assurée
Que cette venuë esperée,
Qui pour toy se sera trop tard,
Tu seras pendu comme un pendard.
Ton Iuge est un Iuge seuere
Dés qu'en main il a quelque affaire
Il y trauaille iour & nuit.
C'est pourquoy ton procez est cuit
Auant que la semaine passe.

LE CRIMINEL.

Auant que tout cela se fasse,
Encore pourrois je échapper,
Et beaucoup de monde tromper:
La chose est souuent avenuë
C'est que la corde s'est rompuë
Au temps que le Bourreau cruel
Pour étrangler son Criminel
Luy donnoit le saut de l'échelle
Alors l'occasion est belle
Au criminel pour se sauver,
Tout le monde pour l'enlever,

J'éguisois fort bien les coûteaux
Aussi bien que les fins ciseaux.
Dans quelque temps mourut mon pere;
Délors ie ne voulus plus faire
Le métier de gaigne petit,
Et je jettay par grand dépit
Et d'une telle violence
En haut ma meule, que ie pense
Qu'elle soit encores par l'air,
N'en ayant plus oüy parler,
Et n'en ay jamais eu nouuelle.
Puisque j'auois dés la mammelle
Fait voir assez euidamment
Dans ce foible commencement
Du geste, sinon du langage
Que j'aurois un jour du courage,
Que ie serois Homme de cœur,
Et dans la guerre grand vainqueur,
Ie n'us pas mis mon pere en terre
Qu'aussi-tost ie fus à la guerre,
Eveillé gay, jeune cadet,
Ie m'enrolle, prends un mousquet
Pour dans un grand libertinage
Viure toûjours dés mon jeune âge,
Car depuis ce commencement
Passé n'est pas un seul moment
Sans auoir par pure malice
Mis en pratique quelque vice,

Tres-méchant parmy les amis,
Pire parmy les ennemis,
Et dedans cette humeur méchante
Ie me fis nommer la Tourmente,
Ce que ie fis fort à propos,
Iamais ie n'étois en repos,
Ie dressois de grandes querelles
Sur de petites bagatelles
Qui ne valoient pas le parler ;
Ou me battre, ou me quereller ;
Estoit ce que ie sçauois faire,
Et cela quasi d'ordinaire,
Au cabaret, ou dans le ieu,
Où furieux & tout en feu
Ie vomissois de grand blasphemes,
Et des sermens les plus extrémes
Qu'un Homme puisse excogiter ;
I'étudiois pour inventer
Quelque façon qui fust commode
Pour mieux renier à la mode,
Et j'allois disant en tout lieu
Qu'un Soldat ne iurant pas Dieu,
Ne pouuoit estre qu'un pagnotte.
Pour desesperer un pauure hoste;
Il n'en falloit autre que moy,
Luy faisant renier la foy ;
Ie faisois plus de mal que quatre,
Car ie le battois comme plastre ;

Auec cela dans le repas
La poullaile ne manquait pas,
Apres quoy, falloit que le drolle
Me trouuast la belle pistole,
Et sans cela n'estoit fait,
Ie n'appellois pas un forfait
Que de forcer sa pauure fille,
Cela n'estoit que peccadille,
Ie le faisois assés souuent ;
De cela n'estant pas content
Ie faisois insulte à la Mere.
Enfin tout le mal que peut faire
L'Homme le plus malicieux
Ie l'ay commis en diuers lieux,
Auec dix mille effronteries
I'ay fait dix mille volleries,
I'ay mille Officiers affronté,
Car i'ay leur argent emporté
Sans leur auoir rendu seruice ;
Pour ce faire i'auois ce vice
De changer souuent de pays ;
Mes gens étoient tous ébais ;
Quand ie n'étois pas à leur montre
Mais i'étois en autre rencontre,
Et là i'en faisois tout autant
A quelqu'autre encor l'affrontant,
Apres ie gagnois la colline
De peur qu'on n'éuentast la mine

Pendant

Pendant le temps, que i'ay roulé
Mille viuandiers j'ay volé,
Que j'ay sçu finement surprendre
Alors qu'il s'en alloient pour vendre
Enfin par tout j'ay gouspilé.
Dans les Eglises j'ay pillé,
Où j'ay pris jusques au Calice
Qui servoit au saint Sacrifice.
Et tout cela tambour battant,
Tous les jours i'allois dißipant
Aux jeux ou bien dans les Tauernes,
Car ce grand Dieu qui tout gouverne
Entre les mains pour m'auancer
Ce bien ne vouloit pas laisser
Me voyant trop abominable
De fait me voicy miserable
En cét état ou Dieu m'a mis
Pour les pechés que i'ay commis.
Estant dedans cette posture
Vous voyés pourquoy ie procure
D'auoir quelque dilayement
Pour ne mourir si promptement:
La raison que ie vous auance;
Est qu'il faut faire penitence
De tous les maux que j'ay commis,
Et veux qu'à chacun soit remis
Ce que ie puis auoir pu prendre
Apres, ie suis prest à me rendre,

Je ne seray jamais surpris.

LA MORT.

Je demande qu'as-tu bien pris,
A peu prés? sçaurois-tu le dire?

LA TOVRMENTE.

Pour le dire, il falloit écrire
Toutes les fois que je volois;
Ainsi je vous obeïrois:
Mais jusqu'icy sur ma parole
Je n'ay rien du tout mis en roolle
Mais à peu prés dix mille écus
J'ay bien volé, peut-être plus.

LA MORT.

Et comment voudrois tu pretendre
De pouvoir dix mille écus rendre
Dy moy comment; par quel moyen?

LA TOVRMENTE.

Je le pourrois faire tres bien,
Car étant en convalescence,
De mon métier, comme je pense,
Je pourrois gagner gentiment
Des moyens & suffisamment,
Pour pouvoir avec le temps rendre
A peu prés, ce que j'ay pû prendre.

LA MORT.

Et quel métier ;

LA TOVRMENTE.

Ie vous l'ay dit,

c'est celuy de gagne petit,

LA MORT.

Certes, Monsieur de la Tourmente,
Il ne faut pas que je vous mente,
Ie ne vous prendray pas au mot ;
De le croire vous seriés sot ?
Estes vous beste, estes vous yvre ;
Vous voudriés longuement vivre
Si vous croyés par ce métier
Pouvoir gagner l'argent entier
Pour faire une si grande somme :
Adam qui fut le premier Homme,
Et Noë pendant tout leur cours
N'auroient jamais vû tant de jours
Que vous en verriés, & peut estre
Le Monde auroit perdu son estre
Que vous n'auriés pas amassé
Cet argent que par le passé

Vous aués pris à diuers Hommes.
Pour faire de si grande somme
Il faudroit éguiser ciseaux,
Cent fois plus qu'on ne voit d'oyseaux
Je vous dis donc & vous declare
Que sans ce pretexte bijarre
Vous partiés d'icy promptement
Pour aller sous le monument,

LA TOURMENTE.

Helas! ie suis donc à la gesne,
Je souffre une bien grande peine,
Et sens bien de l'affliction
Ne faisant restitution.

LA MORT.

Il ne te le falloit pas prendre
Pour n'estre en peine de le rendre,
Sçais tu bien ce que tu feras?

LA TOURMENTE.

Et quoy?

LA MORT.

Le mieux que tu pourras.

LA MORT
A un Criminel dans la Prison.

LA MORT.

IE ne vois personne qui n'use
En mon endroit de quelque excuse
Pas un qui vueille déloger,
Quand il est question de songer
De s'en aller à l'autre monde,
Il n'est pas un qui ne me gronde:
Vn Criminel ie m'en vay voir
Dedans la prison, pour sçauoir
S'il fera quelque resistance
A l'éfet de cette Sentence:
Peut-il ne me pas prendre au mot,
De ne le faire il seroit sot.
Ie te vois pauure creature
Dans une chetiue posture
Dedans ce cachot qui fait peur?
Tu dois ressentir dans ton cœur
Vne tristesse du tout grande,
Ie le crois; Mais ie te demande
Diras-tu pas tout hautement
Que ie t'oblige grandement?
Puisque ie veux & tout à l'heure
Te tirer de cette demeure,

Et pour t'empécher de souffrir
Je te veux faire icy mourir.

LE CRIMINEL.

Comment mourir tout à cette heure ;
Changer aussi tost de demeure,
De grace ne me parlés pas
De terminer par le trépas
Ny mon ennuy, ny ma souffrance :
Ie vous assure quand i'y pense
Je sens herisser mes cheveux,
Si ie puis, mourir ie ne veux,
Que dans l'extrémité bien grande
Cette grace ie vous demande
S'il vous plaist ne me pas presser,
Et dans cét état me laisser.

LA MORT.

Tu dis donc que tu veux attendre
A l'extremité pour te rendre ?
Je te vois reduit à ce point,
Car pour moy ie ne pense point
Qu'on treuve un Homme miserable
Dans un état si deplorable
Que ie te vois pour le present ;
Si piteux & si mal plaisant,
Dedans ce cachot plein d'ordure,
Et sur une couche si dure,

Ou tu fais ton triste seiour.
Helas! tu n'y vois point de iour;
Et si tu le vois, c'est peut estre
Par quelque petite fenestre
Qui t'en donne tout justement
Pour faire plus grand ton tourment,
Car il te fait voir la menote
Qui te lie & qui te garote,
Et te montre tes fers si forts
Que tu ne peux par tes efforts
Les briser en nulle maniere;
Au moyen de cette lumiere
Tu considere la laideur
De ce cachot où ton malheur,
T'a mené pauvre miserable;
Ce iour ne t'est pas fauorable,
Puisque tu ne peux avec luy
Que voir des objets pleins d'ennuy,
Des autres il fait les delices
Et fait augmenter tes supplices.
Si les iours te sont ennuyans,
S'ils sont fâcheux & s'ils sont grands
Estant dans ce triste équipage,
Les nuicts le sont bien davantage,
Et sur toutes, celles de l'Hyuer,
Car tu ne fais rien que réuer,
Toûiours au cœur la synderese,
Deuorante comme la braise,

Qui pour preuenir ton tourment
Te fait rouler incessamment
Dans l'esprit action cruelle
Dont le seul penser te bourelle,
L'Ombre de cet assassiné,
Ce coup que ton bras a donné
Dans ta memoire se presente ?
Et sans relache te tourmente,
Tout ce sang qu'il a répandu
Demande que tu sois pendu,
Et que la Iustice se fasse ;
Tu sçais que c'est te faire grace
Si l'on te pend, parce qu'il faut
Te roüer sur un échafaut
Si l'on te veut faire Iustice ;
Car la potence est un supplice
Trop doux pour punir ton forfait
Que ta main meurtriere à fait.
Quand le Geolier ouvre la porte
Et quand à manger il t'apporte,
Tu crois que ce soit le Bourreau
Qui te vient offrir le cordeau
Pour te mener à la potence.
Tu n'es jamais en assurance
Comme cela les alimans,
Pauure malheureux que tu prens
Sont une pauure nourriture,
Pour entretenir la nature.

Et de cet état malheureux
Encores sortir tu ne veux
N'es tu pas fou, qui ne le pense ?
Aimant mieux sur une potence
Mourir, que dedans la prison ?
A ce coup tu n'as pas raison :
A tout cela j'ajoûte encores
Que tes parens tu deshonores,
Car puisque mourir il te faut
La prison vaut bien l'échafaut
Car ta honte n'est pas si grande.

LE CRIMINEL.

Au nom de Dieu ie vous demande
De ma vie un peu prolonger,
Car pour moy ie ne puis songer
De mourrir, tant que ie puis vivre,
Faire autrement ie serois yure:
Ie ne dois mourir qu'une fois ;
C'est la raison pourquoy ie dois
Dilayer toujours cette affaire
Au plus tard qu'il se pourra faire,
Pour vous en dire le défaut
Ce tard ne sera que trop tost :
Pour une action si funeste,
I'auray toûjours du temps de reste,
L'ame est liée avec le corps
Avec des ligamens si forts,

Que quand on en fait la rupture,
Un chacun de ces deux endure
Des tourmens qui n'ont point d'égaux
Puisque ce sont leurs plus grand maux
Laissez les dont ie vous supplie
Dans cette belle sympathie,
Ne rompez pas ce bel accord
Par une si soudaine mort,
Peut il pas estre qu'il se fasse
Que mes parens gagnent ma grace
Pour le forfait que i'ay commis?
J'ay des parens: i'ay des amis
Qui pourroient traiter cette affaire
J'ay tué: mais non pas mon Pere,
Ny mon oncle, ny mon cousin,
Je n'ay tué que mon voisin
On pourroit bien auoir ma grace,

LA MORT.

N'attends pas que cela se fasse,
Car pour sauuer un assassin
On a beau cracher au bassin:
D'ailleurs il faut que ie te die,
Qu'ayant une forte partie
Elle detournera ce coup

LE CRIMINEL.

Je ne m'en trouble pas beaucoup.

Il me reste un autre refuge,
On pourra corrompre le Iuge,
Mes parens ont de l'argent aßés
Pour me mettre hors de procés;
En n'épargnant pas leurs pistolles;
L'on trouve des Ames si molles,
Des Hommes auaricieux,
Qu'il se laissent creuer les yeux
A l'éclat de l'or qu'on leur donne;
Quand une fois telle personne
Vous avés reduit à ce point,
Le coup est fait n'en doutés point;
Tout ce qu'no veut, on luy fait faire,
Eußies vous tué vostre Pere
Cela vous sera pardonné
Pourvû qu'argent luy soit donné:
Car il fera ses procedures,
Et prendra si bien ses mesures,
Le temps si bien dilayera
Que par les delays il fera
Que cét inhumain parricide
Ce méchant & traistre homicide
Passera pour un innocent,
Tant l'argent est fort & puissant.

LA MORT.

Je te donne toute assurance
Que bien pauvre est ton esperance

Pour ce costé tu ne tiens rien,
Car ton Iuge est Homme de bien.
S'il en est un parmy le monde ;
La vertu n'a point de seconde,
Il passe sans nul contredit
Pour justicier, chacun le dit,
Et quand il faut punir le vice.
Si rigoureuse est sa Iustice.
Que ce qu'il fait par équité
On le croit inhumanité,
Il n'a point de misericorde :
Quand un à merite la corde
La chose est faite, il est pendu.
Le temps est tout à fait perdu
Qu'on y met pour obtenir grace :
Il faut que justice se fasse :
Il n'est du tout point indulgent ;
Que les amis & que l'argent
Fassent enuers luy leur possible,
Ils le treuueront inflexible ?
C'est un Juge qui n'a point d'yeux,
Au lieu qu'aux avaricieux :
Auecque l'argent on les poche,
Il est exempt de ce reproche,
Car il agit tout autrement ;
Il n'est aueugle justement
Que pour bien rendre la justice :
Et pour faire punir le vice.

Ainsi donc n'a tu pas grand tort
D'esperer d'euiter la mort,
Puisque ta main à fait le crime
Il faut que tu sois la victime,
Tu n'en dois pas moins esperer
Quoy que tu puisses differer.

LE CRIMINEL,

Si l'on ne peut auoir le Maistre
Par les pistoles, hé peut-estre
Que le valet est en état
De n'estre pas tant delicat ?
Le Geolier sans tant de mystere
Peut estre fera t'il l'affaire,
Et selon ce que j'ay connu,
N ira pas tant par le menu;
Pourvu que sa bourse en remplisse
Ie puis éviter le supplice
Duquel vous m'allés menassant;
L'argent est un demon puissant.
A des gens fait de cette sorte,
I'espere de gagner la porte
De la prison par ce moyen,

LA MORT.

De ce costé tu ne tiens rien
Et tu n'y peux auoir refuge
Non plus que du costé du Iuge,

Quand le Geolier seroit méchant
De te sauver pour de l'argent
Il seroit une grosse beste,
Hé, qu'on luy feroit belle feste,
Et ie ne voudrois pas, (vois tu)
Donner sa vie pour un festu :
Il ne fera point la folie,
De hasarder ainsi sa vie,
Où de jetter dans le malheur
Luy-même & les siens sous couleur,
De procurer ta delivrance.

LE CRIMINEL.

Je vis dans une autre esperance
Qui peut estre me servira,
On dit que le Roy passera ;
Et qu'aux prisonniers de la sorte
Ce jour on doit ouvrir la porte,
Et que le bon sire en pur don
A tous donnera le pardon
De leurs crimes les plus énormes,
Ce sont là de tres vieilles formes
Et des droits non jamais obmis,
Comme cela ie seray mis
Hors des prisons sans nulle peine.

LA MORT.

Oüi dea, mais dans cette semaine

Le gibet t'attend pauure fol,
Pour estre pendu par ton col,
Car ta Sentence est prononcée
Et ta pontence on a dressée
Où bien tost tu seras pendu,
Et voila ton espoir perdu:
Car ce n'est pas chose assurée
Que cette venuë esperée,
Qui pour toy se sera trop tard,
Tu seras pendu comme un bard.
Ton Iuge est un Iuge seuere
Dés qu'en main il a quelque affaire
Il y trauaille jour & nuit,
C'est pourquoy ton proceZ est cuit
Auant que la semaine passe.

LE CRIMINEL.

Auant que tout cela se fasse,
Encore pourrois je échapper,
Et beaucoup de monde tromper;
La chose est souuent avenuë
C'est que la corde s'est rompuë
Au temps que le Bourreau cruel
Pour étrangler son Criminel
Luy donnoit le saut de l'échelle
Alors l'occasion est belle
Au criminel pour se sauver,
Tout le monde pour l'enlever,

De le tirer donne aßistance,
Car dedans la grande affluence
Du peuple qui est amassé,
Le Criminel viste a passé,
Par cette grande multitude,
Laquelle apporte son étude
Pour le pouvoir mettre à l'écart;
Voyant qu'il est hors de hazard
Dans l'occasion suspresante.
Alors le monde se contente,
Qui ne va pas dans la rigueur
Qu'il en soit quitte pour la peur;
Et de fait il l'a manque belle.
Puis qu'il auait sauté l'échelle
Il est puny de son forfait.

Puisqu'autrefois cela s'est fait,
Il se pourroit bien encor bien faire,
Et c'est en cela que i'espere:
Si cela me peut asseurer,
Pourquoy dois-ie desesperer,
A me faire rompre une corde
Ma complexion bien s'accorde,
Ie suis bien gras & gros, & grand,
Bien remply de chair, & pesant:
Si mon sort le veut bien permettre
Ie pourrois bien en pieces mettre
La corde par un grand effort
Pour me garantir de la mort.

LA MORT.

S'il faut mettre ton esperance
Pauure fou dans une balance,
Assurément (comme ie crois)
Elle ne sera pas de poids;
Car de fait elle est bien legere,
C'est estre Enfant de bonne mere
Que sauter de l'échelle en bas,
Auec cela n'en mourir pas:
Il est ainsi ie te l'accorde
Qu'on void par fois rompre la corde;
Cela n'arriue qu'au Bourreau
A son métier encor nouueau,
Mais pour celuy qui te doit pendre
Il te fera tres bien entendre
Et confesser sans dire mot
Qu'en son métier il n'est pas sot,
Si sur tes épaules il saute,
Sçaches qu'il faut bien de la faute,
Si la corde luy fait fauxbond;
Apres qu'il n'a point son second
Qu'il est au métier tres habile.
Car ses cordes luy même il file;
Et du meilleur chanure il choisit
Pour les faire bien à profit:
Tout ce qui gâte ses affaires,
C'est qu'il les vend un peu trop cheres,

C'est la raison comme ie crois
Que quiconque en prend une fois,
Jamais il ne veut plus reprendre,
Enfin pour te le faire apprendre
C'est ce maistre sire Bourreau,
Ce grand corps vétu de Bureau,
De mine affreuse & barbe rousse
Qui te doit donner la secousse ;
Regarde pauvre malheureux,
Si de ses mains sortir tu peux :
La chose estant donc supposée,
Peux tu bien avoir la visée
De ne me prendre pas au mot,
Ce seroit étre un bien grand sot
D'estre condamné par Sentence
A mourir sur une potence,
Et ne pas mourir en prison ;
Est-ce avoir une grande raison !
Dy-moy donc miserable cancre,
Comment éviter, par quelle anchre,
L'écueil de ta calamité?
N'es tu pas dans l'extremité
Que tantost tu disois attendre,

LE CRIMINEL.

Quand à la mort il se faut rendre
C'est à quoy l'on doit bien songer
Il faut tout le temps ménager,

L'extremité doit estre extréme,
Et ie vay songeant dans moy-même
Pour reculer ce dernier coup ;
Que ie pense faire beaucoup
De dilayer cette avanture
Tout autant que le chemin dure
De la prison jusqu'au gibet.
Et crois que le temps qu'on y met
Est encore considerable
Pour satisfaire un miserable,
Parce que ce chemin faisant
C'est toûjours un Homme vivant,
Tant qu'il chemine, il est en vie,
Mais quand la mort s'en est suivie,
Tout est perdu pour une fois,
C'est la raison pourquoy ie dois
Vous faire mon humble priere
Qu'à cette extrémité derniere
Mes jours attendant à finir.

LA MORT.

Que sert il de t'entrenir
Dedans des esperances vaines ?
C'en est fait & tu perds tes peines
De chercher du retardement,
Encor qu'à parler sainement,
C'est une bien grande folie
De vouloir prolonger ta vie

LA RELIGIEVSE.

Ie vous prie ayés un peu garde
De ne rien faire par mégarde,
Bien important est ce dessein,
Vous vous trompés & pour certain,
Allés vous en, je vous en prie,
Tout droit dedans l'infirmerie,
C'est là ce que vous demandés.
Celles sur qui vous pretendés
Et celles qui sont resolues
De vous faire des bien venuës
Quand vous irés pour les querir.
Elles ne songent qu'à mourir;
Tous leurs soins dans leur maladie
Sont de bien terminer leur vie.
Et c'est les obliger bien fort
Que de leur parler de la mort.

LA MORT.

Vous même faites vostre conte
Que je n'ay fait aucun méconte.
C'est à vous seule à qui j'en veux,
Et ne disputons pas nous deux,
Il faut partir, voicy vostre heure.

LA RELIGIEVSE.

Oüy, je veux changer de demeure,

Et je vous le dis sainement,
Vous ne m'étonnés nullement,
Car vous ayant apprivoisée,
A mourir je suis disposée :
Ie sortiray de ce bas lieu
Selon le bon plaisir de Dieu,
Et tout à l'heure s'il l'ordonne,
Car ma parole je vous donne
Qu'à subir ce divin arrest
Mon vouloir sera toûjours prest.
De sa Sentence je n'appelle
Quand sa volonté sera telle ;
C'est donc à moy qu'assurement,
Vous en voulés presentement ?

LA MORT.

De rien ne sert cette replique,
Ie vous la vay mettre en musique,
Où bien en plein chant ; tout ira
De la façon qu'il vous plaira,
Et si vous ne le voulés croire
Allés querir une écritoire,
Ie vous mettray tout par écrit
Au long ce que je vous ay dit.

LA RELIGIEVSE.

I'apprehendois quelque équivoque,
Excusés moy, je me revoque ;

Soit fait ainsi que Dieu voudra
Car sans peine on me resoudra
S'il faut venir du fait au prendre
Pourtant ie vous veux faire entendre
Que sauf cela ie voudrois bien
Pouuoir trouuer quelque moyen
Pour differer, s'il se peut faire,
Et ie vous diray sans mystere
La raison qui me fait songer,
De mon voyage prolonger,
Par la diuine prouidence
Sçachés que i'ay pris ma naissance
De parens, qui certainement
Auoient des biens abondamment
Il est vray qu'auec leur richesse
Ils ne sortoient pas de noblesse;
Mais viuoient en riches Bourgeois,
Dans l'aise auprès d'eux ie nageois
Comme seule enfant de ma mere?
Si cela luy fut chose amere
Ce me fut un tres grand plaisir,
Parce que c'estoit tout mon desir
De pouuoir estre fille unique
Car on voit que c'est la pratique
[Et c'est auec iuste raison]
Que quand on n'a dans la maison
Qu'un seul Enfant, on le caresse
Auec une grande tendresse.

En

Et j'en ay ressenty l'effet:
D'ordinaire cela se fait,
Parce que je fus toûjours chere
Tant à mon pere, qu'a ma mere,
Lesquels n'avoient autre plaisir
Autre souhait, autre desir,
Qu'à mes vlontés condécendre?
Chacun m'aimoit d'un amour tendre
Si bien que dés mes tendres ans
Je fus nourrie aux passe temps.
Et sentis dedans ma jeunesse
Le plaisir, la delicatesse
Qu'en cet âge l'on peut goûter:
Mais je vous puis bien protester,
Qu'avec le cours de la nature
Je vis bien changer de posture
A mes plaisirs & passe-temps,
Ce ne furent plus jeux d'Enfans,
Car comme je fus dedans l'âge
Tel quel demande un mariage
Figurés-vous que mes parens
Ne prenoient point d'états plus grands
A me faire le mieux paroistre;
Je commençay lors à connoitre
Qu'il falloit avoir jugement
Pour goûter le contentemrnt,
La vanité lors me carresse,
Et de mon cœur se rend maistresse,

Me faisant voir évidamment
Que j'en avois abondamment
Pour estre tres-bien mariée,
Et que pour en estre priée
Il falloit aller proprement,
Et s'habiller bien richement.
C'est assez, la chose est preste,
Des lors ie me mis dans la teste
Qu'il falloit paroistre en habits,
Et si ie le dis, ie le fis,
J'étois toûjours mieux ajancée.
Qu'une pucelle fiancée,
J'avois des habits à foison
Pour changer à toute saison,
Ie cherchois dedans ma cervelle
Quelque mode qui fut nouvelle.
Afin de me mieux ajuster,
Et ie vous puis bien protester
Qu'il ne paroissoit point de fille
Qui fut si leste & si gentille
Ie m'en picquois extrémement,
Et ie m'y penois grandement,
Car ie passois la matinée
Avant que d'estre façonnée,
Ie comptois quasi mes cheveux,
Et ie les prenois deux à deux
Pour leur donner bien la torture:
En les annelant ie vous jure,

Que deux heures dans un miroir
J'avois patience à me voir.
Enfin quand j'étois équipée
Ne plus ne moins qu'une poupée,
Alors ie songeois à sortir
Afin de m'aller divertir:
Avant tout, j'allois à l'Eglise,
Et là non pas une sotise,
Mais diverses ie commettois,
Incessamment ie caquetois
Avec tout cette jeunesse
Qui m'avoit conduite à la Messe,
Souvent ie sortois de ce lieu
Que ie n'avois pas à mon Dieu
Adressé la moindre priere
C'étoit à me donner carriere
Où butoient tous mes pensemens,
Ie ne songeois qu'aux passe temps,
Le jeu, le bal la comedie,
Le promenoir estoit ma vie,
Et là de l'amour ie donnois
Mais aussi ma part j'en prenois;
Car étant dedans un jeune âge,
Et d'une humeur assez volage,
Il ne se pouvoit autrement,
Puisque j'étois incessamment
Tantost de la cajollerie,
Et tantost dans la raillerie,

Que si seule ie me trouvois,
Lors que sortir je ne pouvois
Je prenois non ces œuvres mâles
Qu'à fait le bienheureux de Sales,
Ny la legende aussi des Saincts,
Je n'avois pas ces bons desseins,
Au contraire mes entreprises,
Estoient de lire des sottises :
C'estoit à lire des Romans,
Qui sont de vrays amusements?
J'employois les meilleures heures
Pour apprendre sous de faux leurres
Des évenemens inventez :
Par des écrivains éventés
Apres tout, de cette lecture
Qui n'a ny suc ny nourriture.
Il m'en restoit le plus souvent
Que de la fumée, & du vent.
De cette lecture indiscrette
Je me jettois sur l'Epinette,
Ensuite il faut que vous croyés
Que les mois estoient employés
Afin de me rendre sçavante,
Pour bien danser une courante.
Pendans que ie me divertis
Il se presente deux partis,
De ces deux chacun prend à gage
De m'acquerir en mariage

Mais ſans mentir ces deux rivaux
Ne ſe trouvérent pas égaux ;
L'un d'eux eſtoit dedans l'eſtime
D'eſtre opulent & richiſſime,
Et l'on eſtoit d'accord en fait
Qu'il eſtoit tres riche en effet.
Mais c'eſtoit tout, car ie vous jure
Que pour des dons de la nature
Il en eſtoit plus depourvû
Qu'homme ſe ſoit jamais vû,
Il eſtoit de taille petite,
Son neʒ fait en pied de marmite.
Sur ſon viſage paroiſſoit
Qu'un nombre de trous enfonçoit
Par tout reſteʒ de la verolle,
Auſquels ie vous donne parole
Qu'on avoit librement le choix
D'y pouvoir cacher un gros pois,
Il eſtoit hydeux au poſſible,
Enfin il reſſembloit un crible.
Et quoy que ſon neʒ fut épais,
Son odeur le rendoit punais.
Pour ſa barbe & ſa chevelure
Avec ſa mauſſade poſture,
C'eſtoit vrayement du poil de bœuf.
Il eſtoit raʒé comme un œuf
Au deſſous de ſa pauvre teſte,
Bref c'eſtoit la plus groſſe beſte

Ce pauvre corps, qu'on puisse voir.
De plus: il n'avoit nul sçavoir,
C'étoit là toute sa science,
Et toute son experience
De sçavoir garder son tresor
Hors de là c'étoit un butor
Cét Homme dans cette posture
Avec ces défauts de nature,
Nonobstant qu'ils fussent bien grands
Estoit au gré de mes parens,
Qui vouloient que ie l'épousasse
Nonobstant sa mauvaise grace,
Estant riche excessivement
C'étoit la leur raisonnement.
Mais raisonnement à vray dire
Qui ne pouvoit pas estre pire.
Quoy qu'il fut riche à regorger
Devoient-ils toutefois songer
A me donner en mariage
Vn si difforme personnage,
Forçant mes inclinations
Et choquant les intentions
Que j'avois pour un Gentilhomme,
Aimable & le plus honneste homme,
Qu'il estoit possible de voir,
Lequel faisoit tout son pouvoir
Afin de m'avoir pour sa femme
Et ie vous iure sur mon Ame

Que cét Homme estoit si bien-fait,
Que quoy que jusqu'au moindre trait
Tout fut méle dans son visage.
Il estoit beau comme une image,
Civil, honneste au dernier point.
Homme lequel ne passoit point
Dans la vertu pour un nouice,
En toute sorte d'exercice;
Car pour bien monter à cheual
On ne trouvoit pas son égal,
Pour bien danser, faire des armes,
On eust crû qu'il avoit des charmes,
Quand il pinsoit un instrument
Il étoit encor plus charmant,
Car il entendoit la Musique,
Il sçavoit de Mathematique
Assez pour sa condition,
Pour la Fortification
Il y passoit pour tres-habile;
Son discours n'estoit pas sterile,
Et s'il parloit c'estoit si bien,
Qu'homme jamais dans l'entretien
Ne debita tant de paroles
Plus à propos & moins frivoles;
Aupres de tous sans contredit,
Il s'estoit acquis le credit
De passer pour homme capable,
Bien adroit, civil, honorable?

Quand il faisoit ses complimens.
C'estoit un des Hommes charmans
Qui sur la terre pust paroistre.
En ce métier il estoit maistre,
Homme qui paroissoit toûjours
Ce qu'il estoit dans ses discours
Il se montroit dans son langage
Judicieux prudent & sage,
Avec tout cela ravissant,
Agreable, divertissant,
S'il estoit dans la compagnie
On agreoit sa raillerie,
Car son fait estoit debité
Avec grande civilité;
On prisoit sur tout sa memoire,
Car cet Homme sçavoit l'histoire,
Tres bien de l'un à l'autre bout,
Il estoit capable de tout,
Et d'ailleurs pour ne vous rien taire,
Du regard de l'art Militaire
Il le sçavoit parfaitement,
Il avoit bien appris comment
On s'y comportoit en Hollande,
Dans la Flandre & dans la Zelande,
Parce que durant quelque temps
Il avoit eu le passetemps
De rouler dedans cette terre.
Pour apprendre à faire la guerre.

Enfin il n'avoit qu'un défaut,
Si tel appeller il le faut,
Il n'avoit pas grande richesse,
Et de fait il avoit en presse
La plus grande part de son bien,
Il ne cherchoit que le moyen
Par quelque riche mariage
De retirer son bien de gage
D'entre les mains d'un sien parent;
C'estoit là le plus apparent,
C'estoit là qu'étoit l'encloüeure,
Car mes parens (ie vous assure)
Ne pouvoient, ny le vouloient voir,
Et moy ie le voulois avoir,
Puisque i'en estois idolastre
Par un amour un peu folastre,
Je voulois, en realité,
Posseder cette qualité.
D'estre tout de bon Damoiselle,
Je m'étois mis dans la cervelle
Que des biens i'en avois assez
De ceux qu'on m'avoit amassez,
Je sçavois assez bien connoistre
Que pour vivre dans le bien estre,
C'est à dire honorablement.
Je ne le pouvois autrement
Si ie n'avois en mariage
Cet agreable personnage.

Ie crois que mon raisonnement
N'estoit pas hors de sentiment,
Et ie ne crois pas qu'on pût dire
Qu'en mon choix ie prenois le pire;
Car en effet tous ses rivaux
Ne luy furent iamais égaux:
Mais mes parens! chose innouye,
Leur vûë avoient toute éblouye
Des richesses & du tresor
Que possedoit ce gros-butor.
Et me pressoit à toute outrance
De conclure cette alliance,
Et prendre pour mon Epoux
Un Homme, que par dessus tous
Ie haïssois plus que la peste,
Ne trouvant rien de plus funeste
Que de me vouloir proposer
Qu'il me le falloit épouser.
Je souffrois une même peine
Que l'on souffre dedans la gêne,
Ie vivois dans un grand soucy,
Lequel fut bien tost adoucy,
Dans sept iours une pleuresie
A mon pere ravit la vie,
Et ma mere dans quinze iours
De la sienne finit le cours
Par une fievre violente,
C'est alors que ie fus contante,

Car contr'eux à la verité
I'avois eu l'esprit depité
Bien tost, estant comme affollée,
De leur mort ie fus consolée,
Et (si pour ne vous pas mentir)
On vid lors de mes yeux sortir
Quelques larmes durant cette heure,
Croyez-lé (car ainsi ie pleure)
Ces larmes venoient du cerveau,
Et proprement n'estoient qu'une eau
Qui tout à point m'étoit donnée
Par une sourcé fortunée
Pour arrouser mon pauvre cœur,
Qui se sechoit par la douleur
Qu'il avoit si longtemps soufferte.
I'estimois heureuse ma perte
Dedans la mort de tous les deux,
Y voyant accomplis mes vœux
De n'estre plus dans l'esclavage
Pour le regard du mariage,
Car ie pouvois à mon plaisir
Me loger selon mon desir
Et d'effet peu de temps se passe
Que ie vous donne de la casse
A mon Richard, & luy fis voir
Qu'il avoit perdu son espoir,
Et n'avoit qu'à plier bagage;
Deslors plus avant ie m'engage

A cultiuer l'affection,
L'amour & l'inclination,
Que j'avois pour mon Gentilhomme.
Lequel n'estoit pas le seul Homme
Qui de l'amour avoit pour moy.
Je n'étois pas en grand émoy,
De choisir ie n'avois pas peine,
J'avois des galans à douzaine,
Lesquels voyant mes parens morts
Faisoient leurs plus puissants efforts
Pour acquerir ma bonne grace,
Un chacun y pretendoit place,
Car en effet on y voyoit bien
Que j'avois quantité de bien,
Parce que j'étois fille unique ?
Cela fait que chacun se picque,
Se met dedans l'empressement.
Et prend du soin extrémement
Afin de me faire caresse,
Tant pour moy que pour ma richesse,
Car sans me flatter vainement
Ce n'est pas mon bien seulement
Qui me rendoit considerable,
J'étois d'ailleurs assez metable,
De beauté j'en avois assez.
Je n'avois pas vingt ans passez.
Et c'est un puissant avantage
(Pour estre agreable que l'âge)

Outre celà comme on m'apprit
Ie passois pour fille d'esprit.
Et quoy que si bien assortie,
I'estois dedans la modestie;
I'avois alors mille galans
Des plus beaux & plus excellens,
A qui ie semblois estimable,
Mais ie trouvois le plus aimable
Le Gentilhomme que i'ay dit,
C'estoit luy seul sans contredit
Qui de mon cœur estoit le maistre.
C'est ce que ie fis bien paroistre;
Les articles furent conclus,
De sorte qu'il ne falloit plus
Que prendre le iour pour écrire:
Mais il restoit encor à dire;
Que le iour à ce destiné
Pour écrire determiné.
Mon Gentilhomme prit querelle,
Et pour la vuider il appelle
Son Homme à se battre en duel,
Mais combat pour moy bien cruel,
La vie enfin luy fut ostée
Par une estocade portée
Tant droit au dessus du tetin
Quand i'apris ce fatal destin,
Certes ie fus toute étourdie,
De dire si i'estois en vie

Et faire dignement paroistre
Qu'il est le seigneur & le maistre
Et pour le montrer clairement
Ne refusez aucunement
De mourir, quand il vous l'ordonne,
Ou luy plaist bien quand on luy donne
Un aveugle consentement
En tout, & principalement
Dans cette occasion pressante.

LA RELIGIEUSE.

Je le sçay, ie suis bien contente
De ce qu'il voudra m'ordonner,
Si ie vous dis de me donner
Delay, pour prolonger ma vie,
Pour cela ie n'ay pas envie
De demeurer dans ce bas lieu
Contre la volonté de Dieu,
Ce seroit une faute grande,
Voicy pourquoy ie vous demande
Du delay si i'en puis avoir.
A dire vray, ie ne puis voir
Sans regret mes fautes passées,
Et ie m'en forme des pensées
Qui m'affligent & troublent tant
Que ie voudrois d'or en avant
En pouvoir faire penitence,
Car à vous dire vray ie pense

Que ce que jusqu'icy i'ay fait
Ne peut pas faire grand effet?
J'ay vécu pendant mon jeune âge
Et bien legere & bien volage,
Toûjours parmy les vanitez,
Mes pechez pour estre acquittez
Demandent que beaucoup j'endure,
Je voudrois dans cette closture
Par mes mortifications,
Et d'autres bonnes actions
Appaiser de Dieu la colere,
N'ayant choisi ce Monastere,
Que pour expier mes defauts,
Qui m'ont causé de si grand maux;
Je ressens une sinderese
Dans mon Ame qui trop me pese,
J'ay dans mon cœur de grand remorts:
Car quand mes parens furent morts,
Au lieu d'estre triste & dolente,
D'une perte tant importante,
J'en fus joyeuse au dernier point,
Parce qu'à ne vous mentir point
Je fus dans cette frenesie
Pour pouvoir à ma fantaisie
Me marier à mon amant;
Quand ie songe à ce manquement
Je ne puis que ie ne soûpire;
Jamais on n'avoit oüy dire

Qu'en eust commis un tel excez
Dedans un si funeste accez;
Laissés moy donc ie vous supplie
Passer en ce lieu mon envie,
De noyer mes iniquitez.
Pratiquant des austeritez:
Laissez moy donc vivre, de grace,
Et permettez-moy que ie fasse
Ce que m'ordonnent mes trois vœux;
Parce que si vivre ie veux.
Ce n'est point pour autre pensée
Que d'appaiser l'ire offencée
Du Dieu dont j'ay rompu les loix.
Et luy rendant ce que ie dois.

LA MORT.

Voicy justement l'occurence
Pour pratiquer l'obeïssance,
Quand ie vous dis qu'il faut mourir
Il faut promptement y courir,
Tant de raisons si bien déduites
Ne sont purement que des fuittes
Pour pouvoir éviter la mort,
Et c'est enquoy vous auez tort.

LA RELIGIEVSE.

Ce ne sont pas là des excuses,
Ny des pretexte., ny des ruses.

Ce ne sont que de purs motifs
Et tous simples & tous naïfs,
Tels qu'ils sont dedans ma pensée,
Si vous n'estes pas trop pressée,
Autre chose ie vous diray
Par qui sçavoir ie vous feray
Que si ie monstre avoir envie
De vouloir prolonger ma vie.
Assurément i'en ay raison,
Car c'est le bien de la maison
Vous sçavez qu'il ne se peut faire
Que l'on n'ait dans un Monastere
Des affaires & des procez,
(Et le nostre en a par excez)
Il a des dettes de commune,
C'est pourquoy l'on nous importune
De nous vouloir payer en fonds;
Et c'est ce que nous ne pouvons,
Dequoy le bon Dieu nous delivre,
Parce que nous ne pourrions vivre
A moins que d'avoir de l'argent.
Il a donc fallu le Sergent
Contre une telle violence.
Et pour y faire resistance.
Entreprendre plusieurs procez
D'un tres-difficile succez,
Dés long temps ie m'en suis instruite.
Pour en faire la poursuite,

En cela ie vois clairement,
Et ie sçay tres pertinamment
Les moyens de nous bien déendre,
Ie suis propre aussi pour entendre
Les affaire de la maison,
Et pouvoir en rendre raison.
Il est bien vray, ie le confesse,
Que d'autres avoient cette adresse
pour pouvoir s'en mêler assez.
Mais depuis quelques mois passez,
Dans une rude maladie
Vous leur avez ravy la vie,
Tellement qu'en cette saison
Ie suis seule dans la maison
Qui des affaires sois capable.
Soyez donc assez charitable
De me laisser pour quelque temps;
Autre chose ie ne pretends
Que de faire des sœurs sçavantes,
Et de les rendre intelligentes
En ce qu'elles ne sçavent pas.
I'yray puis apres au trépas
Avec une ioye indicible.
Que si ie fais dono mon possible
Pour pouvoir prolonger le cours
Encor quelque temps de mes iours,
Et si de mourir ie differe,
C'est pour le bien du Monastere,

Car ie puis dire en l'assurant
Que cela m'est indifferent,
Où que ie viue, où que ie meure,
Et ie partiray tout à l'heure
S'il ne se peut faire autrement.

LA MORT.

Vous parlés tres pertinamment,
Les excuses que vous me faites
Me paroissent beaucoup honnestes,
Mais encor qu'elles soient sans fard,
Je n'y veux point avoir égard,
Partons donc sans autre mystere:
Pour le regard du Monastere,
Le bon Dieu le conservera,
Et quelque Sœur inspirera,
Qui d'un tel maistre estant instruite
En prendra fort bien la conduite,
Ce Dieu seul est le ferme appuy
De ceux dont l'espoir est en luy ;
Par luy sont toujours protegées,
Les maisons qui se sont rangées
Sous son seruice & son secours,
Sans avoir qu'à luy leur recours,
Ce Dieu tout bon, tout charitable
Que touche la voix pitoyable
Des petits poussins de corbeaux.
Lesquels n'estant pas assés beaux

D'abord selon la fantaisie
De ceux dont ils tiennent la vie.
Si ces petits abandonnez
Trouvent aussitost qu'ils sont nez
Dans cette sinistre avanture
Les moyens de leur nourriture,
Quoy! ce Dieu qui leur est si doux,
Pourroit-il (& le croyez vous)
Ne faire pas comme un Pere
Ce qu'avec amour il opere
Pour des animaux sans raison,
En faveur de vostre maison,
Et pour des Ames innocentes
Qui par les Oraisons frequentes
Qu'au Ciel elles adresseront
En tout temps sans doute obtiendront
Tout ce qui sera necessaire
Pour l'entretien du Monastere,
Partez donc promptement ma sœur,
Et tenez cela pour tout seur.

LA RELIGIEVSE.

S'il faut mourir, à la bonne heure,
Joyeusement, donc que ie meure,
Je pars de ce terrestre lieu,
Puisque c'est le vouloir de Dieu.

Fin de la Premiere partie.



TABLE DE LA PREMIERE PARTIE DU FAUT-MOURIR

Où la Mort racointe ses conquestes, & fait voir en general qu'elle n'épargne personne, & que par une loy de tout âge suivie, elle ravit le jour à qui reçoit la vie.

LA MORT AU Pape, page 21

LA MORT. A une jeune Damoiselle fiancée, 22

LA MORT. A un Forçat de Galere, 27

LA MORT. A Guillot qui a perdu sa Femme, 29

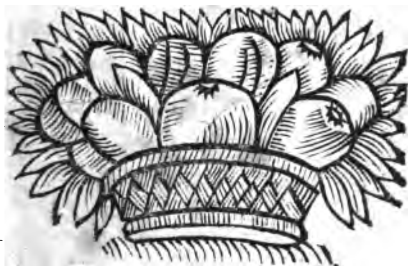
LA MORT. A Dom Diego Dalma[illegible]
Cavalier Espagnol. [illegible]
LA MORT. A un Roy, 58
LA MORT. A une jeune veuve d'un Bourgeois. 63
LA MORT. A un Bourgeois. 71
LA MORT. A un Riche décrepit, 81
LA MORT. A un Chanoine, 87
LA MORT. A un Aveugle, 95
LA MORT. A un pauvre Païsan, 105
LA MORT. A un pauvre Soldat nommé la Tourmente, malade a l'Hospital, 110
LA MORT, A un Criminel dans la prison. 125
LA MORT. A une Religieuse, 141

LE FAUT-MOURIR ET LES EXCUSES inutiles que l'on apporte à cette necessité.

LE TOUT EN VERS BURLESQUES.

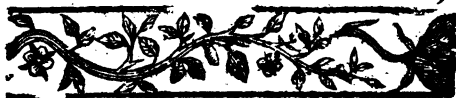
Par Me JACQUES JACQUES, Chanoine creé de l'Eglise Metropolitaine d'Ambrun.

SECONDE PARTIE.



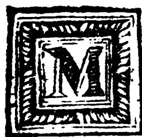
A ROUEN,

M. DC. LXXV.



LE FAUT-MOURIR ET LES EXCUSES inutiles que l'on apporte à cette necessité.

LA MORT. AU MEDECIN.



ONSIEUR, je vous vois hors d'haleine,
Vous prenés une grande peine.
Vous estes dans l'empressement
Vous songés vous révés comment,
On pourra faire que la vie
A ce coup ne soit pas ravie
Au malade que vous traittés,
Mais certes vous vous mécontés;
Plus grande est vôtre maladie.
Afin donc que ie vous la die,

C'est que sans beaucoup discourir
Vous devés songer à mourir ;
Medecin gueris toy, toy même :
Comment Monsieur, vous estes blême
Cette nouvelle vous surprend ?

LE MEDECIN.

Il est vray ; mais elle m'apprend
Qu'avec toute la Medecine,
Contre la puissance Diuine
Me défendre ie ne puis pas ;
Elle m'ordonnant le trépas.
C'est en vain de luy contredire ,
Toutefois je voudrois vous dire ?
Puis-je pas avoir un delay ?

LA MORT.

Non plus qu'un cheual de relay :
Vous allés changer de demeure
Et quand ? ce sera tout à l'heure
De delay vous n'en aurez point ;
Le moulle de vostre pourpoint
Sera bien-tost dedans la terre,
Vous me faites ouverte guerre ;
Je n'ay pire ennemy que vous ,
Vos recipés me buttent tous,

Qu'à m'empescher de pouuoir prendre
Ce que nature me veut rendre;
Toutes vos occupations,
Vos études, vos actions,
N'ont autre fin qu'à me détruire;
Vous songez toûiours à me nuire;
Et vous me damandez quartier,
Vous boirez ce Calice entier;
Consultés bien vostre Hypocrate,
Et Galien, si de ma patte
Ils vous pourront faire échapper;
Voyés cét esprit & sans pair,
Ce grand Fernel ce grand genie,
S'il vous pourra sauver la vie;
Consultez en particulier
Ce fameux guerisseur Olier,
Mathiole, ou Dioscoride,
S'il me pourront tenir en bride?
Paracelse, ou bien Rabelais,
S'ils pourront rompre mes filets,
WeKier ce Mede cin de Basle
Qui porte toûjours dans sa malle
De bons secrets contre tout mal,
Agrippa, Razis Varandal,
S'il vous pourront tirer de peine,
Alles voir Fallope, Auicenne,
Rondelet, Cardan. Scaglier,
Pour voir s'ils me pourront ranger,

Et par leur science profonde
Vous retenir dedans le monde.
Ceux la peut-estre sont trop vieux,
Les nouveaux vous gueriront mieux,
Sondés-les, ie vous le conseille :
On en voit d'experts à merveille,
Vous avés Zecutus Sennert,
Riviere, Ranchin, & Lambert,
Du Laurent, & la Framboisiere ;
Merindol en cette matiere
Passe pour Homme tres-sçavant.
Voyés aussi chemin faisant,
Crolius, & les Spagiriques,
Par leurs beaux remedes Chymiques
Peut-estre qu'ils vous gueriront.

LE MEDECIN.

Non iamais ils ne le feront,
Encor qu'ils soient Hommes habiles,
Leurs sciences sont infertiles,
Ie n'en puis tirer aucun fruit,
Si vous voulés ah! ie suis cuit
Ie sçay que leur science est vaine,
Et que tout y perdront leur peine,
Se voulans roidir contre vous,
Il pourront bien parer aux coups,
Et pour quelque temps me défendre,

Mais enfin il faudra me rendre ;
C'est se ranger au rang des fous
Que de disputer contre, vous.

LA MORT.

Vous deviez dans cette posture
Recouvrir à cette nature
A laquelle vous croyés tant,
Afin à ce coup important
D'en tirer quelque service.

LE MEDECIN.

Ne m'accusez pas de ce vice
D'avoir un si fat sentiment
Et si peu Chrestien ; nullement
Ie ne crois pas à la nature ;
Tant seulement (ie vous le iure)
Ie crois fermement & soûtiens,
Auec les plus sages Chrestiens.
Qu'un seul Dieu, l'Auteur de ton être
Est son seul & souverain Maistre,
Que la nature ne fait rien
Que par son ordre, & son moyen ?
En elle donc ie ne me fie ;
Mais ie vous demande la vie
Pour quelque temps, donnés la moy.

LA MORT.

Pauure Homme desabuse toy.
Oste cela de ta ceruelle :
Quoy ? qu'un Homme qui me querelle?
Que mon ennemy découvert,
Et qui par un traffic ouuert,
En toutes choses m'est contraire;
Viue encor ? Ie n'en veux rien faire,
Non, tu passeras le guichet,

LE MEDECIN.

Si vous le voulés, c'en est fait ?
Mais de grace auant que ce faire,
Adoucissant vostre colere.,
Ecoutés moy paisiblement,
Et vous verrés assurément;
Si vous avez la patience,
Que ie n'ay rien que l'apparence.
Des crimes qu'on veut m'imposer ;
Et si vous voulés auiser,
Vous trouverés la chose claire.
Qu'avecque moy dans cette affaire
Vous n'avés pas beaucoup perdu,
Et que le tout bien entendu:
Vous me demeurés redevable.

LA MORT.

Vrayment vous estes admirable !
Comment l'entendés-vous parlés.

LE MEDECIN.

Et bien, puisque vous le voulez,
Ie diray donc pour vous instruire,
Qu'en un temps ie vous ay pû nuire,
C'est à dire dans mes vieux ans,
Quand dans le nombre des sçauans
I'ay pu rencontrer quelque place :
Alors j'ay d'une viue audace
Souuent rauy vostre butin
Et comme un courageux mâtin
Ie vous ay fait lâcher la prise :
Ie vous le dis auec franchise,
I'estois aise de faire voir
Que sur vous j'auois du pouuoir.
Et vous ayant rauy la proye.
I'en faisois un grand feu de joye,
Quand j'estois le victorieux.
Cela me rendoit glorieux,
I'estois enflé par la science,
Assuré par experience,
Qui me faisoit parer vos coups,
Ainsi ie me mocquois de vous :

Mais tout cela dans mon vieil âge,
Venons à mon apprentissage,
Où vous verrés bien clairement
Qu'en ce foible commencement,
Ignorant dedans ces matieres,
Je remplissois les Cimetieres
De ceux que je faisois mourir
Quand je les devois secourir.
Comme j'étois dedans l'école,
Il me sembloit que la parole
Me suffiroit pour tout guerir;
Pour disputer, pour discourir
De l'état d'une maladie,
Certes il faut que je le die,
Je le faisois fort à propos,
Je ne prenois aucun repos,
J'étois toûjours dans la dispute,
Je n'apprehendois pas la chûtte,
Je mettois dans le desarroy
Ceux qui disputoient avec moy,
Car je passois pour un oracle:
Et d'éfet, sans aucun obstacle,
Avec grand applaudissement,
Et bien avantageusement
Par mon esprit je fis pareistre
Que j'étois digne d'être maistre
Je passay Docteur, & deslors
Je croyois que tous les tresors

De cette ſcience divine,
(Ie veux dire la Medecine
Etoient enclos dans mon cerveau,
Ie garantirois du tombeau
Ceux que i'aurois à ma conduite,
Et ie vous donnerois la fuite,
Que ie ferois comme les Saints,
Des plus malades les plus ſaints
Ce qu'on trouvoit plus admirable,
Ie croyois tout mal gueriſſable,
Diſant que i'en viendrois à bout,
Et que ie chevirois de tout,
Penſant vous faire ainſi la nicque.
Ie voulois donc mettre en pratique
Tout ce que ie me promettois
Mais en grande peine i étois ;
Car ma parole ie vous donne
Qu'il ne ſe rencontroit perſonne
Qui s'en voulut fier à moy :
Chacun alloit diſant hé quoy
Cét Homme faire apprentiſſage
Sur toy ? tu ne ſerois pas ſage ;
Qu'il ne montre & me faſſe voir
Des éfets de ſon grand ſçavoir,
Pour moy ie n'ay pas grand envie
De vous confier ainſi ma vie
Au Medecin ieune & nouveau
Qui me renfera comme un veau :

Je demeurus là sans rien faire,
Il falloit cependant me taire,
Ma science étoit comme l'or,
Ce si bel & riche tresor,
Qui pendant le temps que la terre
Dedans ses entrailles l'enserre
Ne peut produire sa lueur ;
J'étois en semblable malheur,
Parce que sans experience.
Ma haute & sublime science
Etoit un tresor, mais caché :
Or apres m'être bien fâché,
Et m'être plaint de la fortune,
Une occasion opportune
S'offrit fort favorablement
A mon dessein, voicy comment.
Nous avions lors dans nostre ville
Un Medecin assés habile,
Qu'on nommoit Monsieur du Quental
Qui servoit dedans l'Hospital,
Cit Homme là finit sa vie
Par une forte apoplexie,
Qui de ses ans trancha le cours
Sans qu'on y pût donner secours,
Puisque sa playe étoit mortelle.
Comme j'en appris la nouvelle,
Mes amis me firent sçavoir
Qu'ils emploiroient tout leur pouvoir

Pour me faire entrer en sa place ;
Ils le firent de bonne grace,
Parce qu'il leur fut accordé
Tout ce qu'ils avoient demandé :
J'entray dans cette infirmerie,
Et pour contenter la furie
Qui m'animoit contre la mort,
Des sujets je trouvay d'abord
Qui s'offroient du tout favorables ;
Un grand nombre de miserables,
Qui malades dedans leurs licts
Poussoiët leurs plaintes & leurs cris :
Dans cette triste compagnie
De soulagement dégarnie,
Je découvris à même temps
Grand nombre de febricitans ;
Je rencontray des frenetiques,
Estropiats, Paralitiques,
Quantité de Soldats blessés,
Les autres de l'asthme pressés
Quelques uns par la pleuresie,
Plusieurs atteins d'hydropisie,
Les autres d'une rude toux ;
Ces pauvres gens demandent tous,
Qu'au nom de Dieu, je leur ordonne
Quelque remede qui leur donne
A leur mal quelque allegement.
Je leur promets qu'assurément

Tous ceux qui sont dedans la troupe,
Mangeront bravement leur soupe,
Sains & gaillards dans peu de temps,
Parce qu'ainsi je le pretens,
Ie vay donc voir l'Apothicaire,
Et là je commence de faire
De grands recipés pour mes gens,
Qui furent autant de Sergens,
Pour les mener à l'autre monde:
Car comme je faisois ma ronde,
Afin d'apprendre quel éfet
Mes medicaments avoient fait,
Ie trouvay d'étrange besongne
Et qui me fit grande vergogne.
De mes malades la pluspart
Couroient alors un grand hazard;
De partir pour le grand voyage.
Et faire le pelerinage
Que nos premiers parens ont fait:
Les autres étoient en éfet
Déja partis fort à la haste:
Il ne faut pas que je me flatte
Certes cela m'affligea fort.
Alors je me plaignois du sort;
I'étois objet de mocquerie
Car on disoit par raillerie
Que je guerissois de tout mal
Les malades de l'Hospital,

Je disois pour couvrir mon crime
Qu'on ne gardoit pas le regime
Que j'avois prescrit, & partant
Le Medecin le plus sçavant
N'y pourroit faire davantage.
D'autresfois j'accusois la rage
Et la malignité du mal,
Disoit que dedans l'Hospital
Le mal étoit Epidimique:
Apres ce malheur, je me pique
Et tâche de reüssir mieux.
Et j'ay toûjours fiché les yeux
Sur les livres, afin d'apprendre
Les moyens que je pouvois prendre
Pour mes malades secourir
Cependant? Je les vois mourir.
Je vis qu'ils s'en vont à douzaines,
Ou pour dire mieux à centaines.
C'étoit alors que tous mes coups
Etoient favorables pour vous,
Parce que vers vous s'alloient rendre
Ceux que vous deviés venir prendre
Vous receviés ainsi faisant
Toûjours de moy quelque present:
J'appris combien au dire au faire
La traitte est grande en cette affaire,
Où que d'al deto al fato
(Dit l'Italien è grand tratto)

Et qu'allant à perte de vûë,
On ne manque pas de bévûe ;
A l'école il m'étoit avis
Qu'avec mon babil & devis
Je guerirois les maladie ;
Mais ce sont de pures folies,
Si le Medecin n'est expert,
Et n'a la pratique, il se perd ;
Et j'en ay fait l'experience,
Car auec toute ma science,
Comme tantost ie vous ay dit,
J'allois perdant tout mon credit
Je m'équiuoquois à toute heure,
Car un mal pour l'autre, ie meure,
En mille rencontre i'ay pris,
Je prenois Corbeil pour Paris.
Quand ces fiévres intermitantes,
N'auoient pas toutes leurs patentes
Pour se faire voir clairement,
J'étois auec empressement
Dans de grandes inquietudes :
Et parmy ces incertitudes,
J'ordonnois ab hoc & ab hac,
Et faisois sortir de mon sac
Ce qui venoit à l'auanture :
Mais le plus souuent ie vous jure
Que mes pauures febricitans
Ne s'en trouuoient pas trop contents,

Mes Medicaments à la fronde
Les enuoyoient à l'autre monde,
Pour y changer d'air, tout expres,
Encor qu'ils ne fussent pas prests,
Je me fiois fort aux urines,
Mais dedans ces fiéures malines
Bien souvent elles me trompoient,
Car par fois elles me sembloient
Belles & cuites à merueilles.
Et paroissoient toutes pareilles
A celles que font le plus sains,
Et croyois que mes desseins
J'aurois une fort bonne issuë.
Mais ma créance estoit dechûë.
Ainsi ie disois hardiment,
Et publiois tout hautement,
Pour étendre ma renommée,
Que le mal alloit en fumée,
Que mon malade en peu de temps
Luy montreroit fort bien les dents:
Mais cependant que ie m'amuse,
Le mal traistre se sert de ruse,
Au temps qu'il paroist le plus beau,
Il fait transport dans le cerveau
De tout ce qu'il avoit de pire ;
Et sa va mocquant de mon dire ;
Il abandonne le plus bas
Pour aller faire son fracas

Dans la region la plus haute,
Et mettre mieux au iour ma faute
Arrivé qu'il est; promptement
Par un soudain embrasement
Il allume une frenesie,
Laquelle souvent est saisie
D'un profond assoupissement,
Qui ne le quitte qu'au moment
Que nostre malade s'éveille,
Dedans le Royaume des morts.
Helas! combien de grands ressorts.
Que de secrets, bonté divine!
Qui sont cachés en medecine,
Et qui devant qu'estre conçûs
Fons les cemetieres bossus.

LA MORT.

Monsieur le Medecin ie pense
Que vous croyez avoir licencence
De parler éternellement?
Concluës donc & vitement,
Qu'est ce que vous avés à dire?
Avec moy l'on ne doit pas rire
Ny par les discours m'amuser.

LE MEDECIN.

Ainsi ie n'en veux pas user,

Ie sçay bien les obeïssances
Les respects & les deferences
Que ie vous dois tres-justement.

LA MORT.

Monsieur, trêves de compliment,
Achevés en peu de paroles,
Et les Cujas & les Bartholes,
Avec tous leurs puissans discours:
N'ont pas pu prolonger leurs jours,
Tous ont reconnu mon Empire,
Enfin donc qu'avés-vous à dire?
Car il faut déloger comme eux.

LE MEDECIN.

Par mes dits, conclure ie veux
Que vous ayant rendu sçavante
Par ma harangue precedente,
De tout ce que j'ay fait pour vous,
Vous abattiés vostre courroux,
Et me laissiés encore vivre.

LA MORT.

Non. Il faut que ie me delivre
D'un ennemy qui me poursuit:
Et quoy, par vostre grand deduit

Vous voudriez donc, comme ie pense,
En tirer cette consequence.
Que vous m'avés bien obligé?
A quoy vous n'avés pas songé,
Comme ie vous feray conoistre,
Quād vous faisiés les coups de maitre
[J'entens de Maistre tout nouveau,
En envoyant dans la caueau
Les plus seins sans autre mystere
Dites moy le voulez vous faire?
Tout cela n'a-t'il pas esté
Par dessus vostre volonté,
Plûtost pour me nuire gagée?
Je ne vous suis donc pas obligée
De ce bien que vous m'avés fait.
Pour vous conuaincre oyés ce fait.
Vn Homme auoit une querelle
Auec un autre; Dieu sçait quelle,
Enuenimée au dernier point:
Cét Homme là ne dormoit point:
Et couuoit une grande enuie
De luy pouuoir oster la vie,
Pour executer son dessein,
Il luy plante un poignard au sein,
Et crût, la playe estant mortelle,
Auoir terminé sa querelle:
Le coup ne fut pas si fatal,
Son ennemy n'eût point de mal

De cette blessure au contraire
Ce luy fut un coup salutaire,
Le poignard iustement passant
Entre deux costes se passant,
Fit sortir par son ouverture
Un grand amas de pourriture.
Qu'un Empiéme auoit laissé
Dans la poictrine du blessé,
Laquelle fut ainsi vuidée ?
La playe estant consolidée,
Cét Homme par un heureux sort
Evita le coup de la mort,
Par celuy qui mouroit d'enuie
De luy faire perdre la vie ;
De la sorte sans y songer
Il ne pouuoit mieux l'obliger:
La chose est pourtant évidente
Comme fait voir leur haine ardente,
Que ces immortels ennemis
Entr'eux ne furent pas amis :
Conclusion de la se tire :
Que la querelle est toûjours pire
Que nous avons entre nous deux:
J'ay reçu du bien, ie le veux,
Vostre dessein estoit contraire,
Car du mal vous me voulés faire ;
C'est pourquoy sans avoir égard
A vos discours tout pleins de fard,

Gaignés moy vite la colline.
Auecque vôtre Medecine,
Je ne veux plus vous écouter.

LE MEDECIN.

Un mot ; ie vous veux protester,
Si vous me faites cette grace
De permettre qu'icy ie fusse
Encor sejourner quelque temps,
Que rendant vos souhaits contens
Je ne vous feray plus la guerre ;
Car tant que ie seray sur terre:
Mes desseins sont tous resolus
De ne me méler jamais plus
Du métier de qui la pratique
Vous met en caprice & vous pique,
N'y d'aimer contre vostre effort
Un art qui vous déplaist si fort:
Et ma parole ie vous donne
Que recipez plus ie n'ordonne ?
Tout ce que faire ie pretens,
C'est de prendre dans mes vieux ans
Le repos, si ie le puis faire,
De mes travaux le vray salaire:
Benit soit Dieu, qu'au temps passé
J'ay beaucoup de bien amassé.
Je vous coniure qu'il vous plaise
M'en laisser iouïr à mon aise,

LA MORT.

D'ennemy reconcilié
[Bien qu'il paroisse humilié)
Il faut toûjours qu'on défie,
Et ne se hasarder pas sa vie,
T'y fier, nin sei tan matto)
Pour n'estre pas, ignannato)
Car bien souvent qui trop s'y fie
Voit qu'il commet une folie
Monsieur, vous m'entendés tres bien
Ce langage est Italien :
Mais en bon François ; sans scrupule
Montés bravement vostre mule,
Allez-vous en au petit pas,
Car ie ne vous pardonne pas.

LA MORT.

A L'APOTICAIRE.

LA MORT.

V*Enés, Monsieur l'Apothicaire,*
Ie vous veux donner un clistere,
Qui vous menera, mais bien fort,
Car il vous doit mener à mort.

Mes drogues n'ont point de pareilles,
Ie leurs fais faire des merveilles,
Mais elles ne font justement
Que selon mon commandement:
De tout ce que ie vous avance
Vous en ferés l'Experience:
Cela veut dire dans un mot,
Vous n'avés pas besoin du pot
Pour y cuire vostre potage;
Car ie vous dis sans tricotage,
Qu'auant que finisse la nuit
Vostre potage sera cuit.
En paroles encor plus claires,
Donnez prompt ordre à vos affaires,
Car il faut songer à mourir,

L'APOTICAIRE.

Qu'on me vienne donc secourir,
Moy mourir? Et quelle apparence?
J'ay des drogues en abondance
Qui vous feront clairement voir.
Qu'elle est leur force & leur pouuoir
J'en ay beaucoup, & des plus fines
D'où ie feray des Medecines
Si bonnes que par leur moyen,
Elles vous empescheront bien
D'exercer sur moy vostre rage,

LA MORT.

Mon maistre, vous n'estes pas sage
De tenir semblables discours.

L'APOTICAIRE.

Mes drogues, venés au secours;
Cà venés moy toutes défendre
De la mort qui me veut surprendre?
Qu'on fasse des decoctions,
Pour venir aux purgations:
Rhubarbe, Tamarins, & Casse,
Agaric, Sené, sus de grace
Montrez icy vostre pouvoir:
Cher Diaphenic, faites voir
Ce que pour moy vous sçavés faire.

LA MORT.

Tout beau Monsieur l'Apoticaire.
Vous excedés; remettés-vous.

L'APOTICAIRE.

Si ces remedes son trop doux
Pour un si necessaire usage,
I en ay qui feront dauantage,

Et qui se montrerent plus fort
Pour s'opposer à vos efforts,
Sus vistement donc qu'on m'apporte
Des Pillules de toutes sorte ;
Syrop de Nerprun , avancés.
Ioignez à vous , & ramassés
Le Ialap & la Scamonée,
Et que la chasse soit donnée ,
A cette importune de mort :
Mecoacan vous avés tort
Si vous ne luy faites paroistre
Que vous pouvés estre son maistre ;
Gutta Gamba presentez vous
Et defendés-moy de ses coups.

LA MORT.

Hola, Monsieur l'Apoticaire,
Ne vous mettez pas en colere,
Car vous n'auancés du tout rien.

L'APOTICAIRE.

Tout beau : ie vous montreray bien
Qu'il me reste des medecines
Plus violentes & plus fines,
Pour vous ranger dans le deuoir,

LA MORT.

Je n'en crois rien , faites le voir.

L'APOTICAIRE.

Aussi feray-je à vostre honte.
Vous n'y verres pas vostre compte :
Ca donc Mercure, Sublimé,
Et Fleur d'Antimoine crémé !
De Roland la bonne eau benite,
A ce coup tous ie vous inuite
De me secourir dans mon mal.
Où toy mon Turbith mineral,
Où toy ma poudre Cornachine !
Par ta vertu toute diuine
Montre moy ta fidelité ?
Cher Mercure precipité,
Mon cher precipité Mercure ;
Panchimagoge, ie vous jure
Que vous me pouuez obliger.

LA MORT.

C'est sotise que d'y songer,
Croyez Monsieur l'Apoticaire,
Qu'aucun d'eux ne vous peut rien faire

L'APOTICAIRE.

Ha poltrons, lâches purgatifs.
Vous n'êtes pas assés actifs

Pour garder un Apoticaire
Des griffes de cette megere?
Sa blessure fort bien ie sens,
Et ie vous voy tous languissants
Pour y donner quelque remede:
Quoy? faudra t'il que ie luy cede?
Et que j'obeisse à ses loix?
Poltrons encor un autrefois,
Car vous n'avés pas le courage
De me défendre de sa rage,
Allés-vous en, retirés vous:
Tost, tost qu'on me les jette tous
Au courant de quelque riuiere:
Ie ne veux en nulle maniere
Qu'ils se presentent deuant moy.

LA MORT.

Vous entrés dans un grand émoy,
Et quoy, Monsieur l'Apoticaire,
Vous deviés des merueilles faire
Auec tous vos medicaments?
Vous me deuiés monstrer les dents?
Par vos discours ie viens d'apprendre
Que vous commencés de vous rendre,

L'APOTICAIRE.

De me rendre! bien loin de là;
Hò, hò, qui vous a dit cela?

Ie n'ay pas vuidé ma boutique,
Ie vous feray bientost la nique ;
Vous n'estes pas où vous pensés :
Sus donc Liniments, auancés,
Cataplâmes, venés de grace,
Fomentations, prenés y place,
Auec les onguents ioignés vous,
Et faites si bien entre tous
Que cette cruelle inhumaine
En mon endroit perde sa peine.
Alteratifs, aperitifs
Suppliés donc au purgatifs :
Syrops, Iuleps Lochs, & Tablettes,
Apozemes, hors des boëtes
Pour me garantir du trépas.

LA MORT.

Sçachés qu'ils ne le seront pas,
Et qu'ils seront tous inutiles,
Ils ne sont pas assés habiles
Pour vous secourir en ce point,
Et pour de force ils n'en ont point,
Pour vous guerir de ma blessure.

L'APOTICAIRE.

Ie vous feray voir, ie vous iure,

Que j'ay de bons preseruatifs
Pour supléer aux purgatifs
Et i'emploiray pour ces affaires
Mais assurés Alexiteres.
Vous connoistrés à peu de frais.
Ce qu'ils peuvent contre vos traits.
Ma Theriaque bien aimée.
Montrés la vertu consommée
De ces effets prodigieux.
(Où miracles pour dire mieux;)
Qu'autrefois ie vous ay vû faire.
Cette cruelle est en colere.
Et m'a tres viuément blessé.
C'en est fait ie suis fricassé,
Si ie ne reçois assistance.
Mithidat, ie te prie auance;
Faites si bien qu'entre vous deux
Je ne meure pas malheureux
Dedans cette extréme misere,
Vous n'en voulez doncques rien faire
Vos effets point ie ne ressens,
Tout au contraire tous mes sens,
Et mes forces se debillitent.

LA MORT.

Vos droguesde rien ne profitent,
Vous estes viuement blessé,
Dans peu, vous serés trépassé,

Helas ! vous perdrez vostre peine;
Cochons, nous n'auons plus d'auoine,
Il faut mourir, tu le vois bien,

L'APOTICAIRE.

Par la mort ie n'en feray rien,
Car ie tiens encor de reserue
De bons amis que ie conserue
Pour me seruir à mon besoin,
Et qui vous chasserons bien loin
C'est maintenant dans ce rencontre
Que tu dois faire belle monstre
De tes vertus, Oruietan ?
Ie te conjure donc vien-t'en.
Vien-t'en, mon cher Alexitere,
Me secourir dans ma misere :
Trauaille si bien aujourd'huy
Que ie ressente ton appuy;
C'est à toy que ie me confie,
Car ie t'ay vû sauuer la vie
A deux cens chiens, & bien souuent;
J'espere donc que maintenant
Tu me rendras ce bon office,
Sans permettre que ie ie finisse
Ma course par ton seul défaut.
Sus donc, agy, courage ! il faut
Chasser bien loing cette importune:
Quel desastre ! quelle infortune ?

Ie n'en ressens aucun effet!
Helas! je suis mort; c'en est fait:
Helas! je ne dois plus pretendre
Contre la mort de me défendre,
Ie ne puis dans ces derniers maux
Que recourir aux Cordiaux,
S'ils ne font rien, la chose est faite.
Qu'on m'apporte un peu d'eau claireтте,
Eau de Canelle & d'Ambre-gris;
Qu'on me donne du Res solis,
Vistement qu'on me fasse faire
De perles un bon magistere;
Et faites donc vos fonctions,
Precieuses confections,
Et d'Alchermes & d'Hiacynthe,
Mieux que n'a fait la Coloquinte.
Mon cher amy, cher Bezoard,
Et serés vous aussi coüard,
Aussi poltron que tout le reste?
Ie vous ay vû pendant la peste,
En d'autres temps bien dangereux,
Faire des coups du tout heureux,
Faites pour me sauver la vie
De ces prodiges, je vous prie:
Que si vous ne le faites pas,
Ie m'en vay tout droit au trépas,
Soyés moy donques favorables.

LA MORT.

Hé, vous oubliez l'or potable.
C'est un fort bon medecement,
Qu'on vous en donne vistement,
Il me pourroit donner la chasse.

L'APOTICAIRE.

Certes, c'est en vain qu'on pourchasse
Des remedes contre la mort,
Je le confesse, i'ay grand tort
Que d'avoir voulu l'entreprendre
Car ie vois bien qu'il se faut rendre,
La mort triomphera de tous.

LA MORT.

Ah! ah; que vous filez bien doux,
Où sont donc ces rodomontades,
Ces menaces & ces bravades
Que tout maintenant vous faisiés?
N'est il pas vray que vous disiés,
Que vous me donneriez la chasse?
Que ie vous quitterois la place?
Quoy donc ce grand nombre d'amis
Que font-ils? ils sont endormis,

Je dit ces drogues precieuses
Qui des choses prodigieuses
Deuoient faire à vostre faueur?
Ie ne vois plus cette ferueur
Qui vous échauffoit la ceruelle
Pour soûtenir vostre querelle,
Ie puis bien dire maintenant
Que vous n'auez fait que du vent?
Assurément mon bon compere
Vous estes plus qu'Apoticaire,
Et vous le dis naiuement:
Car on dit ordinairement
Qu'ils sont sujets à fantaisie,
Vous passez à la frenesie;
Iusqu'où vous estes vous plongé,
Quand vous vous estes engagé
Par vostre folle procedure
De trouuer dedans la nature
Des medicamens assez forts
Pour resister à mes efforts!
Sçachez, que selon le prouerbe,
Il n'est point de plante ny d'herbe,
Qui puisse jamais secourir
Ceux que ie veux faire mourir?
N'auez vous jamais oüy dire;
Où pouuez-vous y contredire,
Qu'en latin [contra vim mortis
Non est Medicamen in hortis?]

En françois ; que nulle racine
N'a contre moy de medecine ?
Et que ceux là sont des badins
Qui pensent dedans les jardins
Rencontrer des Alexiteres,
Et des remedes salutaires :
Contre les assauts de la mort ?
C'est enquoy vous avés grand tort.
Vostre fortune est toute égale
A celle du pauvre Tantale,
Qui dedans les eaux engagé,
Et jusques aux lévres plongé
Nonobstant leur source abondante
Souffroit une soif tres-ardante.
C'étoit estre bien malheureux !
Tout de même dire je veux,
Que vous estes bien miserable ;
Pauvre Homme le mal vous accable:
Vous estes vivement blessé,
Et par mes blessures percé,
Je vous tourmente, je vous picque
Au milieu de vostre boutique,
Parmy tant de medicaments,
De breuvage . de lavement,
Et nonobstant leur ordonnance
Vous estes dedans l'indigence :
N'y tout le baume du Peru,
Toutes les drogues du Pegu,

Ny des Indes, ny de la Chine,
Ne feroient pas la Medecine
Pour garantir de la mort.

L'APOTICAIRE.

C'est en quoy ie connois mon tort:
J'avois connu dans ma pratique
Que les drogues de ma boutique
Faisoient des operations.
Des effets & des actions,
Qui sembloient estre nompareilles,
Je m'en promettois des merveilles,
Et croyois que par leur moyen
Auec moy vous ne feriés rien;
Je vois que j'ay perdu mes peines.
Que mes esperances sont vaines,
Et que ie me suis morfondu,
Puisque j'ay tout mon temps perdu.

LA MORT.

Qu'on verroit de belles affaires
Si Messieurs les Apoticaires
N'étoient pas sujets à mourir
Pour dedans un tombeau pourrir,
Il est éuident & notoire
Que les plus grands tireroient gloire

De faire ce brave métier,
Et les Presidents au mortier
Nous feroient bravement connoitre,
Qu'ils seroient bien aises de mettre
Un pilon dedans leur mortier
Pour dire qu'ils sont du métier.
Les plus grands n'auroient autre envie
Que d'exercer la Pharmacie,
S'ils pouvoient éviter mon dard
Dans l'exercice de cét art,
Et les Princes le voudroient faire ?
Puis qu'ils en auroient tant affaire :
Pour passer plus outre, je crois
Que les Monarques & les Roys
Dont le pouvoir de tout ordonne
Entre leur Sceptre & leur Couronne
Une Seringe logeroient
Car par ce moyen ils seroient
Exempts de cette loy severe
Qui les oblige de me faire
De leur vie un force present.
Mais cela seroit messeant
De voir des gens de cette sorte
Exercer ce métier ; (n'importe)
Car ces gens là feroient si bien,
Qu'ils trouveroient quelque moyen
Pour le rendre autant honorable
Que le métier de Connestable:

On ne verroit que les plus grands
Qui pussent estre pretendans
Pour le métier d'Apoticaire.
Car eux tous seuls le voudroient faire:
Ainsi tout le peuple y perdroit,
Car quand il leur arriveroit
Quelque fâcheuse maladie,
En danger de perdre leur vie,
Helas! ils ne songeoient pas
Même a vouloir faire un seul pas
Pour aller voir l'Apoticaire,
Car ils verroient que son salaire,
Avecque son medicament,
Seroit vendu si cherement
Qu'il ne pourroient pas entreprendre,
Etans si chers d'en aller prendre,
Ainsi donc leurs medicaments
Ne seroient que pour les plus grands.
Pour le peuple (comme je pense)
La seule huile de patience
Seroit le remede à tous maux,
Et par ainsi de grands travaux
Ils souffroient dans leur misere.
Il vaut mieux que l'Apoticaire,
Pour éviter un si grand tort,
Soit sujet aux loix de la Mort,
Ce grand Dieu par sa providence
A fait cette belle ordonnance,

Contre tous il a prononcé :
Et bien qu'avés-vous avancé
Auecque vos rodomontades,
Vos impertinences boutades,
Puis qu'il faut à la fin marcher?

L'APOTICAIRE.

La vie est un tresor si cher,
Que je ne crois pas assés sage
Celuy qui n'a pas le courage,
Et qui ne fait tout ce qu'il peut
Pour se défendre quand on veut
La luy ravir de vive force ;
J'estime un Homme qui s'efforce,
Et se picque pour faire voir
Que quand sa vie on veut auoir,
Sans resistance il ne demeure,
Mais montre bien auant qu'il meure
Qu'il étoit Homme courageux.
Si contre vos traits orageux
Je me suis donc mis en défence,
Que cela point ne vous offense :
Au moins je me suis satisfait,
Et s'il faut que je sois défait,
Je ne meurs pas sans me défendre.

LA MORT.

Je n'en devois pas moins attendre,

Et j'auois bien ainsi preuû,
Car depuis long temps q'auois vû
Des preuues de vostre courage,
Autant que d'Homme de vostre âge:
Combien de fois vostre cunom
Vous a-t'il acquis le renom
De me faire lever le siege,
Et tendre sans effet le piege.
Que ie dressois pour attraper
Celuy que ie voulois haper?
Peut estre à dix mille rencontres,
Ne sont ce pas de belles montres
D'un Homme vrayment genereux.
Et d un courage valeureux?
Me l'ayant ainsi fait paroistre,
Ie crois maintenant que peut-estre
Vous en partirés plus content.

L'APOTICAIRE.

Mais plûtost vous allés comptant
Sans l h ste, m'aupiteusse hostesse,
Ie pars accablé de tristesse.

LA MORT

Afin de vous desennoyer,
Ie vay bientost vous envoyer

Un Chirurgien de cette ville ;
Car bien qu'en son art fort habile,
Pourtant il ne laissera pas
De vous talonner pas à pas,

L'APOTICAIRE.

J'attendray donc la compagnie.

LA MORT.

Non, sans tant de ceremonie ;
Qu'il faut laisser au gens de Cour ;
Attendant qu'il vienne à son tour,
Passez le premier selon l'ordre
Dont vous ne voulez pas demordre
Car vous auez le cœur trop grand
Pour quitter ainsi vostre rang :
Comme un Medecin vous precede.
Aussi qu'un Chirurgien vous cede,
C'est un droit par vous pretendu ;
Je veux que cela vous soit dû ;
C'est aussi ce que ie regarde ;
Et le rang qu'entre vous ie garde ;
J'ay mis le Medecin deuant,
Il faut que vous l'alliez suiuant.

L'APOTICAIRE.

Je vois bien. qu'il se faut resoudre,
Que ce corps se reduise en poudre,

Que mon Ame le doit quitter,
Je ne le sçaurois éuiter,
Mais auant que cela se fasse,
Par une speciale grace
Accordez-moy quelque delay,
Et la raison ie vous diray,
Qui fait que ie vous le demande,
Elle me paroist assés grande.
Sçachés donc que depuis longtemps
Par plusieurs & diuerses gens
Dans ma boutique ont esté prises
Plusieurs diuerses marchandises,
Dont ie n'ay pas esté payé:
Mais apres auoir dilayé
Le terme pour quelques années,
Les promesses me sont données
Que ie seray bien satisfait,
Sa parcelle à chacun i'ay fait:
Si pendant que ie suis en vie,
Deuant qu'elle me soit rauie,
Tous ces comptes ne se font pas,
Mes Enfans apres mon trépas
Y receuront un grand dommage.

LA MORT.

Je ne puis souffrir ce ramage;
Dieu! quel étrange aueuglement,
Quel profond assoupissement

Où l'on voit la pluſpart des Hommes
Dans ce maudit ſiecle où nos ſommes
Quand on leur parle de la mort.
Il ſemble qu'on leur fait gand tort,
Que c'eſt une choſe nouuelle
Quand il ils entendent parler d'elle,
Et la pluſpart ne ſongent pas
Quand il faudroit franchir ce pas
De ſonger à leur conſcience :
Cet Apoticaire ne penſe
En ce moment ſi precieux,
Auquel il doit fermer les yeux,
Qu'à liquider quelque parcelle
Qui n'eſt rien qu'une bagatelle,
Qu'un fol un vain amuſement,
Sans ſonger à ce grand moment
Auquel un jour il doit paroiſtre,
Deuant ſon Dieu, deuant ſon maiſtre
Pour receuoir le jugement ?
Où bien d'un eternel tourment
Où bien d une gloire èternelle.
C'eſt cet importante parcelle
Monſieur qu'il falloit bien dreſſer;
C'eſt à quoy vous deuiés penſer !.
Mais il vray qu'elle eſt dreſſée,
Et vous l'allez voir balancée
On vous fera voir clairement
Si vous auez fidellement

Exercé vostre Pharmacie :
Vos yeux n'auront pas la chaßie
Qui de voir les puisse empescher,
Et rien ne pourra leur cacher
Ny vos bontés ny vos malices,
Dignes de gloire ou de supplices ;
Tout alors sera découuert,
Et vous serés bien pris sans verd,
A vostre dam & vostre honte.
A moins d'auoir fait vostre compte?
Si pour guerir le patient
Vous avés à bon escient
Fidellement & sans paresse
Employé toute vostre adresse,
Et vos drogues vous merités.
Quand ce bon homme vous traités,
Le contenu de l'ordonnance,
Vous tiendrés bonne contenance ;
Mais si par un mauuais écho
Vous aués fait des qui pro quo,
Où traité le malade en traistre,
Sçachés assurément mon maistre,
Que châtié vous en serés,
Aussi bien que quand vous aurés
Par une grande outrecuidance
Glosé contre toute éuidence
Le recipé du Medecin,
En voulant trop faire le fin:

C'est ainsi que l'Apoticaire
A souuent coûtume de faire,
Pour paroistre, ou pour deceuoir,
En s'oubliant de son deuoir:
Tantost diminuer il ose,
Et tantost augmenter la chose,
Ou changer l'ordre & la façon
Dont on luy prescrit la leçon
Se gouuernant par son caprice,
Ou contentant son auarice,
Au Medecin il contredit,
En s'attribuant ce credit,
Pour auoir trop de confiance
En son acquise experience:
Mais souuentesfois en faisant
De l'expert & du suffisant
Faute de prendre sa mesure,
A ses malades il procure
La mort plûtost que la santé;
Gardés que vous n'ayés été
Un si mauuais Apoticaire,
Car si vous aués voulu faire
Du Medecin, comme cela,
Je vous promets que vous voila
Dedans un bien triste équipage.
Ce pauure mort à son langage
Dit que vous luy fistes grand tort,
Et crie à Dieu que de sa mort

Il luy plaise tirer vengeance,
Penses donc avec diligence
A prevenir ce mauvais pas
A l'heure de vostre trépas
De qui pro quo *d'Apoticaire,*
Et d'et ceterá *de Notaire,*
Dieu (dit on) nous vueille garder,
C'est à vous d'y bien regarder,
Vous porterés la fole enchere
Si pour une drogue trop chere
Quelque bolus *vous avés pris*
Qui se trouvoit de moindre prix,
Où quelque autre drogue gâtée,
Au lieu d'une bien apprestée:
Ces qui pro quo *sont dangereux*
Pour rendre un Homme malheureux;
Mais c'est bien pis quand par malice
Où par une infame avarice,
Deliberément ils sont faits;
Car étant de plus grands forfaits,
Dieu plus fortement ils irritent,
Et plus griévement meritent
Qu'il se resoluë à s'en venger?
C'est à quoy vous devés songer.
Des autres à tante occurence
Font des qui pro quo *d'ignorance,*
Et tant moindre en est leur peché,
Où Dieu contr'eux tant moins fâché,

Vû que l'erreur qui les abuse
Leur sert aucunement d'excuse.
Il ne faut pas dire pourtant
Que pour ne me faire pas tant
Ils soient du tout exempts de blâme;
Souvent telles gens dans la flame
Seront à jamais condamnez,
Pour ne s'estre pas adonnés
A s'instruire avec diligence
Au mêtier de cette importance;
Et si t'el vous avés esté,
Ma foy, ie vous vois mal traité.
D'autres font de grandes parcelles
Pour des petites bagatelles,
Ils reçoivent beaucoup d'argent
Pour des choses qui bien souuent
Dans les prés se sont ramaßées.
Car quand elles sont ajancées,
Le monde ne les connoit point,
Et cela leur vient tout à point,
Car quand il le pourroit connoistre
On leur verroit vendre peut estre
Cent écus le quintal de foin.
On donnera bien sur le groin.
A ceux qui vendent à cet usage
Si cher le foin & d'autre herbage:
Si vous auez esté d'iceux,
Vous en patirés auec eux,

De cela ie vous en assure
Sans qu'on vous face aucune injure:
Afin de le sçauoir à point,
Vous ne ne me repliquerez point.

LA MORT.

AU CHIRURGIEN.

Mon Maistre, je ne crois pas faire,
Aucun jugement temeraire
Mais ie puis dire sur ma foy.
Que vous ne pensés pas à moy.

LE CHIRURGIEN.

Pour ne dire point de mensonge
Ce n'est pas à vous que ie songe,
Ie ne suis pas encor vieillard.
Ie me sens, Dieu mercy, gaillard,
Encor à la fleur de mon âge,
Ie crois qu'en un tel équipage
Ie ne dois pas songer à vous.

LA MORT.

Voilà le langage des fous,
C'est en quoy la plupart du monde
Sans raison follement se fonde?

Sçavez

Sçauez vous pas que le plus sain
Porte la mort dedans son sein ?
Le nombre n'en est pas nombrable
De ceux que j'ay surpris à table,
Qui sains, gaillards & bien dispos,
Parmy les verres, & les pots,
Ne songeoient qu'à remplir la pance,
Souvent celuy qui moins y pense,
Et qui s'amuse à sa santé,
Par moy soudain est emporté ;
Il m'est facile de le faire,
Je n'ay qu'en la tranchée artere
Embarrasser un osselet,
Pour prendre mon drolle au collet.
Ce jeune Homme qui fait le braue
Qui sain, dispos, gaillard me braue
En joüant dedans un tripot,
Ie le prens & sans dire mot :
Auec un peu de pleuresie
Ie luy rauis bientost la vie ;
Ie n'ay pas besoin de secours
Quand je veux abreger ses jours,
Ce vieillard, qui sa nature
Est de bonne temperature,
Qui fait qu'il a toûjours esté
Dans une parfaite santé,
Se repose tout à son aise ;
Car il n'a rien qui luy déplaise,

Il a de grands bien amaßé
Pendant le temps qui s'est paßé,
Il a fait fort belle chevance;
Enfin tout content il ne pense
Et ne demande (comme on dit)
Que bonne table, & que bon lit:
Dans cét état il n'a pas garde
De songer que je le regarde,
Il ne croit pas estre mortel.
Ne sentant en soy rien de tel;
Où tout au moins, s'il faut qu'il meure
Il espere en cette demeure
Qu'il fera tant par le moyen
De son gras & bon entretien,
Que cette sinistre journée
Sera pour luy fort éloignée!
Ainsi concluant, il s'endort,
Et ne pense pas à la mort.
Mais il est bien loin de son compte,
Car pendant ce temps là je monte,
Et j'entre dedans son cerveau
Pour y remüer un peu d'eau,
Laquelle tout à coup dégorge,
Et se jette dessus sa gorge
Pour l'étouffer dans un moment:
Surpris d'un grand étonnement,
Mon Homme meurt dedans sa rage,
Quand il n'acheve son potage

Qu'il avoit déja commencé,
En se voyant si fort pressé:
Où bien, afin de le mieux dire
Et parler tout de bon, sans rire,
Cét Homme est bien fort étonné
Quand aucun ordre il n'a donné
Pour les affaires de son Ame,
Qui peut estre dedans la flâme
Sera toute une éternité.
Pour punir son iniquité?
Car cette affaire ainsi se passe,
S'il n'est pas en état de grace.

Et vous, Monsieur le Cherurgien,
Dites-moy donc, croyés vous bien,
Qu'avecque vostre beau corsage,
Vostre santé vostre jeune âge,
Vous pourrés sortir de mes mains,
Estant dans le rang des humains?
Par infaillible consequence
Vous me devés obeïssance,
Il faut mourir quand je le veux.

LE CHIRVRGIEN.

Ce seroit estre malheureux,
Si ma fatale destinée
Me faisoit en cette journée
Le nombre de mes jours finir.

LA MORT.

C'en est fait, il y faut venir
Puisque la Sentence est renduë;
Et la peine est plus que perduë
Que vous prenés pour dilayer.

LE CHIRURGIEN.

I'ay bien sujet de m'effrayer,
Cette nouuelle est surprenante,
Et toute seule suffisante
De me faire mourir d'effroy:
De grace, helas, entendés-moy,
Fauorisez ma doleance
S'il vous plaist par vostre audience,
Car quand mes raisons i'auray dit,
I'espere d'avoir ce credrit,
Que la Sentence decretée
Ne sera pas executée,
Et vous me donnerez le temps
Pour faire ce que ie pretens,
Ayant égard à ma misere,

LA MORT.

Dites donc, pour vous satisfaire.

LE CHIRVRGIEN.

Puis qu'il vous plaist de m'écouter,
Je veux donc vous representer
Auec ce discours que j'auance,
Comme ie suis de ma naissance
Le fils d'un pauure Sauetier.
Puisqu'il en faisoit le métier,
Et faisoit bien une Sauate:
La plusspart du monde se flatte:
Quand il appelle Cordonnier
Vn Homme qui fait un Soulier;
Les Cordonnier (à le bien prendre,)
Sont ceux qui sçauent bien entendre
La façon de faire un cordon.

LA MORT.

Cela n'importe, & pour raison
Ce n'est pas le nœud de l'affaire.

LE CHIRVRGIEN.

Je vous diray donc que mon pere,
Quoy qu'il ne fut que sauetier,
Et qu'il eust avec son métier
De la peine a gagner sa vie,
Il auoit partant grande enuie,

Et ce bon Homme se picquoit
De faire tout ce qu'il pouuoit
Pour m'auancer dedans les lettres:
Et ce d'autant que tous mes maistres
Luy rapportoient fidellement,
Que j'auois bon entendement
Et que ce seroit grand dommage
De me mettre en aprentissage
Auec un maistre Sauetier ;
Que pour moy . mon propre métier
Estoit de suivre les Ecoles.
Mon pere écoute ces paroles,
Prend goust à tous ces beaux rapports
Et me fait promesse dés lors
Qu'ils me feroit faire mes classes,
Quand il faudroit que les besaces
Il seroit contraint de porter
Je commence à luy protester,
Que s'il me tenoit sa parole,
De mon côté dedans l'école
Je m'efforcerois viuement
De luy donner du contentement.
L'amour de l'etude me picque
Si viuement , qu'en Rhetorique,
Je me vois dans fort peu de temps,
Et sur le point que ie pretens
D entamer la Philosophie ,
Sur l esperance ou ie me fie

Qu'il auoit le même desir.
Un iour il me prit à loisir,
Et me tint semblabes paroles,
Mon fils: ie vois bien qu'aux écoles
Tu fais un bon auancement,
Il te fâchera grandement,
Si de les quitter ie t'oblige,)
Si cete nouuelle t'afflige,
Tu n'est pas le seul affligé,
C'est un mal fort bien partagé,
I'en sens ma part, ie le confesse:
Le sujet pourquoy ie te presse,
Ce n'est que faute de moyens,
Ie n'ay pas maintenant de biens
Pour t'auancer, ie te l'aßure;
Vois tu, jusques au temps qui dure
I'ay fait pour toy ce que j'ay pû,
Mais à la fin comme j'ay vû
Que le temps deuient toûjours pire,
Ie suis donc forcé de te dire
Qu'aux Liures tu dois dire adieu,
Et chercher en quelque autre lieu
Le moyen de gagner ta vie,
Enfin il faut qne ie te die,
Qu'un pere commet frequemment
Un bien notable manquement,
Quand pour quelque legere amorce
En s'incommodant il s'efforce.

Afin de son Enfant pousser,
Et dans l'étude l'auancer,
Car le plus souuent il s'arriue
Que ce pere son Enfant priue
De plusieurs & diuers moyens
Qu'ils auroit pour gagner des biens.
Il faut qu'un bon, & sage pere.
En ce rencontre considere
Lors qu'il veut pousser son Enfant
Dans les études bien auant.
Si quand il aura la science
Il luy fournira la finance
Pour le porter au point qu'il faut:
Hors de l'an c'est un grand défaut:
Il faut que son Enfant s'assure
De se voir dedans la posture
Dans laquelle est ce pauure oyseau
Qu'on nomme paon qui quoy que beau
Et couuert d'un riche plumage,
Il n'a pas ce bel auantage
De se pouuoir guider en l'air;
Cét oyseau ne sçauroit voler
Encor que le desir l'y porte.
Car l'aisle il n'a pas asses forte.
Voilà l'état de ce Docteur
Il auroit & sçauoir & cœur
Pour des grands desseins entreprendre
Ce qui l'empesche d'y pretendre,

Et le faire paroistre trop lourd,
Ce n'est que Monsieur d'argent court,
Cette plume manque à son aisle,
Il est assuré que sans elle,
Pretendre de bien haut voler
C'est sottise que d'en parler:
C'est ce que Clement mon compere
A son Enfant à voulu faire;
Ce bon Homme s'est éventré
Pour rendre son Enfant lettré
Il fut toûjours dans cette envie
Et pressé de cette folie.
De le voir Docteur dans les loix.
Mon fils, à cette heure tu vois
Cét Avocat que mon compere
Par sa folie à voulu faire,
Cet Avocat tu le vois bien
Qui ne travaille du tout rien:
Avec son Avocasserie,
Il ne peut pas gagner sa vie,
Car il n'a du tout point d'employ
Vien çà mon Enfant, parle moy
Voilà comme le tout se passe;
Voudrois tu bien estre à sa place?
Dy, voudrois tu bien avoir pris
Le Doctorat à si cher prix?
Je te conjure: considere,
De ce pauvre Homme la misere.

Et fay toy comme ie pretens
Habile & sage à ses dépens;
De là donc prens bien ta mesure,
Aprens un mêtier de roture,
Qui te donne dequoy manger.
Et te mette hors de danger,
Entendans un discours si sage,
Il n'en falut pas dauantage.
Ie commence à songer comment
Ie ferois pour dors-en auant
Pouuoir gagner ma pauure vie?
Pour ce i'aprens la Chirurgie,
Où ie fis si bien mon deuoir,
Que dans deux ans i'en pus sçauoir
Pour aller battre la campagne.
Déslors la colline ie gagne
Ie commence à voir le pays.
Et me iette dedans Paris,
Où i'auançay si bien besogne.
Que ie puis dire sans vergogne
Et sans me donner vanité,
Que i'ay tout-autant profité
Qu'aucun de tous mes Camarades:
Ce ne sont pas rodomontades
Ce que ie vous debite icy.
Car ie l'ay fait voir (Dieu mercy);
Dans Paris cette grande ville,
I'ay fait voir que i'estois habille,

Par les effets & les discours,
Ie le faisois voir tous les iours:
Pour le fait de l'anatomie,
Il n'est pas la moindre partie
Si bien cachée au corps humain,
Qui ne puisse estre par ma main
A chacun clairement montrée,
Et subtilement separée;
Par tout ie faisois voir tres bien
Que j'étois tres bon Chirurgien,
Apres donc que quelques années
Ainsi se furent terminées,
Ie m'en retourne où ie suis né,
(Me voyant perfectionné)
Dans Lyon cette belle ville;
Ie m'estimois assez habille
Pour y debiter mon sçavoir;
Mon premier maistre ie va y voir:
Dés que iè fus dans sa boutique,
Il me donna de la pratique,
Et me fit un tres bon party.
Parce qu'on l'auoit auerty
De tout ce dont j'estois capable?
Cét Homme étoit inconsolable:
Car morte estoit tout fraichement
Sa femme dans l'enfantement,
Ne luy laißant pour témoignage
De leur fidelle mariage

Qu'vne fille de quatorze ans ;
Ils avoient vécu si contens,
Et de si bonne intelligence,
Que ce bon mary plus ne pense
A vouloir se remarier ?
Tout son dessein est d'épier
Quelque fortune fauorable,
Où quelque party bien sortable
Afin de sa fille loger,
C'est à cela qu'il veut songer:
A l'égard de ce mariage
I estoit assez discret & sage
Pour n'y penser aucunement,
Car pour la loger richement,
Ce pere auoit bien des pistoles,
Et ie n'avois que des paroles
D'argent ie n'estois pas pourvû,
Pourtant comme mon maistre eut vû
Ma suffisance & ma portée
Dans un an experimentée,
Il y prit un tel agrément
Qu'il me declare franchement,
Et me fit assez bien entendre,
Qu'il me vouloit auoir pour gendre;
A dire vray, certes ie fus
Et tout surpris, & tout confus,
Quand j'entendis cette nouuelle ;
La fille estoit bien riche & belle,

Et de l'âge de quatorze ans,
Les auantages estoient grands
Pour un jeune homme de ma sorte?
La fortune frappe à ma porte;
A bras ouuerts ie la reçois,
Car dans quinze jours ie me vois
Le cher époux de cette belle
Dans une nopce solemnelle;
Voilà mon beaupere content,
Car à l'auenir il pretend
Que ie gouuerne sa boutique;
Pour luy. deslors il ne se picque
Que de viure dans le repos,
Le bon Homme fit ce propos.
Dieu le vouloit d'un autre sorte;
Une fieure chaude l'emporte
Au bout de quinze ou seize mois,
En ce même temps ie me vois
Des fruit de nostre meriage,
C'est cét Enfant, lequel m'engage
A vous faire tous ces discours;
Il n'a qu'un an, & quelques jours,
Hé, serés vous si bien seuere,
Que ce poupon viue sans pere;
Je vous conjure en son berceau
D'écarter bien loin du tombeau
Son papa; le voilà qui crie,
Et pour moy demande la vie.

Ce p·pon que deuiendra t'il ?
Regardés-le, qu'il est gentil?
Pour l'Enfant pardonnés au pere?
Vous obligés aussi la mere :
Que si vos ordre sont changés,
Treis vous en seront obligés

LA MORT.

L'amy, vous m'obligés à rire
C'est tout ce que vous voulés dire,
Que je regarde ce poupon ;
Tarare, tarare, pompon :
Vostre grande fiéure quartaine,
Vous me mettrés en grande peine,
Quoy donc ? estes vous à sçauoir
Qu'aucunement ie n'y puis voir,
Puisque ma paupiere est collée ?
Par tout on me peint aueuglée
Et vous m'allés crier pourtant
Que ie regarde vostre Enfant ?
Sçachés que ie n'en puis rien faire?
D'ailleurs ie luy laisse sa mere,
Elle aura soin de le nourrir
Quand ie vous auray fait mourir.

LE CHIRVRGIEN.

Il est vray, ie vous le confesse,
Elle aura bien cette tendresse

Pour luy pendant ses jeunes ans,
Qu'elle en fera son passe temps,
C'est ce que font toutes les meres,
A moins que d'estre des megeres :
Mais [comme le temps nous apprend
Quand il sera deuenu grand,
Le pauure que peut-il pretendre ;
A quel Saint se pourra-t'il se rendre?
Parce qu'il n'aura point de biens,

LA MORT.

La mere à d'asses grands moyens
Pour le mettre en bonne posture,
Et les sentimens de nature
L'obligerant trop à ce soin.

LE CHIRURGIEN.

Non, ie le vois dans le besoin.,
En menant une vie amere,
Car les biens sont tous à la mere,
Qui bien-tost se remariera,

LA MORT.

Et peut-estre non fera,
Qu'elle viura dans, le veuuage.

LE CHIRURGIEN.

Helas ! considerez son âge,
Elle n'a que dix sept ans,
Belle, avec des moyens bien grands,
Qu'elle a reçû de feu son pere.
Et ce qui la rendra plus chere
Le bien que son pere a laissé,
N'est du tout point embarrassé.
Quand on voit une telle veuve,
C'est marchandise qu'on enleve ;
Elle aura plus de dix marchands
Et quelqu'un d'eux dans ce temps
Captiuera sa bonne grace
Pour se mettre lors en ma place ;
Ces nouuelles affections
Et ces nouuelles passions
Luy feront perdre ma memoire ?
C'est une chose bien notoire ?
C'est ce qu'on a vû de tout temps :
Elle aura bien tost des Enfans,
Parce qu'elle n'est pas sterile,
C'est une terre bien fertile :
Ce sont ceux là qu'elle aimera,
Et ceux qu'elle carressera ;
Le mien se verra miserable,
Helas ! soyez luy secourable.

Accordés-moy donc quelques ans,
Car i'espere dans peu de temps,
S'il vous plaist me laisser en vie,
Qu'en pratiquant la Chirurgie,
A ses besoins ie pouruerray
Par les biens que i'amasseray ;
Dans la ville chacun se picque
De me donner de la pratique ;
Je suis dedans un grand credit,
Et ie passe sans contredit,
Pour le Chirurgien plus habile
Qui sois dans toute nostre ville ;
Je le dis mais sans vanité ;
I'auray donc bientost profité
Ce qui me sera nécessaire
Pour faire que dans la misere
Mon Enfant ne se trouue pas.

LA MORT.

Pour vous garantir du trépas
Inutiles sont vos excuses?
Tous vos pretextes & vos ruses
Ne vous profiteront de rien.
Sçachez, Monsieur le Chirurgien,
Que le voyage il vous faut faire,
Puisque Monsieur l'Apoticaire,
Auec Monsieur le Medecin,
Vous en ont fraye le chemin :

a coûtume, ce me semble.
ue vous marchiés tous trois ensemble,
Vous ne devés pas esperer
Que ie vous vueille separer.

LE CHIRVRGIEN.

Ie vous vois donc inexorable:
Helas! que ie suis miserable!
Donnés moy s'il vous plaist deux mois
Car dans ce peu de temps ie crois
Pouuoir gagner quelque Pistole
C'est qu'on se purge, & chacun vole
Pour faire sa veine euenter;
Ie puis dire sans me vanter
Qu'en cette saison l'autre année
Par moy fut la veine seignée
A plus de deux cens dans deux iours,
Quand on se purge, on a tousiours
Vn grand besoin de nos Lancettes;
Les purgations estans faites,
Il faudra songer à mourir?
Laissés donc ce terme courir,
Mon cœur affligé vous en prie.

LA MORT.

Pauure Homme il faut que ie vous die

Que vous estes sans jugement
Et dans un grand aveuglement ;
Vous estes fou , vous estes yure,
Voyant qu'il faut cesser de viure,
De songer aux purgations
Auec telles intentions :
Il seroit tres bon de le faire,
Mais d'autre façon (mon Compere)
Je dis que vous devez songer
A la façon de bien purger
Le fond de vostre conscience,
Et c'est là la grande science :
Il faudroit purger le peché
Duquel vous étes entaché ;
Il faudroit auoir la pensée
Dessus vostre course passée ,
Puisque partant de ce bas lieu
Il en faut rendre compte à Dieu ?
Vous sçaurés comme il le faut faire ,
Suiués Monsieur l'Apoticaire
Qui par le chemin vous attend,

LE CHIRVRGIEN.

Vn mot.

LA MORT.

C'en est fait , & partant
Vous n'aurés plus de repartie.

LE CHIRVRGIEN.

S'il vous plaist, soyez auertie.

LA MORT

Taisez vous, vous faites le sot,
Vous ne ditez plus autre mot;
Qu'est ce! c'est une étrange affaire,
Le Medecin, l'Apoticaire,
Auec Monsieur le Chirurgien,
Selon que je vois, pensent [illegible]
Que leur puissance est sans seconde
Pour envoyer à l'autre monde
Les autres pour y changer d'air:
Mais s'il leur faut persuader,
Qu'ils doiuent faire ce voyage,
Cela les jette dans la rage
A ce coup sont ils pas bien fous;
Sçavent-il pas qu'il leur faut tous
Tost ou tard ce voyage faire;
A quoy sert-il tant de mystere;
Ces contredits & ces rebuts
Ne sont vrayment qu'un pur abus.

LA MORT.

A un Pauvre Gueu.

PAuvre Homme, ie te le confesse
Le regret viuement me presse,
De t'auoir si longtemps laissé ;
Dans tes miseres oppressé
N'occupe pas ma negligence,
Car ie te dis en conscience
Que si j'ay fait ce manquement,
C'est par mégarde seulement,
La faute est doncques pardonnable
Tu ne seras plus miserable,
Enfin finiront tes trauaux.
Ie te gueriray de tous maux.
Ie te promets & ie te iure
Que ce iour sera la closture
Et la fin de tous les tourmens,
Si j'ay differé si longtemps,
De te rendre ce bon office
Puis qu'enfin ie te suis propice,
Pardonne à mon retardement.

LE GVEV.

Tout beau, treues de compliment,

Car ma parole je vous donne
Que de bon cœur je vous pardonne :
Pour m'obliger extrémement,
Faites ce même manquement,
Retournés à la même faute :
C'est une vertu du tout haute
Qui fait les fautes pardonner,
Ce sera par là me donner
Sujet de la mettre en pratique.

LA MORT.

C'est donc en vain que je me pique
En vain donc je vay regrettant
De ce que jusqu'à maintenant
J'ay differé ce bon service.
Si bon puisqu'il faut qu'il finisse
Tes miseres & tes travaux.

LE GUEU.

De guerir ainsi de mes maux
Certes je n'ay pas grande envie,
De bon cœur je vous remercie
N'ayés pas tant de charité,
Et dedans mon infirmité
Souffrés que je puisse encor vivre.

LA MORT.

Assurément je te vois yvre,
Pauvre Homme tu n'as point de sens,
Quand librement tu ne consens
Aux bons moyens que je te donne
Pour mettre en repos ta personne
En si pauvre état je te vois,
Que pour moy fermement je crois
Qu'il n'est point d'Homme sur la terre
A qui les maux fassent la guerre
Si rigoureusement qu'à toy.
Parle moy donc, en bonne foy;
Dy-moy, n'est-il pas veritable
Que tu te treuve miserable
Et diseteux au dernier point;
Car pour des biens, tu n'en as point,
C'est une chose bien constante
Que jusques à l'heure presente
Tu n'as pas plus de biens acquis
Qu'au méme jour que tu nâquis:
Tu n'as que ta pauvre personne,
Pauvre malheureux, qui te donne
Pour pâtir beaucoup de moyens,
Je vois que tu ne te soûtiens
Qu'avec l'ayde d'une potence:
Etant vray tout ce que j'avance,

Ie suis dedans l'étonnement
Et pour moy, ie ne sçay comment,
Tu n'es pas encor las de viure,

LE GVEV.

Plaise au bon Dieu qu'il me deliure
De vostre ardente charité
Qui se nomme importunité,
Car ie la treuue trop feruente;
Afin de vous rendre sçauante,
De grace, desabusez-vous;
Ie ne suis pas au sang des fous
Comme il est dans vostre croyance,
Si ie n'ay pas grande cheuances
Ie vous puis pourtant protester
Que j'en ay pour me contenter?
Ie suis encor assés habile,
Pour profiter de l'Euangile;
Ie possede tout, n'ayant rien,
Et ie n'ay pas faute de bien,
Puisque ce que j'ay me contente;
L'auarice ne me tourmente;
Ny l'ambition, & partant
Je suis riche en viuant content;
I'ay fait souuent cette remarque,
Qu'auec les riches ie m'embarque,
Alors qu'il faut l'an commencer:
Aussi bien qu'eux sans me presser,
I'acheue

J'acheue le cours de l'année
Dans une même destinée :
A Pasques tous les pauures gueux
Se trouuent tout aussi tost qu'eux
Car ils s'y trouuent tous ensemble,
N'est-il pas vray ? que vous ensemble
Quel avantage ont-ils sur nous ?

LA MORT.

Ce sont là les discours des fous,
Qui demeurent en toute evidence :
Vn Homme dedans l'abondance
Passe le temps fort doucement,
Nage dans le contentement,
Goûte le plaisir de la vie
Sans aucune mélancolie ;
Et ce temps là tu vas passant
Dans la misere gemissant,
Tu te vois toûjours en posture
[Malencontreuse creature]
De souffrir tant plein de travaux,
Vous n'étes donc pas tous égaux,
Et n'avés pas même apennage.

LE GUEU.

Je plaide pour mon coquinage,

Et pour vous dire ie me vois
Plus riche que les plus grands Roys.
Les plus grands Roys, les plus grands
Princes.
Tous les gouuerneurs de Prouinces
Mêlent souuent beaucoup de fiel
Et dans leur sucre, & dans leur miel:
Pendant que ie dors à mon aise:
De soucis cuisans comme braze
Souuent ils sont importunez,
Et ceux qui semblent estre nez
Pour goûter les delicatesses,
Des mignardises, les caresses,
Qui font les Hommes bienheureux,
S'en trouuent les plus disetteux.
Ie ne leur porte point d'enuie,
Ie vis parmy la gueuserie
Dans le repos, riche & contens;
Dans le monde il s'en trouue tant
De gens riches de toute sorte,
De qui souuent frapent la porte
Les fâcheux & cuisans soucis.

LA MORT.

Mais ces chagrins sont adoucis
Par le moyen des friandises,
Des plaisirs, & des mignardises,

Qu'ils vont savourant tous les jours:
Quād ils marchent, ils sont toûjours
Dans un carrosse qui les traine
Tout doucement sans nulle peine,
Où sur quelque cheval de prix,
Pommelé, blanc, où noir, où gris
Et tu marches sur ta potence
Malotru sans nulle assistance,
Et lassé comme un pauvre chien.

LE GVEV.

Ma potence ne dépend rien,
D'où je tire un grand avantage
Le carrosse & tout l'équipage,
Coûtent beaucoup d'entretenir;
Et c'est à quoy ie veux venir:
Vous me dirés qu'ils ont des rentes:
Mais elles ne sont pas bastantes;
Car la plupart n'y passent pas
Ny la regle ny le compas;
I'ay vû des gens de cette sorte
Grand nombre qui devant leur porte
Avoient beaucoup de demandeurs,
Eux seuls étoient les défendeurs;
Si vous étiés d'humeur à rire,
Vous le feriés m'entendant dire
Ce que je vis ces jours passés;
Certes j'en ay moy-même assés,

Quoy qu'ayayant plus besoin de mordre
Quand ie vis le plaisant desordre
Que ie m'en vay vous raconter
Si vous me voulés écouter.
Je me trouuay donc à bonne heure
Deuant le logis où demeure
Un personnage de renom,
Qui n'aura point icy de nom:
C'estoit un Homme de iustice
Que i'esperois m'estre propice.
Non pas pour gagner un proceZ,
(Ie suis guery de cét acceZ,
Qui n'est pas pour gens de ma sorte,
Mais attendre aupres de sa porte
Qu'il me fist quelque charité :
Ah ¡ que souuent la verité,
Se voit contraire à ce qu'on pense !
Il faisoit une ample dépense
Aussi bien qu'aucun du palais ;
Il auoit nombre de valets,
Il paroissoit considerable,
Car il tenait fort bonne table,
Il en tenoit de fort bon cœur
Comme fait un Homme d'honneur
Qui se rencontre estre bien riche,
Et ne veut pas passer pour chiche :
Ie me trouuay doncques un iour
Par haZard dans sa basse court

Afin d'attendre mon aumône,
Et ie vois que cetee personne
Se promenoit tout en réuant,
Témoignant n'étre pas content;
Ie voyois à sa contenance
Que tu n'alloit pas en cadence;
Parfois ie l'entendois parler,
Et des soûpirs entremester
Dans se discours & ses pensées
Des mains deuers le Ciel dresseés:
Alors ie disois à par moy,
Monsieur ne songe pas à toy;
Je n'y vois pas grande apparence
En ce temps un Homme s'auance
Que ie connus estre facteur,
Mais de qui? ie serois menteur
De dire le nom de son maistre.
Car ie ne le pus pas connoistre;
Ie vois doncques que cét agent
Demande à Monsieur de l'argent,
Et la somme estoit du tout grande,
Et dit en faisant sa demande.
Que si dans huict iours tout à fait
Son maistre n'étoit satisfait:
Il ne troowast pas trop étrange
S'il luy faisoit saisir sa grange;
C'étoit quelque Homme de credit,
Car ce Monsieur luy repártit

Avecque grande modestie ?
D'une faueur ie vous supplie,
Vous m'obligerez grandement,
Dites à Monsieur fermement,
Que satisfait ie le veux rendre
Car j'ay de grands deniers à prendre
Dans quelque temps sur mes rentiers,
Et ie pretends de ces deniers
Au plutost luy faire la somme :
Ie jure en foy de Gentilhomme
Que sans vser plus de renuoy
Il sera tres-content de moy,
Car c'est tout ce que ie desire,
Ie vous coniure de luy dire.

Ainsi renuoyant cét argent
Sans débourser aucun agent,
Car sa somme n'étoit pas preste ;
Ie vis qu'il se grata la teste :
Alors ie disois à par moy ;
Si Monsieur n'a pas comme toy
En sa teste de la vermine,
Quelque autre chose le chagrine,
Il a quelque fâcheux marteau,
Qui frappe dedans son cerueau,
Et qui plus fortement le mine
Que ne fait toute ma vermine ;
Dont ie suis quitte en me grattant :
Monsieur n'en peut pas faire autant ;

Car encor qu'il grate sa teste,
Il n'a pas cette somme preste
Qu'il a promis dans quelque temps;
Il est au rang des mal contens
Jusqu'à ce qu'il ait sa quittance,
Dans ce temps un autre s'auance
Que ie connûs estre Marchand:
Il le salüe en presentant
Une longue & grande parcelle
(Qui pour ce n'étoit pas plus belle]
Dans laquelle estoit contenu
En détail & par le menu
L'état de plusieurs marchandises
Depuis long-temps en son nom prises,
Qui montoient à beaucoup d'argent,
Le priant d'un humble entregent
De satisfaire à son emplette
Et luy payer enfin la dette
Qu'il deuoit depuis si long temps.
Monsieur répond; ie le pretens.
Vostre demande est équitable;
Et ie suis Homme raisonnable;
Dans peu de temps, où ie mourray
Où satisfait ie vous verray;
Fiez vous en à ma parole,
Allés, laissés moy vostre rôle,
Parce qu'apres que j'auray vu
Iustement ce qui vous est du,

Je verray de vous satisfaire.
Ce sire Marchand sans rien faire
Se retire tout doucement,
Mais non pas trop ioyeusement
Il n'est pas sorty de la porte,
Qu'il entre un Homme d'autre sorte,
Qui dés aussi tost qu'il entra
De sa poche un papier tira.
Et puis doucement il s'auance,
A Monsieur fait la reuerence,
Et ce papier il luy fait voir,
Par lequel il luy fait sçauoir
Que le payement il souhaite
De la besogne par luy faite
En diuers temps pour sa maison;
Qu'il se mette dans la raison
Pour luy donner quelque salaire
Des habits qu'il a fallu faire
Depuis un long-temps de sa part.
Monsieur incontinent repart,
Que raisonnable est sa demande,
Mais qu'il ne faut pas qu'il pretende
D'estre payé si promptement;
Luy promet auecque serment,
En iurant sur sa conscience,
Qu'auec un peu de patience,
Au plutost il sera payé.
Voila mon Homme renuoyé,

Mais il n'a pas dans son cœur joye,
Puisqu'il retourne sans monnoye;
Et satisfait du même argent
Que Monsieur le sire Marchand:
Quand il fut au seüil de la porte
Grondant, parloit de la sorte:
Que j'étois fol! un autrefois;
De besogne que tu me dois:
Autres mots ie ne pûs entendre,
Pourtant je pouvois bien comprendre
Que sans former un sens exprés
Il pretendoit dire à peu prés:
Que j'étois bien fou, quand i'y pense,
Que ie ne me suis par avance
De mes propres mains satisfait;
Tant plus fou, quand ie ne l'ay fait
Au temps que ie le devois faire,
Maintenant j'aurois mon salaire:
Si par rencontre une autrefois
De sa besogne ie me vois,
Il n'en ira pas de la sorte:
Ie veux que le gonin m'emporte
Si ie ne trouve le moyen
De me recompenser tres bien;
Où l'étoffe, où la fourniture,
Me payeront de ma coûture:
Ie n'iray pas si franchement
Comme i'ay fait par cy-devant,

Car de tout je feray monnoye,
Où de passement où de soye:
Tu me payeras à la fois
Malgré toy ce que tu me dois:
Voila comme bon interprette,
L'explication que j'ay faite
De ce discours entrecoupé,
Qui mon oreille avoit frappé.
Le Tailleur avoit fait à peine
Des pas une demy douzaine,
Estant remis au lendemain,
Que je vois un nouveau refrein;
A ce Monsieur soudain s'adresse
Un maistre en cuir, & vous le presse
De luy donner quelque secours;
Et par larmes & par discours,
Comme il peut, il luy represente
Qu'il est raison qu'il le contente
De tant de souliers qu'il a pris
En divers tẽps (blãcs, noirs où gris)
Autant pour luy que pour Madame.
Monsieur luy jure sur son Ame
Qu'il ne peut rien pour le present,
Et qu'il en est bien déplaisant,
Mais luy promet en assurance
Que dans moins de temps qu'il ne pẽ-
Il se verra tout satisfait: (se
Voilà le payement qu'il fait

Au Cordonnier qui se retire,
Mais non pas certes sans maudire
En colere, comme enragé,
Le moment qu'il s'est engagé
A cette méchante pratique
Pour incommoder sa boutique,
Son payement n'étant pas meilleur,
Que celuy du pauvre Tailleur,
Puisqu'il est de la même sorte,
Neanmoins il gagne la porte
Son cœur de chagrin tout farcy.

Mais ce Monsieur l'est bien aussi,
Ie le connûs à sa posture,
Il en fit tant contre nature,
Que dans son maintien seulement
Ie pûs remarquer clairement
Qu'il avoit des marteaux en teste,
Dieu sçait si ie me fis de feste,
Et e crûs estre dans le miel,
Tandis qu'il étoit dans le fiel:
Ie plaignois ce genre de vie
Puisque ie la voyois suivie
De soins de l'un à l'autre bout:
Ie croyois avoir vû le tout,
Mais ie vis bien d'autres affaires?
Car ces trois qui pour leurs salaires
En vain s'étoient tous morfondus
N'étoient que les Enfans perdus;

Je vis tout le corps de l'armée,
Comme en emeute alarmée
Entrer en foule à rangs perdus,
Pour demander chacun ses dûs:
Cette troupe étoit composée
D'une façon mal disposée,
De Cuisiniers, de Patissiers,
De Confituriers, d'Epiciers,
Faiseurs de brides & de selles,
Mareschaux vendeurs de chandelles,
Toiliers, Tapissiers, Parfumeurs,
Qui faisans de grandes rumeurs,
Et tendans tous au même terme
(Chacun d'eux pour soy) fort & ferme
Assiegerent la basse court;
Le Boulanger vint à son tour,
Et le Boucher avec sa taille:
Tous ces gens-là donnent bataille,
Et demandent tous de l'argent,
Je vois Monsieur qui se défend,
Et qui defend tres bien la place,
Parant aux coups de bonne grace,
pour dextrement parer aux coups
je vois qu'il les harangue tous
Je vois qu'il commence a leur dire
Qu'il entend bien & qu'il desire
Qu'ils soient payés de leur argent,
Mais certes que pour le present

Il ne les peut pas satisfaire
Car il ménage quelque affaire
Par laquelle dans peu de temps
Il les rendra tous bien contens ;
Il jure en foy de Gentilhomme
Que chacun recevra sa somme,
Que personne ne perdra rien ;
Il sçait leur imprimer si bien
Par ses discours pleins d'éloquence
La belle vertu d'esperance,
Que tous étans persuadés,
Et sur cette vertu fondés,
Reçurent ces belles paroles
D'aussi bon cœur que des pistoles.
Et tous contents de ce payement,
Monsieur leur fait grand compliment
Avec ce, chacun se retire.
I'avois un grand desir de rire,
Mais en ce temps je n'osois pas
Monsieur n'ût pas fait quelque pas
Tout pensif, que je me prens garde
Que tout à coup l'arriere garde
Est en état de l'aborder,
Et tous ces gens pour demander:
Cét Homme est malheureux sur terre
Dis-je à par moy, car il a guerre
En tout temps & toute saison,
Dehors & dedans la maison,

Je vis venir un personnage
Qui luy vint tenir ce langage,
Duquel je le vis bien troublé.
Monsieur, vous n'avés point de blé,
Vous n'avés non plus de farine,
La maison est à la famine,
C'est à cela qu'il faut songer,
On ne peut vivre sans manger,
Pensés y donc, je vous conjure.
J'y pourverray, je te l'asseure,
Laisse m'en donc le pensement.
Un autre arrive en ce moment
Qui dit, Monsieur, la chose est claire
Que tout ce que vous pouvés faire
C'est d'avoir du vin pour un mois;
Songés-y, parce que je vois
Que vous serés en grande peine:
L'autre dit, vous manqués d'aveine,
Il en faut avoir, & du foin,
Je n'en sçay qu'un peu dans un coin
Qui ne paroit pas dans la grange.
La pluspart des chevaux ne mange
Que de la paille dés long temps;
Et d'ailleurs plus je ne pretens
De servir si je n'ay salaire:
Retire toy, laisse moy faire,
Car c'est à moy que d'y pourvoir
Je vous jure: il me sembloit voir

Le bon Job dans sa patience,
Quand je voyois la confiance
Qu'il témoignoit en son maintien
Dedans un si maigre entretien;
Job reçût de tristes nouvelles
Dans peu de temps & tres-cruelles,
Mais il ne s'ébranle jamais;
Ce Monsieur montra même paix
A tout le moins en apparence:
Quant au dedans pour moy je pense
Que ces deux n'étoient pas égaux,
Car Monsieur souffroit des travaux
Des inquietudes & des gesnes,
Des tintoüins & de grandes peines,
Qui le pressoient bien vivement
C'est bien celuy là qui vrayment
De mourir aura grande envie,
Voyant qu'une si triste vie
Le méne dans le desespoir:
Je vous supplie, allez le voir;
Car tout confit dans la tristesse
Il vous fera grande caresse
Et vous serez bien tost d'accord:
Il ne desire que la mort
Laissés-moy dans ma gueuserie
Puisque dans ce genre de vie
Je vis plus content que le Roy,
Sans soin, sans trouble, & sans éfroy;

Ne soyés pas dans la creance
Que je vive dans la souffrance ;
O que non, desabusés vous ;
Ie ne goûte rien que de doux
Ma vie est tellement charmante :
Qu'où l'on croit qu'elle me tourmente
I'y trouve le miel & le lait.

LA MORT.

Ce qui le moins me satisfait,
C'est que je te vois insensible :
Dans ta misere est il possible
Que tu ne sentes pas ton mal ?
Tu parles comme un animal
Quand tu dis que dans les richesses
On n'y ressent que des tristesses ;
Que de grands soins il faut avoir
Quand à tout on veut bien pourvoir
Et tu dis que c'est la coûtume
Qu'on trouve bien plus d'amertume
Que de douceur dans les grandeurs,
Ce grand nombre de demandeurs
Que tantost tu m'as fait paroistre
Dedans ton cœur t'en a fait naistre
Vn mépris, mais mal à propos
Les riches toûjours en repos
Ne vivent pas (la chose est claire)

Ils ont des soins de leur affaire,
Ils songent comment parvenir
Aux moyens de s'entretenir:
Mais ce faisant, il font paroistre
Qu'ils sont toujours dans le bien étre
Qu'en ce monde ils sont bienheureux
A la difference des gueux,
Qui sont toujours dans les pensées
Bien cuisantes & bien pressées
Afin de chercher les moyens
De pourvoir à leurs entretiens,
Apres s'estre rompu la teste
Faisans (deçà, delà] leur queste,
Il se trouvent toujours plus gueux,
(Per omnes casus) *malheureux,*
Cela n'est il pas veritable?
Tu le sçais, pauvre miserable,
Tu le ressens dedans ton sort,
Dis-moy, n'as-tu pas un grand tort
De refuser (Dieu te pardonne)
Les beaux moyens que ie te donne
Pour t'empécher de ne plus patir?

LE GVEV.

Je puis vous dire sans mentir
Que vous étes opiniaistre;
Et que ne dis je acariastre?

Quand ie suis dans ma gueuserie,
Encores que ie vous le die
Vous ne pouuez en croire rien.

LA MORT.

Le moyen de le croire? hé bien,
Fais moy sçauoir par quel étude
Tu vis dedans la quietude?
Car ie vois qu'il te faut manger,
Et partant il y faut songer,
C'est chose du tout éuidente.

LE GVEU.

Je vous en rendray tantost sçauante
Et quand entendu vous m'aurés,
Sans doute vous confesserés
Que ie ne suis pas miserable,
Tenés doncques pour veritable
Que d'un pauvre Homme ie suis né,
Qui s'étoit toûjours adonné
A viure dans la gueuserie:
Pour vous dire vray cette vie
Alors ne me reuenoit pas;
Je la quitte & dresse mes pas
Pour m'en aller chercher fortune:
Et de si pres ie l'importune

Qu'elle me donne des moyens,
Et me fournit des entretiens
Pour m'auancer dedans les lettres ;
Ie profitay si bien des maistres,
Et suiuis si bien leur auis,
Que Philosophe ie me vis ;
Mais cette folle de fortune,
Qui changeante ; n'est iamais une,
M'ayant de bien bas releué,
Et bien haut assés éleué,
Iusques dans la Philosophie,
Il luy plut & luy prit enuie
De me voir faire un vilain saut,
Disant que ie montois trop haut :
Vn iour montant une cauale,
Ma disgrace fut si fatale,
Que par malheur ie m'abbatis,
Vne iambe ie me rompis,
Et me laissa cette fracture :
Dedans cette triste posture
Estropié, ne pouuant pas
Sans potence faire vn seul pas,
Ie vis que ma Philosophie,
Pour m'aider à gagner ma vie
Ne me pouuoit pas aßister ;
I'en voulus pourtant profiter ;
Elle me fit fort bien entendre
Que nos vouloirs ie deuois rendre

Elle me fit fort bien entendre
Que nos vouloirs je devois rendre
Conformes à ceux du bon Dieu,
Et toute saison, en tout lieu;
Je me resous dans ma disgrace
De me reduire à la besace;
Il est vray qu'au commencement
J'étois en peine extremement
De me voir dans la gueuserie,
Mais quand j'en vis la drolerie,
J'y rencontray tant de tresors,
Et tant de plaisirs, que debors
Je la crus la vraye alchymie,
Et j'en fin ma plus grande amie:
Je trouue dans le rang des gueux
Des viures autant que ie veux,
Et j'ay ce notable avantage
Que par dessus mon coquinage
Ma potence me vaut beaucoup;
D'elle ie me sers tout à coup
Pour bien émouuoir les personnes
A me départir leur aumônes;
Cheres ames, *souuent ie dis,*
Qui voulez gagner Paradis,
Voyez ce pauvre, ie vous prie,
Qui ne peut pas gagner sa vie,
Ne pouvant pas se soûtenir,
Donnés-luy pour l'entretenir,

Hé ! qui sera si charitable
Que d'assister ce miserable.
Et de luy faire quelque bien,
Dieu l'en recompensera bien ?
A ce grand Dieu rendés-donc grace
Que vous n'étes pas à ma place,
Je le conjure de bon cœur,
Qui vous garde de tel malheur.

Je mets ainsi dans la pratique
Les figures de Rétorique,
Par tels où semblables discours
J'obtiens de tres puissant secours
Pour me faire passer ma vie
Exempte de melancolie,
Et pour me rendre bienheureux
En faisant le métier des gueux ;
Car pour du pain, ie vous proteste,
J'en ay toujours beaucoup de reste ;
Je trouue des pauures honteux
Qui bien qu'ils soient necessiteux
N'osent pas demander l'aumône,
C'est à ceux-là que ie la donne ?
Je ne la donne pas pourtant
Sans en auoir argent comptant ;
Et cét argent que ie conserue,
Ordinairement me preserue,
D'auoir necessité de vin ;
Je le garde pour cette fin ?

J'en trouue par aumône à peine ;
Quelquefois toute une Sémaine
Se passe avant que rencontrer
Quelqu'un qui me faisant entrer
M'en fasse boire une tassée,
Cette boisson étant passée,
Il faudroit retourner à l'eau,
Mais pour vous dire elle est mon fleau,
Ie n'en sçaurois du tout point boire
La laissant à Durance, à Loire,
A la Saone, au Rhône, à la Mer,
Tant ce breuvage m'est amer !
Quoy donc ? ie change sans miracle
Mon pain en vin, & sans obstacle
Mon pain me donnant de l'argent
Ie ne suis jamais indigent
Pour le manger, ny pour le boire :
Quant au surplus, vous pouvés croire
Que ie suis assés curieux
Pour jetter aprement les yeux
Où l'on peut donner du potage :
Partant iamais ie ne m'engage
Qu'en des lieux où ie suis certain
Qu'ils ont les moyens à la main
D'entretenir bonne marmite ;
Des occasions ie profite ;
Diligent, je ne manque pas
Quand on a finy le repas

De me trouver droit à la porte
Je suis asseuré qu'on m'aporte
Ce dequoy ie suis pretendant :
Que s'il auient par accident
Qu'un autre se mette à ma place,
Et que voulez-vous que i'y fasse ?
Quand ie suis reduit à ce point :
De souppe ie ne mange point:
Mais si de souppe ie ne mange,
Je bois du vin en contr'échange ;
J'ay toûjours mon gousset muny
De quelque peu d'argent garny,
Qui me fournit pour la dépence
Et du vin & de la pitance :
Ainsi pour boire & pour manger
Ie n'ay que faire de songer
Ce que vaut le bled dans la halle ;
Que l'on le vende une realle,
Qu'on le vende deux, quatre, où six.
Ie n'y mets iamais aucun prix ?
Ie m'en fie aux bonnes personnes
De qui ie reçois les aumônes,
Car ils en ont toûjours pour moy ;
En tout temps ie trouue dequoy
Pour pouuoir paisiblement viure,
Par ce moyen ie me deliure
De tous ces importuns soucis
Dont les Hommes son tous farcis

Je n'ay pas ces soins dans la teste
De rendre la terre bien preste
Au temps qu'il la faudra semer
Ie treuue ce soin trop amer
Qu'on a pour tout le labourage
Pour semer; cueillir, on s'engage
D'ordinaire dans le soucy,
Et i'en suis exempt, Dieu mercy:
Où qu'on vendange, où qu'on moissonne
Toûjours du bon temps ie me donne
Ie suis dans un parfait repos,
Affranchy de tous les imposts,
Et ie n'ay pas peur qu'on m'engage
Si ie n'ay payé le foüage,
Pour les Tailles, & les rançons,
Certes payer nous les laissons
A ceux qui cultiuent la terre;
Pour soldoyer les gens de guerre,
Ie leur laisse porter les faix,
Dans la guerre ie vis en paix,
Ie n'ay pas crainte qu'on me mette
En prison pour aucune dette;
Ie me ris de tous les Sergens,
Des record, & semblables gens;
Ils n'ont auec moy rien à faire,
Ie suis heureux dans ma misere
Ie ne dois rien, rien ne m'est dû,
Et iamais ie n'ay rien perdu:

Je ne suis iamais dans le doute
si l'on me fera banqueroute,
Quand tous les banquiers le feront,
Mon argent ils emporteroient,
Je leur pardonnerois ce crime;
Que l'on taxe ; que l'on supprime
Les Offices nouueaux & vieux,
Cela ne va ny pis ny mieux
Pour un Homme fait de ma sorte,
J'en suis content, car peu m'importe:
Enfin tout m'est indifferent ;
Si ie suis gueu . ie suis content,
Et de viure ainsi ie fais feste,

LA MORT.

Cela s'appelle viure en beste,
Et les Asnes & les cheuaux,
Et . este des animaux
Menent une semblable vie.
Parce qu'il ne faut pas qu'on die,
Qu'ils soient capables de soucis
Quant ils ont leur ventre farcis,
Pour satisfaire la nature ,
Ils sont contens de leur pâture ;
Pourvûs qu'ils trouuent à manger,
Ils n'ont pas l'esprit de songer
A goûter les autres delices:

Te voila dans les mêmes vices.
Tu bois tu manges comme eux.
Et tu t'estimes bien heureux
Quand tu sens bien rempli ton ventre,
Et tu crois que c'est là le centre
De toute la felicité ?
Pauvre sot, tu n'as pas goûté
Les autres plaisirs de la vie.

LE GUEU.

Point ! point ! mon ame en est ravie
Je les goûte plus doucement
Que ceux qui vivent noblement
Et sans y prendre tant de peine.

LA MORT.

Hé ! ta double fiévre quartaine :
Que tu sens bien le vieux battu
Me chantant ce turle tu tu ;
Comment veux tu que je te croye ?
N'aurois je pas vrayement bon foye ;
Cela n'est pas pour tant chanson,
Je le dis de bonne façon
Dans le monde c'est la pratique
Que pour le goust chacun se picque
D'avoir des mets tout differens ;

Sur tout à la table des grands
On voit tant de delicatesse,
Que même on a mis sous la presse
Des liures pour bien enseigner
Ce qu'un cuisinier doit soigner
Pour assaisonner sa viande
Afin qu'elle soit plus friande ;
Ces cuisiniers s'adonnent tous
A preparer diuers ragouts,
De ces gens voila tout l'étude
Et dedans cette multitude
De tant de mets bien apprestez
Les grands sont souuent dégoûtez.
Qui trouuent ces mets du tout fades :
Et ressemblent à des Malades
Qui ne trouuent du goust en rien.

LE GVEU.

Il n'en va pas ainsi du mien,
Si cela n'est pas que ie meure,
Ie mange & ie bois à toute heure
Quand ie sens que j'en ay besoin,
Et sans auoir un si grand soin.
Car i'ay des sauces nompareilles
Qui me satisfont à merueilles
C'est à dire un bon appetit
Dans un estomach non petit ;

Je ne mange pas, ie deuore,
Et c'est alors que ie déplore
La condition de ces grands,
Pour qui dans les empressemens
Les Cuisiniers ont tant de peine:
Se mettans hors souuent d'haleine,
Et leur front distillant en eau
Pour preparer un bon morceau,
Lequel estant mis sur la Table,
A Monsieur n'est pas si agreable,
Comme à moy la piece de pain
Que ie mange quand i'ay bien faim.
Et pour les plaisirs de la vuë,
La mienne est elle dépourvuë;
Sçachez qu'aussi bien ie le prends
Que sçauroient faire les plus grands:
Du ciel les voûtes azurées
De tant de flambeaux éclairées
Auec tant de plaisir ie vois,
Que les Monarques & les Roys
Sur moy n'ont aucun auantage:
I'entre auec eux dans le partage,
Pour considerer ce flambeau
Que Dieu crea si grand, si beau;
(Ce Soleil Prince de lumiere
I'ouvre quand ie veux ma paupiere
Pour voir les oysillons dans l'air
Et ie les regarde voler

Aussi bien que Monsieur le Prince;
Ma prunelle n'est pas plus mince
Ny plus foible, quand il faut voir
La beauté de tout un terroir:
Il est vray que les belles choses
Que les grands conservent encloses
Dans les Louures & les Palais;
Sont au delà de mes souhaits?
Ma gueuse mine est un obstacle
Pour en contempler le spectacle,
Et d'étant du rang des bien nés
Ien ay qu'a m'en torcher le nés?
Ie ne vois pas l'orfévrerie,
Ny la riche tapisserie,
Ny les portraits & tableaux
Les plus excellents & plus beaux.
Et les plus rares de la terre
Que dans ces lieux clos l'on enserre
Car c'est d'où Messieurs les coquins
Sont rebutez comme faquins.
Ie n'entre pas dedans les sales.
Comme ie ferois dans les hales
Moins encor dans les cabinets
(Mes pieds ne sont pas assez nets)
Non plus qu'en ces lieux de delices
Où l'on commet tant de malices,
Ces jardins si beau compartis,
Et de toutes fleurs assortis,

Où l'on voit les belles allées,
Longues, larges & bien reglées,
Des parterres si bien dressez,
Et si bien en tout compassez?
Où même on donne la torture
Et fait on prendre la posture
Telle que l'on desire aux eaux;
Parfois on en fait des ruisseaux
Coulans tout le long des ramées;
Parfois on les tient enfermées
Dedans des magasins secrets
Puis en ouurant des robinets
On lâche ces eaux prisonnieres
Qui font en diuerses manieres;
De si beaux diuertissemens
Par mille & mille mouuemens;
On fait auec de grandes peines
En ces lieux couler des fontaines
Dedans ces baßins precieux
Par cent desseins industrieux:
Mais, si ie n'en ay pas l'usage,
I'estime plus un païsage,
Que sans artifice forcé
La nature à si bien dreßé?
Si pour moy la porte du Louure
(Parce que ie suis gueu) ne s'ouure,
Si les Palais me sont fermés
Où ces objets sont enfermés,

Ie vois tant d'autres belle choses
Qui pour moy ne sont pas encloses
Non seulement les raretez
Qu'en ses Printemps & ses Estez
Etale à nos yeux la Nature
Sans barricade & sans closture,
Mais bien souuent celles de l'art',
Que ie vois par rencontre à part
Quand ie vay faire mes pratiques,
Dans les marchez & les boutiques,
Où mille ornemens precieux
Sont exposez à tous les yeux
Des gueux aussi bien que des riches?
Et ie ne crains point là de niches,
Car sous couleur de demander
I'ay loisir de les regarder
D'autant plus à l'aise & sans peine
Que ie n'ay pas l'esprit en géne
Pour y rien dépenser du mien,
Mais l'aspect ne m'en coute rien;
Au contraire on me recompense
En me donnant pour ma dépense
Quelque peu d'argent où de pain;
Si bien que j'ay la double gain:
Ie voy même dans les Eglises
Quatité de choses exquises,
Parmy lesquelles ie me plais
D'autant plus que dans les Palais

Où dans leurs plus ſuperbes Sales,
Qu'au lieu de ces objets ſi ſales
Dont on montre icy les portraits,
On n'y void là que des attraits
D'honneſteté, de bien-ſeance,
De reſpect & de reuerence?
Combien de riches paremens
Suiuants de deuots ornemens,
Quand on fait le long de l'année
Quelque plus celebre journée,
Où pour y faire mon butin
Je me trouue dés le matin;
Si cela me repaiſt la vûë,
Mon oreille eſt auſſi repûë
D'un pieux & charmant concert
Dont l'Egliſe en ces jours ſe ſert,
Pour aſſortir ſa Pſalmodie;
D'une agreable melodie;
Car quoy qu'eſtant là pour queſter
Ie ne laiſſe pas d'écouter:
Outre l'harmonie eſt ſi belle
De la muſique naturelle
Que fait le murmure des eaux,
Où le gazoullis des oyſeaux.
Ie ne porte donc point d'enuie
Où pour la vûë, ou pour l'ouye,
A tous les plus grands de la Cour,
Car i'entens & vois à mon tour

Ce qu'ils ont vû, ce qu'ils entendent,
Incores bien qu'ils me défendent
L'entrée où l'air de leurs iardins;
Ils ne faut pas qu'ils soient badins.
A ce point là que d'entreprendre
De me vouloir faire comprendre
Qu'ils ont l'avantage sur moy :
Car ie vous iure sur ma foy,
Qu'en regardant une montagne
Où bien quelque vaste campagne.
Je contente aussi bien mes yeux
Que sçauroient les plus curieux
Dans ces beaux iardins de plaisance.
C'est la divine providence
Qui l'a de la sorte ordonné,
Afin qu'à chacun soit donné
Cét incomparable avantage
De contempler son bel ouvrage.
Parmy la campagne ie vois
Ce qui se voit des plus grands Roys?
Je vois comme eux de la verdure
Qui fait une belle bordure;
Je vois comme eux de belles fleurs
Peintes de diverses couleurs,
Faisans dedans une prairie
Une riche tapisserie;
Je vois comme eux l'éclat des Cieux,
Car je ne suis pas chaßieux;

Si des fontaines cristallines,
Si des valons, si des collines;
Si des rivieres, si des eaux,
Si des rochers si des ruisseaux
Peuvent satisfaire leur vûë:
La chose étant bien entenduë
Ils n'ont point d'avantage icy,
Non plus que cy-devant aussi;
Ce nonobstant mon coquinage,
Dans ces plaisirs comme eux je nage;
En cecy se trouvent égaux
Les Roys & leurs moindres vassaux.

LA MORT.

Mais comment peux tu de la sorte
Qu'estant ton pain de porte en porte,
Prendre encor le plaisir des champs
Où t'en donner le passetemps;
Icy tu n'as point de replique.

LE GVEV.

Quand vous aurés sçu ma pratique
Et la methode que ie tiens
Pour pourvoir à mes entretiens,
Vous dirés que ma gueuserie
Est de bonheur aussi suivie,

Puisque satisfait ie la prens
Dans la ville & parmy les champs,
Si ie n'ay pas ces équipages,
Ces trains de lacquais & de pages;
Où d'autres sortes de valets?
Si je n'ay chevaux ny mulets,
Chariots, Carrosses, Litieres,
De tant de diverses matieres,
Qui ne servent que d'embarras,
Et ne sont que de vrays fatras,
J'ay la plus gentille monture
Qu'ait fait de cent ans la nature
C'est un anischon de poil gris
Dont on ne peut dire le prix?
J'ay de plus pour mon équipage
Un garçon, qui me sert de Page
De Laquais, & de Palfrenier,
D'Econome de mon grenier;
(Je veux dire de ma besace)
Car tout le pain que je ramasse,
Ce garçon bravement le prend,
Et ce qu'il nous reste il le vend
(Sans qu'il en donne de quittance)
Pour fournir à nostre pitance
Ainsi sans travail de nos bras
Nous en vivons tous deux bien gras;
Il pourvoit même à ma monture
Ce qu'il faut pour ma nourriture,

Et fait si bien que par son soin
Elle n'a pas manqué de foin ?
Il ne faut pas si grosse queste
Pour une si petite beste ?
Cét animal comme moy gueu,
Et comme moy content de peu.
Je suis toûjours dans la posture
De rouler avec ma monture,
Car pour j'ay toûjours été
Dans cette curiosité,
De sçavoir si la terre est ronde.
C'est pourquoy je roule le monde ?
Je change souvent de pays,
Et de rien je ne m'ébahis;
Par tout je trouve nappe mise ;
Mon bagage est une chemise.
Un habit, un méchant manteau,
Qui pour me garantir de l'eau
Et me garder de la froidure,
Est aussi bon (je vous le jure)
Qu'un mãteau qui de drap d Elbœuf
Auroit été fait tout de neuf.
Mon manteau n'est pas d'écarlate,
De Carcassone, n'y de sate ;
Il n'est pas de drap de meunier
Ny de drap fin ny de grossier,
De Pont de Cean, ny de Holande,
Ny d Elbœuf, ou de houpelande:

On connoit bien à sa façon
Qu'il n'est non plus de simouston ?
Et ie vous puis iurer foy d'homme
Qu'il n'est pas de sarge de Rome,
De Cordeillat, ny de Cadis,
Ny de Ratine: Mais ie dis,
Que tout cela i'ay mis en œuvre
Pour composer ce beau chef d'œuvre,
J'ay cousu lambeau sur lambeau,
Ainsi i'ay fait ce beau manteau :
Et ie dépite tout bon maître
De sçavoir & de bien connoistre
De quelle couleur ie l'ay fait :
Car il n'est pas de violet,
De blanc de noir, ny fiammette
Il n'est pas couleur de noisette ,
Ny gris ny verd, iaune ny bleu
Il n'est pas de couleur de feu.
Il n'est pas de couleur d'aurore,
Ny gris de lin, ny gris de more,
Ny gris de plomb, ny gris de fer,
Ny de brun , ny verd de mer :
Non moins vrayment ie vous proteste
Qu'il n'est pas de beau bleu celeste,
Feüille morte, ny celadon
Ny d'incarnat ; ny de citron.
Il est, afin que ie le die,
Couleur de tapis de Turquie,

On n'a jamais vû un manteau
Ny mieux travaille ny plus beau
Parmy l'ordre de la canaille?
Depuis cinquante ans j'y travaille,
De jour il ne se passe point,
Que je n'y fasse quelque point:
Il ne faut pas qu'on s'émerveille,
Si c'est la piece nompareille,
C'est elle aussi qui me défend
Du froid de la pluye, & du vent;
Ce manteau par son avantage
Peut mettre au jour mon coquinage,
Le monde croit qu'il ne vaut rien,
Ainsi chacun me fait du bien:
Ce manteau me sert à merveille
Pour bien cacher une bouteille
Que je porte dessus le dos,
Qui tient bien environ deux pots:
Il me couvre aussi ma besace,
Parce que quand mon pain j'amasse,
Si toute pleine on la voyoit,
Bien souvent on me remetroit?
Partant il faut avoir l'adresse
Qu'il ne faut pas quelle paroisse.
Tantost doncques je vous disois:
Qu'avec peu de frais je faisois
En ce monde mon équipage,
Que j'aurois pour tout mon bagage,

Vne chemise, mon habit,
Ce manteau que je vous ay dit,
Vne bouteille, une besace
Vne écuelle, avec une tasse:
Etant envoyé dans un lieu
Je monte mais sans dire adieu,
Non pas sur mon genet d'Espagne,
Ny sur mon cheval d'Allemagne,
Car ces chevaux sont trop fougueux,
Et trop chers pour monter des gueux,
Mon ânichon est ma monture,
Cét animal par son allure
Ne me tourmente aucunement;
Il me porte plus doucement
Que le Carrosse & la Litiere;
Il ne fait pas tant de poußiere
Que fait tout ce grand attirail
Et sans dire tout en détail,
Je n'encours pas grande disgrace,
Au cas que ma bourrique fasse
Par hazard quelque mauvais pas;
Parce que je suis bien-tost bas;
Monté doncques à l'avantage
Je suis bien souvent en voyage.
Et pour vous franchement parler,
Je vay quand il me plaist d'aller
J'ay parcouru comme je pense,
Les meilleures Villes de la France.

Alors qu'une ne me plaiſt pas,
Je vous dreſſe mes quinze pas,
J'en vay voir une plus iolie
Et ſans grande ceremonie,
Je porte tout aveque moy.
Ainſi va bien-toſt mon charroy:
Sur tout une choſe i'obſerve,
Que pour l'hyver ie me reſerve,
De demeurer aux pays chauds,
Pour ne ſouffrir par ces travaux
Qui ſont cauſés par la froidure ;
Evitant la boüe & l'ordure :
Mais quand ie vois venir l'Eté,
Ces païs i'ay bientoſt quitté ;
Alors tout doucement ie gagne
De beau païs de la montagne,
Et ie choiſis de tous ces lieux,
Celuy qui me revient le mieux :
Sur toutes choſes ie me pique
Qu'il ne ſoit pas trop aquatique,
[Je veux dire marécageux]
Car toûiours habiter ie veux,
Et ſeiourner dans une ville
Qui ſoit autant belle qu'utille,
Où l'air ſoit bien pur & bien net,
Car ce ſeiour me ſatisfait :
Toute ma plus grande fineſſe,
Ma precaution, mon adreſſe,

C'est que je ne m'arreste pas
Aux lieux où logent les Soldats,
Car ces gens-là toûjours font faire
Aux pauvres tres-mauvaise chere
Il ne faut pas doncques songer.
D'estre avec eux pour bien manger,
Puisque mon bien sur moy ie porte :
Si ie ne faisois de la sorte,
Ie m'estimerois un grand mat,
C'est à dire en françois, un fat
Mais grand fat & de gros calibre,
Si pour choisir me treuuant libre,
Les meilleurs lieux ie ne prenois,
Et là ie ne macoquinois,
Afin d'y faire ma demeure :
C'est dans ces lieux [ô que ie meure)
Où les Estez sont des Printemps ?
Que ie prens bien mes passe-temps ?
C'est en ces païs de montagne
Que les plaisirs de la campagne
Ie vay sauourant à souhait.
Excusez moy dont en effet ?
Tantost vous auez voulu rire,
Quand vous m'avés entendu dire
Que ie prenois parmy les champs
Les plaisirs que prennent les grands
Dedans les jardins de plaisance ?
Je prouve tout ce que j'avance,

Et ie veux bien estre pendu!
Si quand vous m'auez entendu,
Vous ne trouués bien vray mon dire
Franchement & sans contredire.
Quand ie m veux donc diuertir,
Mon garçon ie fais auertir,
Qu'il donne au bourriquin l'auoine
Et qu'au plutost il me l'amene,
Incontinent sans contredit
Il le fait, comme ie l ay dit;
Dans un clin d œil voila ma beste
Que pour monter ie trouue preste?
Ie pars doncques ainsi monté
Pour passer le quartier d'Esté
Agreablement au vilage,
Ou ie joüe autre personnage
Pour émouvoir ces villageois,
Disposant le geste, & la voix
Pour faire une belle harangue,
Ie sçay mouuoir si bien la langue
Pour bien faire cette action,
Que ie leur fais compassion;
Ie ne trouue quasi personne
Qui ne me donne quelque aumône,
Chacun me fait la charité;
Du pain i'en trouue quantité,
Les uns me donnent du potage.
Qu'ils font auecque du laitage,

Les autres un morceau de bœuf
Bien souuent on me donne un œuf,
De la brausse ou de la boüillie,
Mon écuelle toute remplie,
Du fromage, du beure frais,
Tout, (hors du vin de plus grand frais
On me donne en grande abondance
Pour le vin personne ny pense,
Croyant que de cét aliment
Un gueu se prsse librement;
Mais pourtant ie fais bien en sorte
Que bien souuent on m'en apporte,
Et n'en prenant pas pour un peu
Ie joüe adroictement mon jeu:
Ce bon Dieu n'a pas esté chiche
Creant le vin pour le seul riche
Car il entend que le coquin
Comme luy se serue de vin:
Mais auec cette difference,
Que le riche en grande abondance
En boit toutes les fois qu'il veut:
Et le pauure gueu quand il peut,
I'use donc de grande industrie
Pour tirer ce tresor de vie
De la caue des villageois;
Car faisant autrement, ie vois
Qu'il me faudroit prendre la peine
D'aller boire dans la fontaine

Außi bien que mon courtadin
Mais ie ne suis pas si badin ;
Ces bonnes gens doncques j'amuse
Auec cette subtile ruse.
Qu'ils prennent pour argent contant,
(Tant ils sont bons] voicy comment :
Ie dis qu'une grande ouuerture
Qu'ils prennent pour mesauanture]
Dés long temps ie porte en mon corps,
Qui bien souuent pousse en dehors
Un morceau de chair alterée,
Qui n'estant pas bien reparée,
Me fait souffrir de temps en temps
Des maux bien cuisans & bien grands
Ie leur dis que si ie l'arrose
Auec de l'eau, c'est une chose
Qu'elle ne sauroit endurer,
Qu'elle me fait desesperer,
Parce quelle est tout son contraire.
Que le remede est salutaire
Pour guerir ce morceau de chair
C'est auec du vin le toucher
Estant ainsi souuent plongée
Ie sens ma douleur allegée,
Autrement ie suis assuré
D'estre quasi desesperé.
Ces gens entendans de ma bouche
Tous ces discours, cela les touche,

Ils croiroient auoir bien peché
Si leur vin ils m'auoient caché?
Ils en vont querir à la caue
Vistement afin que se laue
Ce morceau de chair importun :
Afin ie n'en trouue pas un
Lequel de m'en donner s'excuse,

LA MORT.

Mais auec toute cette ruse
Tu me fais voir bien clairement
Que tu ments bien impudemment
Puisque toute mon ouuerture
N'est rien qu'une pure imposture
Pour deceuoir ces pauures gens.

LE GVEV.

Pardonnés car ie m'enten;
Où d'un énigme d'un embléme,
Je me sers en mon mal extréme
Pour me faire donner du vin,
Et je crois que bonne est ma fin :
Mon énigme est aßés facile
Et ceux dont l'esprit est habile
Plus que ces großier innocens;
Afin d'en découvrir le sens :

Ma bouche est la grande ouuerture :
Et par la chair qui me procure
Des maux quasi iusqu'au trépas
(Quand le vin ne l'arrouse pas)
J'entens sans plus grande harangue
Que ce n'est autre que ma langue:
En cela ie n'ay point de tort ;
Car si ie ne bois ie suis mort,
Je vois que faisant de la sorte
Un peu de vin chacun m'apporte
Autrement ie perdois mes pas
Et du vin ie ne boirois pas
Un autre façon j'ay bien belle
Quand ie veux que dans mon écuelle
Ces bonnes gens versent du vin :
C'est que j'entre dans un jardin,
Et la j'amasse quelque plante,
D'absinthe, de sauge, de mente,
Où d'autres simples dans les champs
Que ie trouue odoriferans,
Puis dans une triste posture
Je les prie & ie les coniure,
D'un peu de vin me départir
Pour faire ces herbes boüillir,
Pour lauer ma jambe rompuë
Qui sans ce remede me tuë,
Car les nefs sont debilitez.
Exercez donc vos charitez

Leur dis-ie, d'un ton pitoyable,
Envers ce pauure miserable,
Et ne le laissez pas pâtir
A faute de luy départir
Vn peu de Vin que Dieu vous donne
Si vous luy faites cette aumône,
Sa douleur il soulagera
Et Dieu vous recompensera.

Ie vois (haranguant de la sorte]
Qu'un peu de vin chacun m'apporte;
Cependant ie ne ments en rien,
Parce que ie ressens tres bien
Que ce vin là me viuifie,
Et que ma jambe il fortifie:
Ainsi, si pour ce vin ie ments
A l'endroit de ces bonnes gens,
C'est qu'ils ont dedans leur pensée,
Que ma jambe en soit bien pensée;
En l'appliquant par le dehors
Et ie le coule dans le corps;
Voilà toute la menterie,
Où plûtost la galanterie
Auec laquelle ie reçois
Du vin de ces bons villageois:
Mais en cela pour moy i'estime
Que ie ne commets aucun crime
Celuy qui me donne le vin
Entendant que ce jus diuin

Me rendre la jambe plus forte ;
Puisqu'il est vray de quelque sorte
Et que i'en reçois les effets.
Nous voila tous deux satisfaits,
Le donneur en a le merite,
Et moy le bien dont ie profite ;
La chose estant de la façon
Ie suis sans blame & sans soupçon
Maintenant il faut que ie die
Et la maniere & l'industrie,
Dont ie me sers pour conseruer
Tout le vin & le reseruer.
Afin qu'il serue à mon usage,
Et qu'il m'exempte du presage
Qui m'est le plus triste de tous,
D'estre en manquant d'un jus si doux
Reduit à l'eau de la fontaine,
Pire que la fiévre quartaine;
J'ay mon petit baril de bois
Auecquoy ce vin ie reçois,
Et quand on veut me le permettre,
Huit verres de vin i'y puis mettre;
Car si ie le portois plus grand,
Ie passerois pour un gourmand
Un sac à vin, un franc yurogne ?
Pour éuiter cette vergogne
J'ay choisi ce baril petit
Maintenant ce n'est pas tout dit

Auec ma ceinture i'attache
Dessus mes reins une bourache
Que portent toûjours auec eux
Les Espagnols, riches, où gueux,
Dedans laquelle on met sans peine
Des pots de vin demy douzaine,
Laquelle ie cache fort bien
Par l'assistance & le moyen
D'une bien legere jaquette
Qui l'enueloppe, & l'empacquette,
Car de mon manteau ie m'en sers
Seulement durant les Hyuers;
Ma bourrache est si bien cachée
Où ie la tiens ferme attachée,
Qu'on void mon seul baril de bois,
Et lors que tout plain ie le vois.
Tout doucement le vin ie iette
Dans cette bourache en cachette;
I'en demande iusques à tant
Que ie puisse en estre content;
Cependant mon garçon regarde,
Et soigneusement il prend garde
A rencontrer en quelque part
Quelque lieu qui soit à l'écart,
Où nous puissions faire Gogaille
Aussi plaisamment qu'à Ripaille
(D'où le prouerbe est emprunté)
Du bien que nous auons questé;

Non moins satisfaits de nos questes
Que les Roys sont de leurs conquestes,
Il sçait toûjours si bien choisir,
Qu'il le fait selon mon desir;
Car toutes les fois il me meine,
Sur le bord de quelque fontaine
Qu'il trouue parmy les vallons,
C'est en ce lieu que nous allons:
Là tout à l'aise & sans contrainte,
Sans soucy, sans chagrin, sans crainte,
Je me donne auecque loisir
Le passe-temps & le plaisir
De faire tremper ma bouteille
Dedans cét eau fraiche à merveille,
Pour en boire le vin plus frais;
Et pour tous mes autres apprests.
Dans ma besace ie les trouue,
Quoy que sa toile n'est pas neuue,
J'y trouue du pain amplement,
S'il n'est pas toûjours de froment,
S'il est de seigle, ou bien d'auoine,
Cela ne me met pas en peine,
Parce que quand on a bien faim
On se contente tout de pain
De blanc, de bis, ou de ménage:
J'y trouue encore du fromage,
Et du plus vieux & du nouueau;
J'y trouue du bœuf, & du veau,

Ou quelque bribe de sa mere ;
De tout cela quand ie veux faire
Un tres bon & friand repas,
Les moyens ne me manquent pas,
Toutes ces bribes ie ramasse ;
Et les mets dessus ma besace,
Auec ce, par dessus ces mets
De l'huyle d'apetit ie mets
Dont assaisonnant la viande
I'en rends la saueur si friande,
Qu'en la mangeant ie ne crois pas
Que le Roy fasse un tel repas,
Et seul bien boire auec la glace,
Auec cela grand bien luy fasse,
Mais ie vous iure sur ma foy
Qu'il ne boit pas si frais que moy ;
Quand il est à table on se picque
De faire une douce musique
Auec des instrumens diuers,
Formant d'agreables concerts,
Afin de flatter son oreille :
Sa musique n'est pas pareille
A celle que me font oüir
Les oyseaux pour me réjoüir :
Et (n'en déplaise au Roy de France)
I'y trouue de la difference
Autant que de la nuit au iour ;
Dans ce lieu ie fais mon sejour,

(N'ayant point d'affaire pressée)
En attendant que soit passée
La violence du grand chaud ;
Cependant rien ne me défaut.
Afin que ie me diuertisse,
Ie prens le repos à delice
Etendu dessus ce beau lict
Que la nature me fournit
Sur une agreable verdure,
En entendant le doux murmure
Qui s'excite au moyen de l'eau
Qui coule le long d'un ruisseau,
 Pendant le temps que ie sommeille,
J'ay mon petit garçon qui vueille
Craignant qu'on ne fasse butin
De mon joly petit trotin,
Lequel aussi bien que son maistre
A le plaisir de bien repaistre,

LA MORT.

 C'est à ce pas où ie t'attens,
Et que faire voir ie pretens,
Que tu flattes ta gueuserie :
Vien çà donc dis-moy ie te prie,
Apres auoir fait un sommeil,
Il en faut venir au réueil
La chose de soy-même est claire :

Quand tu veilles, que peux-tu faire :
Comment peux tu t'entretenir,
Pour en repos te maintenir,
Sans sortir d'une même place ?
Car ton œil sans doute se lasse
En ne regardant qu'un obiet ;
Il te faut un nouueau sujet,
Qui tes trauaux passez essuye,
Et qui ton esprit desennuye.

LE GVEV.

Aussi ne me manque-t'il pas ;
Ie suis reglé comme un compas,
Sçachez donc, qu'apres que ma vûë
De la campagne s'est repuê,
Aussi bien que mes autres sens,
Mon esprit à ses passe temps,
Et prend à son tour sa pasture
Dans quelque plaisante lecture :
Et pour en avoir les moyens
Dedans ma besace je tiens
Toûjours quelque liure pour lire,
Qui ne sont pas liures pour rire,
Mais à recréer tellement
Que l'on en puisse utilement
Tirer quelque fruict salutaire
Si son profit on en veut faire ;

Mais sur tous les liures diuers.
J'ayme ceux qui sont faits en vers:
D'aucunesfois on me les preste,
Et d'autresfois ie les achepte
Quand ie vois qu'ils sont à bon prix;
Et quand mon plaisir j'en ay pris
Mon garçon s'en va les reuendre
Ou s'ils sont empruntées les rendre;
J'en ay pourtant toûjours quelqu'un,
Qui n'est pas emprunté d'aucun,
Et que iamais ie n'abandonne,
Où que Dieu ne me le pardonne,
Pour me mettre en deuotion;
A Kempis l'introduction
Du bien-heureux François de Sales.
Pour des liures vilains & sales,
Certes ils m'ont toûjours déplus,
Et jamais ie ne les ay lus
Mais des autres ie fais en sorte
Que toûjours auec moy i'en porte,
Et fais tant, ab hoc & ab hac,
Que j'en ay toûjours dans mon sac,
Où n'ont pas la derniere place
Corneille & l'Euesque de Grace:
Pouuant ainsi me diuertir,
Quelle langueur puis je sentir?
Non non, point; ie vous le proteste.

LA MORT.

Tais toy ! Car en voilà de reste ;
Je crois que dire tu te peux.
Sinon Roy des Gots, Roy des gueux
Il faut que ie te le confesse,
Je crois que dans la tristesse
Tu fusses plongé bien auant,
Mais ie reconnois maintenant
Qu'auec raison tu peux bien rire.

LE GVEV.

Par tout ce que ie viens de dire
Vous le voyez bien clairement ;
Je vous prie enfin instamment
Me vouloir faire cette grace,
Que puisse ma course se passe
Dedans le repos à souhait,
I'en joüisse encor satisfait.
Pour vous rendre bien secourable
A quelque pauure miserable,
Allez vous-en aux Hôpitaux ;
C'est là que l'on souffre les maux,
Où plusieurs dans la maladie
Trouuent à surchage la vie ?
Là vous en trouuerez diuers
Qui receuront à bras ouuerts

Le bien que vous me voulez faire,
Afin de finir leur misere :
ils se sentiront obligez
Quand ils se verront soulagez.

LA MORT.

Mais tu ne sçais pas ma pratique,
Tu dois sçauoir que ie me picque
Par fantaisie en certain temps
De m'attacher aux pauures gens;
Et tant que cete humeur me dure
Il faut que quelqu'un d'eux endure
Sans bruit, sans plainte, sans rumeur
Les caprices de mon humeur;
Alors i'exerce ma colere
Sur ceux qui sont dans la misere :
Mais enfin apres quelque temps
I'en veux à ceux qui sont contents,
Qui passent doucement la vie.
Et sont picqués de cette enuie
De la pouuoir bien prolonger,
Car ils sont dans un grand danger
Viuant ainsi dans le bien estre,
De s'oublier de leur vray maistre,
Fondant leur Paradis çà bas :
Afin que cela ne soit pas :
Je tranche le cours de leur vie;

Dedans cette categorie
Clairement ie te vois logé,
C'est la cause que i'ay songé
(Pour te preseruer de ce vice)
De te rendre un si bon office,
Que de te faire d'éloger:
Je pense beaucoup t'obliger:

LE GVEV.

Je vous puis dire sans mensonge
Que jamais à vous ie ne songe,
Je vous le iure sur ma foy,
Et pourquoy songez vous à moy?
Laissez cette ingratte personne
Qui point de sujet ne vous donne
D'estre dans vostre souuenir,
Et pourquoy voulez vous venir
Luy presenter aucun seruice?
Laissez là viure dans son vice,
Et de tout vostre souuenir
Effacez-là, pour la punir?

LA MORT.

C'est la charité qui me port e
A te poursuiure de la sorte;
Je te l'ay dit comme tu vis

Quand j'ay dit qu'en la gueuserie
Je trouuois une douce vie :
En effet vous auez bien vû
Qu'étant de raison dépourvû
Pour persuader mes delices,
Je me suis seruy d'artifices,
Maintenant si prouuer ie veux
Que ie suis un gueu malheureux
Le mal content de ma disgrace,
Il n'est pas besoin que ie fasse
De grands discours : ie veux, ô Mort:
Vous faire auoüer, non à tort;
Que mon dire est tres-veritable.
Quel état est moins souhaitable;
Car en ce monde ie n'ay rien,
Et ne possedant aucun bien,
Je suis toûjours dans la posture
Pauure & chetiue creature.
D'exiger le bonnet au poing
Tout ce dequoy j'ay grand besoin :
Ne suis ie pas bien miserable?
Car ie fais amende honorable
Pour demander un peu de pain,
Si ie ne veux mourir de faim;
Je fais une espece d'amende
Quand la charité ie demande,
Comme si j'auois fait un vol?
Et si j'auois la corde au col

L'amende seroit acheuée
Ie n'ose aller teste leuée.
Mais les yeux baissez tout honteux,
Si mourir de faim ie ne veux,
En faisant toûiours le belistre,
Et dependant du franc-arbitre
Des donnans où des refusans,
Auec mille mots méprisans.
Ie parcourray toute une ruë
Qui sera de langue étenduë
Sans receuoir que des refus
Et me voir ainsi tout confus
Même la plus part me gourmande,
Loin de m'accorder ma demande,
Où tout au plus ie n'entends rien
Que ce mot [Dieu te fasse bien)
Ce mot est tres bon (d'asseurance,
Mais il ne remplit pas la panse:
Car pour me donner à manger;
Ie trouue qu'il est trop leger:
Aussi bien souuent ie me couche,
Sans mettre rien dedans ma bouche:
Ie le dis sans estre menteur,
Rarement ie suis senateur
Parce qu'on me contraint de faire
Souuent le métier de Notaire,
Me faisant collationner,
Quand on ne me veut pas donner,

Ny pain, ny viande soupe,
Afin qu'au moyen d'eux ie souppe,
Ma subsistance est au hazard,
Car bien souuent on me départ
De pain, de soupe, de viande,
Vne prouision si grande,
Que ie ne puis pas tout manger:
Je m'efforce, afin de loger
Tout cela dans ma pauure panse,
Croyant que mangeant par auance,
Quand ainsi remply ie seray,
La faim préuenir ie pourray,
Et pour quelque temps m'en deffendre
(Mais certe ce n'est pas l'entendre)
Car quant des viures comme un sac
J'ay remply mon creux estomac,
Ie l'embarrasse en telle sorte
Que beaucoup de maux il m'apporte:
Et voilà mon plus grand malheur;
Car la naturelle chaleur
Ne peut tant de viandes cuire:
Ainsi ie mange pour me nuire;
Entre le trop & le trop peu,
Je vis en misérable gueu:
Comme i'ay dit, si ie m'engage
A manger par trop de potage,
J'ay du mal de sa quantité;
D'autres-fois de sa qualité:

Souuent la souppe qu'on me garde
Est de la souppe à la guimbarde,
(I'entens, de deux où trois repas)
Et si ie ne la mange pas,
On tireroit la consequence
Que ie suis hors de l'indigence,
Il me la faut doncques manger
Sinon, ie ne dois pas songer
Qu'une autresfois en cette porte
L'aumône iamais on m'apporte :
Voilà donc où i'en suis reduit,
Le chaud, le froid, le crud, le cuit,
Doiuent faire ma nourriture.
Par dessus tout, souuent i'endure
Des maux qui sont bien plus cuisans,
Et plus fâcheux & plus nuisans;
Mon pauure esprit souffre la géne;
Dans cette interieure peine,
Ie ne me puis pas consoler,
Me voyant contraint de rouler
Toûjours dedans la gueuserie;
Et quand ie compare ma vie
A celle que meinent les grands,
Peu s'en faut que ie ne m'en prens
A la Diuine Prouidence
Qui leur donne dans l'abondance
Des richesses à regorger,
Et ie n'ay pas dequoy manger.

Bien souuent ie suis à leur porte,
Et ie vois que l'auoine on porte,
Soit aux cheuaux, soit aux mulets;
Iusqu'aux poules, iusqu'aux poulets
On a soin de leur nourriture;
On donne aux chiens ample pâture,
Tandis que j'endure la faim.
Pour manquer d'un morceau de pain,
Sans qu'aucun pource s'inquiette
Où qu'il m'en donne une miette;
Ie vois passer dedans les plats
Bien souuent les mets delicats,
Desquels mon nez sent la fumée,
Mais par luy seul elle est humée,
Sans que ma langue en ait le goust;
Ce qui me donne un grand dégoust,
Et me fait faillir le courage,
Bien peu s'en faut que ie n'enrage:
Quand ie vois ces habits diuers,
Qui d'or & d'argent tout couuerts
Sont d'un prix presque inestimable;
Et que moy pauure miserable,
Ie sois dans cette extremité,
Que pour couurir ma nudité
Souuent ie ne trouue personne
Qui quelques vieux haillons me donne.
Apres que i'ay beaucoup songé,
C'est estre bien mal partagé:

Ce qui me donne au vif dans l'ame,
Ie vois Monsieur ie vois Madame,
Qui dans leur diuertissemens
Prennent mille contentements,
Toûiours en bonne compagnie,
Touiours la bourse bien garnie,
Couchant les écus sur un as.
Touiours dans les ieux les ébats.
Les concerts de la melodie;
Ils entendent la Comedie,
Ils sont au bal au pourmenoir?
Et ie suis contraint de me voir
Sinon aumoins en chemise.
Deuant la porte d'une Eglise,
Auec une troupe de gueux
Que ie peux nommer perigueux
Par une diction françoise
Jointe auec une autre gregeoise:
Parce que gueux de tout costé,
Aussi l'Hyuer que l'Esté,
Pour crier deuant cette porte,
Afin que l aumône on nous porte,
Voilà le diuertissement,
Que ie prens ordinairement
Dans une telle compagnie.
Quand ie considere ma vie,
Je l'ay déja dit une fois,
Souuent sur le point ie me vois

De commettre cette insolence
Que de tancer la prouidence
De ce grand Dieu, qui sagement
Ne l'a pas permis autrement
Pour des raisons à luy connuës;
Qui ne doiuent pas estre vûës
Par aucun autre que par luy,
Et ie ressens ce ferme appuy.
J'aprens cette belle science
Pour mettre en paix ma consciance.
En lisant le petit Gerson:
Car quand i'estois encor petit garçon
Apprenant la Philosophie,
De le lire ie pris enuie;
Et l'ayant lû, ie vis déslors
Que de grands & riches tresors
Ie pourrois puiser dans ce liure:
C'est luy de fait qui me deliure
Des pressantes tentations:
Que dedans mes afflictions
L'ennemy commun me sugere:
C'est ce liure qui me fait faire,
Tous les jours de fermes propos
De viure en paix, dans le repos
Parmy la vie où ie me géne,
Quoy qu'auec une grande peine;
C'est ce bon liure, qui m'apprend
[illegible] patienter en souffrant;

Mais pourtant ie ne puis pas dire
Qu'en souffrant il me fasse rire.
Quand ie suis dans un hôpital
Couché dans un lit & bien mal,
Ie le souffre bien sans murmure,
Mais auec cela ie vous iure
Que ie n'y suis pas à plaisir ;
Conformément à mon desir ;
C'est assez pour faire connoistre,
Et plus que clairement paroistre
Qu'en l'état gueusant où ie suis,
Viure bien heureux ie ne puis ,
Tant que ie roule sur la terre,
Puisque ie suis toûjours en guerre
Parmy tant de diuersitez
D'angoisses & d'aduersitez.

LA MORT.

Ie croi ce que tu viens de dire ,
Que tu n'as pas sujet de rire ;
Par toutes tes raisons j'entens
Que dans le nombre des contens
Tu ne peux pas trouuer ta place :
Ie le vois bien à ta grimace ;
Mais qui t'a donc tantost poussé,
Qui t'a contraint , qui t'a pressé,
Pour prouuer qu'en ta gueuserie

'u trouuois une douce vie ?
'ourquoy disois-tu que le Roy
I'estoit pas si content que toy ?

LE GUEU.

Le desir de sauuer ma vie
'a voyant de prés poursuiuie,
M'a fait de la sorte mentir,
e ne voulois pas consentir
Que ie fusse dans la misere,
Quand croyant un grand bien me faire
Pour m'en faire bientost sortir
Vous me voulieZ faire partir ;
Car c'estoit là vostre pretexte :
Quand i'ay vû cela male peste,
J'ay bien pensé faire beaucoup
Si ie pouuois parer ce coup ;
I'ay bien voulu vous faire connoistre
Que i'estois dedans le bien estre,
Et non pas dans l'infirmité.
Et qu'ainsi vostre charité
Ne pouuant pas estre exercée,
Ailleurs se seroit adressée,
Mais maintenant, comme i'entens
Que ceux qui viuent bien contens
Et satisfaits dans cette vie,
Euiterent vostre furie,

Je vous declare franchement
Que ie ne puis aucunement
Estre compris dedans ce roole.

LA MORT.

Tu penses donc faire le drole;
Et m'amuser par tes discours;
Voicy le dernier de tes jours,
Auec toute ta fourberie,
Et ta galante ment erie;
Où bienheureux, où malheureux,
Il faut mourir quand ie le veux:
Que tu sois dedans la détresse,
Que tu sois dedans l'allegresse,
Où mal content, où satisfait,
Tu mourras, ton Arrest est fait,
Il faut que ta course finisse;
Le commun dit que la justice,
Qu'elle prend le droit & le tort,
Et ie prens le foible & le fort:
Jé prens des gens de toute sorte:
Riches, où gueux, de peu m'importe,
Aueuglément & sans égard,
I'en fais marcher de toute part,
Il te faut changer de posture
Sinon par b. mol, par nature,
Quoy que par les loix de la mort

Soient obligés au même sort
L'Enfant qui pend à la mammelle,
Comme le vieillard qui chancelle:
Il semble pourtant que les vieux
Doiuent plûtost fermer les yeux
Pour estre dans la sepulture
Selon l'ordre de la nature;
Je te vois déja devenu
Et tout vieillard & tout chenu,
Ton poil blanc me le fait connoistre,
Et ta mine me fait paroistre
Que pour l'humide radical
Tu n'en as pas un bon quintal;
Et par ainsi l'affaire est faite,
Il te faut sonner la retraitte
Pour déloger presentement

LE GVEV.

Vous vous trompez assurément
Au regard de ma cheuelcure;
Si ie suis blanc, c'est par nature;
En virité dire ie puis
Que i'étois blanc comme ie suis
Que ie n'auois que vingt années;
Joint que mes tristes destinées,
Mes chagrins, mes peines. mes soins,
Mes desespoirs dans mes besoins,

Et ma mauuaise nourriture,
Ayant alteré ma nature,
Sur mon visage vous font voir,
Et bien faussement apparoir
Que ie suis dedans le vieil âge,
Mais on sçait par tout le fol âge
Que ie n'ay pas encor trente ans.

LA MORT.

Bélitre, tu ments par tes dents,
Car ie les vois si mal rangées,
Et si noires & si rongées,
Que leur seul aspect te dement.

LE GVEV.

Non, ie ne ments aucunement,
Car si mes dents sont mal rangées,
Rares, noires, toutes rongées,
Cela n'est venu que d'une eau
Qui décendant de mon cerueau
Sur mes dents a fait ce rauage,
Quoy que n'ayant pas dauantage
Que de trente ans, comme i'ay dit.

LA MORT.

Envers moy tu perds ton credit ;
Je découvre ta fourberie
Et ta grossiere menterie ,
Par un si fort raisonnement ,
Qu'il faut que necessairement
Et malgré toy tu me confesses
Qu'en tes ruses & tes adresses,
Tu n'és qu'un menteur effronté :
Car tantost tu m'as raconté ,
Parmy tes autres destinées :
D'avoir coulé cinquante années
En la fabrique du manteau
Que tu nous as fait voir si beau :
Ta menterie est donc bien claire ;
Car il ne se peut ainsi faire ;
Que tu sois âgé de trente ans

LE GUEU.

A vostre dire ie consens ;
C'est une pure menterie ;
Ie l'ay dit pour sauver ma vie
Quand ie me sentois si pressé
Ie vous l'ay déja confessé
Sans estre mis à la torture ;

Maintenant tout de bon ie iure,
Que trente ans seul ie puis auoir.

LA MORT.

Tu voudrois me faire sçauoir
Auecque toute ta Philosophie:
A laquelle ie ne me fie
Que tu ne dois encor mourir;
Mais que sert de tant discourir?
Tes argumens sont tous friuolles,
S'ils sont bons dedans les escoles.
Pour moy ie n'ay qu'un argument
Qui te conuaincra puissamment
[*Estant homme il faut que tu meures,*
Que tu railles ou que tu pleures;
Fay donc que comme tu pleures
Pauure abusé, car tu mourras.
Pour ce qui regarde ta vie,
Je ne sçay si c'est menterie,
Ie ne sçay si c'est verité,
Tout ce que tu m'as debité:
Mais sçache en changeant de demeure,
Que ton Dieu verra tout à l'heure
Comment dedans ta pauureté
Tu tes conduit & comporté:
Si tu l'as prise en patience:
En adorant sa prouidence,

Comme le Lazare faisoit,
Qui son Dieu tousiours benissoit
Parmy les maux & les ulceres,
Les souffrances & les miseres,
Tu te veras recompensé
De tous les maux du temps passé,
Et comme luy parmy les Anges
Tu luy chanteras des loüanges.
Mais aussi si dedans tes maux,
Tes souffrances & tes trauaux
L'impatience t'a fait faire
Des actions, ou de colere
Où ne murmure contre Dieu,
Disant que dedans ce bas lieu
Il t'auoit mis dans l'oubliance
Te laissant dans ton indigence
Au milieu du nombre des gueux
Pour viure en tout temps malheureux,
Si plongé dedans ta misere
Tu t'es trouué si temeraire
Que de luy vouloir demander
La raison qu'il à d'accorder
A tels & tels tant de richesses
En leur faisant grandes largesses,
Et que te mettant à l'écart
Il ne t'a donné pour ta part
Que le trauail & la souffrance,
Si tu n'as pas fait penitence.

De tels ou semblables discours,
Sois assuré que pour toûjours
Tu souffriras pour ta malice
Aux enfers un cruel supplice.
De dire que la pauureté
Un chemin ait toûjours esté
Pour les hommes au Ciel conduire;
Cela n'est pas elle peut nuire
Souuent au lieu de profiter;
Elle les a fait precipiter
Dans le plus profond des abysmes,
Les pauures commettent des crimes
Aussi bien que les opulens,
Il se trouue des indigens
Qui parmy toute leur souffrance
Commencent l'Enfer par auance.
J'entends déja que tu me dis
Que pour entrer en Paradis
L'indigence en ouure la porte;
Puisque Dieu l'a dit de la sorte;
Il est vray que, dit Jesus Christ,
Bienheureux les pauvres d'esprit.
Mais pour bien te le faire entendre,
Dedans ce roole il faut comprendre,
En premier lieu beaucoup de gens,
Lesquels ne sont pas indigens,
Mais ils sont dedans les richesses,
Et neanmoins on les adresses

Qu'ils les cherissent seulement
Pour en tirer l'emolument
Que le besoin leur peut permettre;
Partant ils n'y veulent pas mettre,
Auec des fortes passions
Leur dernieres intentions;
Où (pour dire en une parole)
Les adorer comme une idole.

Les seconds du rang que j'ay dit,
Sont ceux qui viuans en credit,
Puissans & riche dans le monde,
Par une humilité profonde
A tout cela disent adieu.
Pour pouuoir mieux seruir à Dieu.
Et vont dans quelque Monastere
Pour y faire une vie austere
Sans auoir l'esprit soucieux :
Que de pouuoir gagner les Cieux :
Pour pauures d'esprit on peut prendre
Encore ceux que Dieu veut rendre
En ce bas monde souffreteux
Qui tous pauures & disetteux,
Endurent auec patience
Dans un repos de conscience
Ce qui Dieu veut sans murmurer,
Et qui pour leur cœur épurer,
Soumettent leur vie & leur estre
A la volonté de leur maistre;

Dieu dans ce rang j'auois logé,
Et si tu t'és bien ménagé,
Il te fera bien tost l'entendre ;
Je t'ordonne donc de te rendre
Deuant luy pour presentement
Subir ton dernier iugement.

LA MORT,

A un Riche Usurier.

L'VSVRIER,

TOut vient à point qui peut atendre
Voicy le temps pour mon blé vendre
C'est la saison pour cherement
Pouuoir debiter mon froment ;
Il n'est que d'auoir patience:
C'est là la plus grande science
De n'ouurir iamais ses greniers,
Sans en tirer de grands deniers ;
Mais de les tenir en reserue
Auec un soin qui les preserue
D'un grain pourrissant ou gâté,
Pour profiter dans la cherté.
J'ay bien vû pendant trois années
Qui m'ont esté mal fortunées
Que le bled n'auoit point de cours,

Qu'à vil prix il étoit toûjours,
Si grande en étoit l'abondance
Mais ie sçay par experience
Que la cherté la suit apres,
Sans interualle ou de bien pres:
I'ay donc conserué mes denrées
Pendans ces mauuaises durées
A la reserue du seul vin,
C'est en cela que ie suis fin;
Tous les ans ma maxime est telle,
Que ma caue ie renouuelle;
Le vin est un peu dangereux,
Où d'un delay malencontreux.

Pour mon blé, la chose est certaine
Que ie n'en seray pas en peine
De le vendre bien cherement:
Il ne peut pas estre autrement;
Nous auons eu sur nostre terre
Pendant six mois les gens de guerre
Qui n'ont à faire qu'à songer
De bien boire & de bien manger;
Ils ont fait de bled la dépence;
D'ailleurs bien tost comme ie pense,
Et comme on tient asseurément,
Doit passer un gros Regiment;
Quantité de Caualerie,
Et grand nombre d'Infanterie;
Ie l'ay de bonne part appris,

Le blé donc ſera de grand prix;
C'eſt où ie mets mon aura nce;
Dire qu'on eſt dans l'eſperance
Que nous aurons abondamment
D'orge d'auoine, ſeigle & froment;
Et toutes ſortes de ſemailles
Qui nourrit dedans ſes entrailles
Vn riche & planturеux terroir
Dont la monſtre eſt tres belle à voir;
Ce n'eſt pas encor choſe preſte
Qui me doiue rompre la teſte,
Cela n'eſt que pour l'auenir,
Et le mal i'en puis preuenir,
Debitant mon fait de bonne heure
Auant que la moiſon ſoit meure;
Alors comme alors mais ie puis
(Dans l'occaſion où ie ſuis.)
Me faire payer ſur ma vente
L'arrerage de mon attente;
Si i'ay gardé mon blé trois ans,
Chacun ſçache que ie pretens
D'en tirer bien ma recompenſe;
L'ayant bien payé par auance:
Quand ie ne l'ay pas debité
Mon argent n'a pas profité;
A preſent que ie le debite,
I'entens que mon argent profite;
Car ie ne fais pas un meſtier

Qui ne m'apporte un gain entier ;
L'auoine aussi sera bien chere,
Et chacun y mettra l'enchere
Tant que ie voudray la taxer ;
Car on ne pourra s'en passer
Pour les cheuaux de cette troupe
Que nous auons bien-tost en croupe ;
Les ordres sont dé ja donnés :
Et n'auois je donc pas bon nez
Quand ie n'ay pas voulu le vendre,
Mais un si bon rencontre attendre
Qui rendra mon argent doublé
En auoine aussi bien qu'en blé,
Je ne fais point non plus de doute
Qu'au suiet de la même route
De ces Caualiers qu'on attend
Pour mon foin ie n'en fasse autant,
Et le vendre à ma fantaisie ;
Car la Ville en est desaisie,
Et quasi reduite à tel point
Qu'il ne s'en trouue du tout point,
L'herbe au reste est encor si tendre
Qu'il ne faut pas vrayment pretendre
Que pouuant causer des grands maux,
En debilitant les cheuaux,
On leur en donne pour pâture,
Leur épargnant la nourriture
Dont ils ont tout à fait besoin :

Il faudra donc prendre mon foin ;
Si ie crois vendre ainsi sans peine,
Mon blé, mon foin, & mon aveine,
Je feray d'aussi grand profite
Du vin que n'aguere ie fis,
Et dont j'ay ma caue remplie :
La boisson jamais ne s'oublie,
Et les gens de guerre, sur tout,
En chercheroient de bout en bout.
Il leur faut du vin quoy qu'il coûte
Pour y pouuoir tremper la croûte;
O que j'en tireray d'argent !
Et cette somme sans Sergens
Sur le champ me sera donnée.
Enfin, voicy ma bonne année,
Où ie dois m'enrichir beaucoup ;
Réjoüis toy ! C'est à ce coup
Que de grands profits tu dois faire ;
J'ay ce regret en cette affaire ;
Que mes greniers sont trop petits ?
Pour suffire à mes appetits :
J'en veux faire un d'autre maniere
Pour y mettre plus de matiere.

LA MORT.

Hola. ho ? discoureur ? Tout beau ?
A vous preparer un tombeau

Vous deuez auoir la pensée.

L'VSVRIER.

La chose n'est pas si pressée,
Il reste encore assez de temps.

LA MORT.

Non pas cela ; car ie pretens,
Que tout à l'heure à la sourdine
Quittant cette humeur badine,
Vous délogiez sans barguigner ;
Vous voulez faire pour gagner
Vn grenier de bonne maniere,
Et ie veux que sur une biere
Vous soyez bien-tost étendu.

L'VSVRIER.

Quoy? voicy du mal entendu :
Vous vous méprenés d'asseurance:
Que ie meure! quelle apparence
Que ie doiue à la mort songer ?
I'ay de tout bien à regorger,
I'ay grenier, caue bourse pleine;
Je vis sans trauail & sans peine,
Et quand ie viurois six vingts ans

Je puis me donner du bon temps?
Deuez vous donc bien à cette heure
Me persuader que ie meure?
Que si vous cherchez de l'employ,
Hélas! de grace laissez moy
Qui reconnoit vostre puissance;
Je puis iurer en conscience,
Que mes cheueux herissent tous,
Lors que i'entens parler de vous:
Adressez-vous à ce bravache,
A ce soldat, qui sans relâche,
En toutes les occasions
Et dans toutes ses actions
Trop euidemment vous méprise:
Pour un rien, pour une sottise
D'un mot qu'on a mal expliqué
Il se sent tellement picqué,
Qu'il se porte à toute occurrence
Au pré pour en tirer vengeance;
Il dit qu'il ne craint point la mort,
Pourvû qu'il se vange du tort
Qu'on auoit dessein de luy faire,
Qui souuent est imaginaire,
Car cét Homme n'a pas pensé
De l'auoir en rien offensé;
Apres tout il ne se soucie
[Droit, ou tort] d'exposer sa vie
Quoy que tout dépende du sort,

Il se va mocquant de la mort ;
Faites luy voir vostre puissance
Pour punir son outrecuidance ;
C'est un sot ; faites luy sçavoir
Vostre force & vostre pouvoir ;
Laissés moy (je le dis encore)
Moy qui vous crains & vous honore,
Voyés donc cét autre insolent
Qui vous brave & fait le vaillant,
Qui ne treuve rien qui l'empesche
De se porter sur une bréche
Et qui ne craint point les mousquets,
Ny les Canons ny leurs boulets,
La picque ny la halebarde,
Mais qui vaillamment se hazarde,
Se mocquant de tous les Fusils,
Et des hazards & des perils,
Pour eterniser sa memoire,
Il ne cherche que de la gloire :
Et vous le rendrez tres-content
S'il peut mourir en combattant,
Parce que tout ce qu'il souhaitte
C'est qu'on mette dans la gazette,
Qu'il est mort glorieusement :
Donnez luy ce contentement,
Allez luy rendre ce service,
Et faites luy ce bon office.
Puis qu'il se croit mourant heureux,

Et laissez moy, puisque ie veux
Viure en poltron dedans le monde,
Et d'une humilité profonde
Vous rendre tousiours mes respects.

LA MORT.

Et par vos dits & par vos faits,
Vous n'estes que bien peu de chose.
On peut dire en vers comme en prose,
Monsieur que vous ne valez rien:
Vous croyez auec vostre bien
Vous pouuoir de moy bien defendre,
C'est par-là que ie vous veux prendre,
Cét argent ce vin, & ce blé
Vous ont ils tellement troublé
Que vous ne sçauez ou vous estes?
Vous viurés dans le rang des bestes:
Vous voulez viure seulement
Pour prendre le contentement
Parmy l'or, & dans les richesses;
Et vous méprisez les caresses
Que Dieu vous preparoit au ciel,
Ne vous souciant pas du miel
Que l'on y goûte auec les Anges,
Ce sont des choses bien étranges;
Vn bien faux un bien mensonger,
Vn bien qui n'est que passager;

Vn bien qui cesse de paroistre
Au méme temps qu'on le voit naistre,
Et qui passe aussi soudain
Que la fumée, & que le vent,
Vn bien de si peu de durée
Tient çà bas vostre ame enferrée
Si fortement (pauure abusé)
Que ie vois qu'il est mal aisé
De vous pouuoir faire comprendre
Qu'en l'autre monde il se faut rendre
Pour estre dans l'éternité
Selon qu'on aura merité.
Vous allez cherchant des excuses,
Et des finesses & des ruses:
Quand ie vous parle de mourir;
Vous dites que ie dois courir,
Pour plonger dans le cœur ma fléche,
A ce soldat qui sur la bréche
Me braue parmy les hazards:
J'en sçay prendre de toute parts,
Et tous les iours l'experience
Vous donne certaine science
Que ie sçay remplir les fossez
De ceux qui se sont auancez
Auec le desir de combattre,
Que ie puis leur courage abattre,
A leur dépens ie leur fais voir
Quelle est ma force & mon pouuoir,

Et quand ie veux, ie les attrape :
Si par hazard quelqu'un échappe,
En des rencontres perilleux :
Qu'il ne soit pas si sourcilleux
D'attribuer cét avantage,
A la valeur de son courage
C'est qu'ainsi ie l'ay resolu,
Pour cause ainsi ie l'ay voulu,
Et ie luy fais fort bien entendre
Que quand ie le puis prendre.
Vous vous étes trop frequemment
Donné ce divertissement
En regardant le corps de garde
Que vos chats font pour prendre garde
Que les rats : mangent le blé
Pour qui vous étes tant troublé :
Vous avez vû (ie crois] peut-estre
Que quand un chat c'est rendu maistre,
De quelque rat infortuné
Par un coup dextrement donné
Avecque son habile pate
Parfois il semble qu'il le flate,
Parce que du premier abord
Il ne le iuge pas à mort;
Il luy donne quelque relache :
Par fois vous voyés qu'il le lâche]
Pour le laisser un peu courir,
Ce rat ne pense pas mourir

Quand il se voit hors de sa patte,
Il se dépesche, il court en haste,
Et se sentant abandonné
Mais il se voit bien étonné,
Quand tout à coup le chat le serre
Et qu'il se releue de terre
Pour le deffaire à belles dents :
C'est à ce métier que j'entens;
Souuent ie fais la même chose
De tous les Hommes je dispose.
Comme le chat de la souris ?
Ie les mets tous à même prix :
Ce Soldat qui par son courage
Reuient auec tant d'auantage
Où de la bréche, où du combat,
Se croit estre si bon soldat
Qu'il aura toûjours cette adresse
Qu'il se tirera de la presse.
Que le moule de son pourpoint
Au combat ne restera point ;
Tant à l'assaut qu'à l'escalade
De son courage il fait brauade ;
Helas ! ce n'est qu'une souris
De qui ie me mocque & me ris ?
J'ay plaisir de le voir paroistre,
J'entens qu'il dit qu'il est mon maistre
Et qu'il ne m'aprehende pas,
Qu'il euitera le trépas

Par son courage & son adresse :
Mais c'est moy qui suis sa maistresse ;
Car quand ie veux ie luy fais voir
Que dessus luy j'ay du pouuoir ;
Je me mets au bout d'une picque
De laquelle un Soldat le picque,
Je me mets dans un pistolet,
Je me trouue dans vn boulet
De canon, où de Coulevrine,
Où j'entre dedans une mine
Lors quelle fait son grand effort ;
Et ie trouue mon Homme mort,
Lors qu'il m'en prend la fantaisie ?
Car ie dispose de sa vie :
Qu'il soit courageux, où poltron :
Je luy fais quitter le plastron.
Enuers vous de la même sorte
Aucunement ie me comporte ;
Vingt ans sont justement passez
Que vostre corps souffrit assez
Par une forte malaaie
Qui vous pensa coûter la vie,
Je vous pressay si viuement
Que vous fistes un testament ;
Le Medecin, l'Apoticaire,
Ne sçauoient déja plus que faire ;
Le Chirurgien soir & matin,
Estoit au bout de son latin ;

Tous voyoient leurs peines perduë
Dans une fievre continuë
Qui vous avoit mis en un point
Que vous ne les connoissiés point
Vous estiez déja si debile
Que le Medecin, quoy qu'habille,
Ne pouvoit remarquer en vous
Le mouvement de vostre pous :
On fit bien appeller un Prestre
Que vous ne pûtes pas connoistre,
Et qui ne put rien avancer,
Pour vous faire bien confesser
Car la fiévre par sa furie
Vous avoit mis en réverie ;
Et Dieu l'avoit ainsi permis,
Parce que quand vos bons amis
Vous avoient fait la remontrance
De mettre ordre à la conscience
Quand vous aviez vostre esprit sain,
Vous renvoyez au lendemain
Cette affaire tant importante.
Cependant vostre fiévre ardente
Alloit toûjours en augmentant.
Et vous disiez toûjours pourtant
Que vous aviez du temps de reste,
Dieu se fâche, je vous proteste,
Voyant qu'on se mocque de luy,
... qu'on se rit de son appuy,

Parce que retirant sa grace
Il ne permet pas que l'on fasse
Vne bonne confeßion,
Où que l'on ait contrition,
Des offenses qu'il ne pardonne
Que par ces moyens qu'il ordonne
Pour entierement s'en purger
Et de leur faix se décharger:
Dans cette funeste posture
Vous mit vostre mesauanture;
Car vostre mal fut à ce point
Que d'esperance on n'auoit point
De vous reuoir jamais en vie,
Alors io n'auois pas enuie
De vous contraindre à déloger,
Ie voulus vos iours prolonger,
Ie laissay faire à la nature,
Laquelle en cette conjoncture
Fit crise si bien à propos,
Que cela vous mit en repos
En faisant gagner la couline
A cette fiévre si maline.
Apres que vous fustes remis,
Discourant auec vos amis
Vous leur chantiez vostre victoire,
Et tirant de la vaine gloire
De ce que vous disiez à tous,
Vous sçauiez bien parer mes coups;

En vous flattans dans vostre idée
D'une esperance outrecuidée,
Que si vous n'étiez immortel
Puis que nul ne peut estre tel,
Vous me fermeriez bien la porte
Agissant de toute autre sorte;
Iusques à ce que tout chenu
Vous seriez enfin deuenu:
Concluant à vostre auantage,
Dedans un grand libertinage
Vous vous estes precipité,
Vous n'auez jamais limité
Ce desir d'auoir des richesses:
Mais par usure & par finesses,
Et par de sinistre moyens,
Vous auez amassé des biens,
Auec cette creance folle
Que vous n'estiez pas dans mon roole,
Et quant à vos biens amassez
Qu'il vous restoit du temps assez
Pour en prendre la joüissance,
Esprit insensé, quand i'y pense:
Pauure Homme: i'ay pris le plaisir
De vous regarder à loisir;
I'ay pris garde à vostre posture,
I'ay vû que vous faisiez l'usure
Tout autant que faire il se pût,
Car vous n'auez point d'autre but

Que de faire amas des richesses
Par vos ruses & vos adresses ;
De vous i'ay fait le même ris
Que le chat fait de la souris ;
Maintenant plus ie ne vous flatte
Ie vous tiens serré sous ma patte,
D'où vous ne sortirés que mort.

L'VSVRIER.

Certes vous m'étonnez bien fort ;
Par ce dernier coup qui me presse
Ie vois bien que par mon adresse,
Ie ne puis parer à vos coups
Ny me défendre contre vous
Qui me pouvez mettre en poussiere
Ie ne puis qu'user de priere ;
Mais pour ne faire aucun refus
Ie vois que c'est un pur abus ;
Ie vous requiers donc d'une grace,
De me permettre que ie fasse
Encor seiour pour quelque temps
Parmy le nombre des vivans,
Ie crois que vous trouverez grande
La raison de cette demande,
Et quand entendu vous m'aurez
De cœur vous me l'accorderez.
La fortune de biens m'acable

Et i'ose à ce prix me promettre
De le ramener au deuoir

LA MORT.

Mon amy, ie voudrois sçauoir
Quel temps vous voulez pour ce faire.

L'VSVRIER.

Dans dix ans aidant, i'espere
Qu'il sera tout à fait remis,
Ou bien dedans quinze à tout pis
Trente cinq ans sera son âge,
Si dans ce temps il n'estoit sage
Ie me pourrois bien assurer,
De n'en rien deuoir esperer
Mais i'ay de bonnes apparences;
Cependant dans ces esperances
Mes biens toujours i'augmenteray,
Tous les iours ie profiteray,
Car le temps est bien fauorable;
Et mon negoce est admirable
Pour beaucoup de biens amasser,
Et pour mon fils riches laisser;
Lequel estant auant dans l'âge
En doit faire tres bon ménage.
Ie ne dmande que quinze ans

Pour faire ce que ie pretens.

LA MORT.

Tu n'aurez pas quinze minuttes,
Avecque toutes vos disputes:
Si quinze ans vous aviez requis
Pour rendre le bien mal acquis,
Ou pour la penitence faire
Qui fust rude & bien austere
Pour les pechez par vous commis
Afin qu'il vous fussent remis,
Je vous trouuerois raisonnable:
Mais vous ne songez miserable,
Qu'à faire ce que Dieu défend
Afin d enrichir vostre enfant
Par le moyen de vostre usure:
Dieu sçait bien l'inique mesure,
Les moyens peruers & méchants
Que vous tenez depuis longtemps
Afin de faires vos affaires;
Quand le monde dans des miseres
Et dedans les necessités
Quand il est aux extremitez
Vous joüez vostre brigandage?
Car le pauure monde s'engage
Pour subuenir à sa maison;
Vous prestez en cette saison

Trente écus à ce personnage
Qui bien pressé vous laisse un gage
Qui pour le moins en vaut bien cent
Mais auec pacte, qu'il consent
Que ce sien gage vous demeure
S'il ne vous à payé dans l'heure
Et le jour qu'il vous à promis
Quand son gage il vous à mis.
Vous tirez des grands auantages.
En prestant ainsi sur des gages,
Car à faute de ce payement
Ils vous restent fort frequemment ;
Vous faites bien d'autres ménages
Par le moyen de ces ostages
Qui vous demeurent dans la main,
Car souuent dés le lendemain
De nouueaux gages on vous apporte,
On voit venir à vostre porte
Les Consuls des communautez.
Qui parmy les necessitez
Où le temps de guerre les iette
Pour subvenir a leur disette,
Demandent qu'en les soulageant
Vous leur prestiez de vostre argent ;
Ils vous demandent cent pistoles
Vous dites en peu de paroles
(Comme faite bien vous sçauês]
Que quatre-vingts vous en auês,

Pour les vingt encores restantes
Vous auez trois bagues bastantes
Pour en faire le suplément,
Car c'est leur prix assurément
Et vous sçauez bien le contraire;
Tout ce que ces gens pourront faire
C'est d'en auoir cinquante francs,
Auec quoy les voilà contents;
Cinquante écus en cette sorte
Dans vostre bourse, on vous apporte,
C'est bien un honneste profit;
Mais encor ce n'est pas tout dit,
Quand on est deuant le Notaire
Qui l'obligation doit faire,
Comptant l'argent, vous retenez
L'interest que vous en prenez:
Voilà des beaux patisotages
Qu'auec vostre argent & vos gages
Vous faites dans cette saison,
Pour augmenter vostre maison,
Vous faites bien, ie vous le iure,
Une aussi manifeste usure
Quand vous debitez vostre blé:
Un pauure Consul tout troublé
Ne sçait où donner de la teste,
Va cherchant quelqu'un qui luy preste
Mille francs dont il a besoin,
Et comme il est dedans ce soin,

Qu'il ne sçait à quel Saint se rendre,
Alors vous luy faites entendre
Que vous pourrez l'accommoder
Pourvù qu'il se veille accorder,
Car pour le déliurer de peine
Vous auez du blé ; de l'auoine ;
Qu'ils pourront vendre à toute gens
Afin d'en faire de l'argent ;
Le Consul accepte vostre offre,
De s'obliger à vous il s'offre ;
Il en prendroit bien de plus chaud ;
Maintenant le prix faire il faut
Tant du blé comme de l'auoine ;
C'est une chose bien certaine
Que quand vous en faites le prix,
Quarante écus en gaignent dix;
A moins de ce vous faites dire
A ce Consul qu'il se retire:
Mais ce Consul au mot vous prend
Dans le besoin qui le suprend
Il donneroit de cent cinquante
Parce que chacun le tourmente;
Il faut qu'il fasse comme il peut
Le pauuret, non pas comme il veut
Et qu'il passe par vostre porte,
Car la necessité l'y porte,
Dans les grandes necessitez
Et dedans les extremitez

Vous rançonnez le pauure monde,
Et quoy qu'on crie ou quoy qu'on gronde
Si vous leur prestez vostre bien,
Certes ils sçauent pour combien,
On ne verra jamais un Homme
Emprunter de vous une somme,
Qu'on ne trouue dedans ce prest
Outre & par dessus l'interest
Que vous retenez par auance,
Ou mandat, ou quelque quittance,
Qu'il reçoit pour argent compté,
Tant vostre front est éhonté,
Ou quelque pistole legere.
Vous ne sçauriez autrement faire
Il faut quelque argent court, ou faux,
Ou des mulets, ou des cheuaux,
Quelque bœuf, ou quelque cauale.
Ensemble tout cela s'embale
Auec quelque somme d'argent
Que vous luy deliurez contant,
Cét Homme estant dedans la presse,
Par acte librement confesse
Que c'est argent fort bien compté
Ce qu'il à de vous emprunté:
Mais il sçait bien tout le contraire.
Car quand il veut son compte faire
Il trouue que ces trois écus
Sont reduits à deux & non plus:

Luy rendant ce mauvais office
Sous couleur d'un grand benefice,
Ce que ie trouve de plus beau,
Il vous fait present d'un chappeau
Un present ie réve! ie songe?
Je viens de dire un grand mensonge,
Car il vous l'avoit accordé
Puisque vous l'aviez marchandé.
Voila ce que vous sçavez faire:
S'il me falloit faire inventaire
De toutes les concußions
Qu'avec vos obligations
De faire vous avez coûtume;
Il me faudroit avoir la plume
Un bien longtemps entre les mains;
Des actes du tout inhumains
Vous commettez avec vos dettes,
C'est ainsi souvent vous faites,
Vous n'avez point de charité,
Si quelqu'un dans l'extremité
Ce qu'il a pris ne peut pas rendre
Au terme qu'il a fallu prendre,
J'entens vostre blé, vostre argent,
Vous le delivrez au sergent
Qui faute de payer le gage
Le presse tant qu'il en enrage.
Où dans un fort bien peu de temps
Vous le consumez en dépens.

Et luy faites si bien la guerre,
Que les fruits qu'il a dans sa terre
Vous recueillez sans contredit,
En vous payant bien le credit
Qu'il vous a prié de luy faire
Dedans son extréme misere.
Ainsi les grains vous amassez:
Et vos greniers vous remplissez;
Ainsi sans prendre grande peine
Vous rendez vostre caue pleine ;
Ainsi sans avoir trop de soin
Vostre grange est pleine de foin
Ainsi parmy les miserables
Vous serez auec tous les diables.
Car ces pauures gens vous traitez
Auec tant d'inhumanitez:
Vous succez comme une sangsuë
Le sang du paysan qui suë
Et qui travaille sans cesser
Afin de vous bien engraisser.
Parfois au moins en apparence
Dans la douceur, dans la clemence,
Avec une moindre rigueur
Vous traitez quelque debiteur;
Mais certes c'est tout le contraire ;
Je vay découvrir ce mistere;
Un Homme ayant besoin d'argent
(Il n'en est pas seul indigent)

Dans le besoin & dans la presse,
Vers un Vsurier il s'adresse,
Qui, comme vous, a le sçavoir
De faire son argent valoir,
Lequel entendant sa Requeste
Vne somme d'argent luy preste
En payant l'interest fort bien ;
Au terme, il n'a pas le moyen
De pouvoir payer cette somme
L'autre le requiert & le somme
De le payer tout promptement,
Et le presse si vivement
Par les actes de la Justice,
Qu'il faut que cet Homme perisse
Où qu'il s'assure de trouver
Quelqu'autre pour le relever
D'une vexation si rude ;
Dans cette grande inquietude
Ce pauvre Homme s'adresse à vous
Croyant que vous serés plus doux,
Que vous luy préterés la somme
Qu'il luy faut pour payer son Homme ;
Vous, Monsieur qui sçavés ses biens,
Qui n'ignorés pas ses moyens,
Qui sçavés en toute assurance
Que cet Homme a bonne chevance,
Que ses prés & champs sont assis
Au meilleur endroit du païs,

Que sa terre vous aveisine,
Et de tous côtes vous confine,
Vous étes lors d'aise ravy
Que cét Homme soit poursuivy :
Aussi tost vous luy faites offre
D'ouvrir pour luy tout vôtre coffre
Afin qu'il prenne librement
L'argent qu'il luy faut justement
Pour se relever de misere
Pauvret, s'il sçavoit le mystere
Que vous cachés dessous ce prest,
Il ne seroit pas si tost prest
Pour vôtre argent librement prendre
Parce que ne le pouvant rendre,
Il verra que ce prest fatal
Le conduira dans l'Hôpital.
Mais sans prevoir la consequence,
Alors ce pauvre Homme ne pense
Qu'à subvenir au mal present :
Vous luy prétés ainsi faisant
Toute la somme qu'il demande ;
Il la reçoit d'autant plus grande
Qu'il voit que vous luy témoignés
L'empressement que vous joignés
A luy faire un si bon service :
En faisant un pas de Novice
Il s'oblige doncques à vous ;
Mais soudain parmy tant de doux

Il y trouue quelque amertume ;
Suiuant vôtre bonne coûtume
Dans le contrat en peu de traits
Par dessus tous vos interests
Vous fourrés blé, Vin, Bœuf, où Vache :
Tout cela vous sert d'une attache
Pour tenir vôtre Homme obligé,
Il vous a son bien engagé.
Vous en serés bientost le maistre,
Le pauuret fait une fenestre
Voulant boucher un petit trou.
Hà ! le pauure Homme qu'il est fou :
Car en effet quelque temps passe,
Tandis que l'interest s'amasse,
Et s'accumule en attendant.
Vous tirés toûjours cependant
Quelque present où quelque offrande
Que ce pauure endetté vous mande,
Sans que vous soyés son Curé ;
Il est pourtant bien assuré
(Car la chose est toute notoire)
Qu'il vient toûjours à l'offertoire ;
Auec quoy le pauuret s'endort,
Et vous ne le pressez pas fort
Pour enfler tant plus vostre masse :
Il dit que vous luy faites grace,
Et qu'il vous est bien obligé
Quand vous l'aués desengagé

De cette autre inhumain pirate
(En le mettant hors de sa pate]
Qui luy faisoit desesperer:
Mais à le bien considerer,
Non selon vostre fantaisie
Vous luy faites la courtoisie
Que par un ordre solemnel
Le bourreau fait au Criminel,
Quand de son cachet il le tire ;
Ce pauvre malheureux soûpire
Dans cét état infortuné,
Où de fers il est enchainé ,
Serré d une rude ménote
Qui cruellement le garrotte
Et dessous ce pesant fardeau
Il voit apporter un cordeau
Par un bourreau qui prens la peine
Dé rompre ses fers & sa chaine,
Et le deliure en ce faisant
D'un faix si lourd & si pesant ;
Cet Homme dedans l'apparence
Est allegé de sa souffrance ,
Et bien redeuable au bourreau
Qui l'a délié ; mais ; tout beau
Cela ne va pas de la sorte ;
Il est vray le bouréau luy porte
Vn lien qui dans ce moment
Le presse un peu moins fortement,

Et d'une étreinte plus legere
Que tous tes fers ne pouuoeint faire ;
Mais toûjours cela n'est pas ;
Car pour le mener au trépas
Cette corde fera l office ;
Ce n'est pas donc un grand seruice
Que luy fait ce groin des Enfers
Qui change en un cordeau ses fers
(Fy de telle metamorphose.)
Vous pratiquez la mesme chose
A l'endroit de vostre obligé ;
Cét Homme estoit bien ffligé ,
Et n'auoit pas sujet de rire
Tant qu'il estoit dessous l Empire
De cét Usurier forgeron,
Qui plus barbare qu'un Neron
Le tourmentoit à toute outrance,
Ce pauure Homme dans sa souffrance ?
Aupres de vous à son recours ;
Vous luy donnez tout le secours
Qui luy peut-estre necessaire
Afin de pouuoir satisfaire
Ce cruel qui le presse tant :
Alors ce pauure Homme est content,
Il sent ses peines allegées
Et ses souffrances soulagées ?
Il reçoit un plaisir parfait
Quand son Homme il à satisfait :

Il va publiant vos loüanges,
Il vous met dans le rang des Anges ;
Vous estes son liberateur.
Vous estes son vray bienfaicteur ;
Il estoit dedans le seruage ;
Vous auez rompu le cordage
Dont il étoit lié (tout beau)
Vous estes plûtost son bourreau ;
Cette douceur imaginaire
Qu'il ressent dedans sa misere,
Ce n'est qu'un pur amusement,
Il sentira bien rudement
La pesanteur de cette chaine,
Pressante, cruelle inhumaine,
Dont vous l'auez lié si fort.
Vous veillez le pauure t s'endort :
Se laissant prendre à la moûtarde,
En dormant il ne prend pas garde,
Que d'un artifice galant
L'interest va s'accumulant
De la somme qui vous est dûë,
Car quand l'heure sera venûë.
Que vous verrez que le total
Des interests & capital
Feront une notable somme :
Alors vous presserez vôtre Homme.
Faisant éclorre le dessein
Que vous couuiez dans vostre sein.

Pour joüer vostre personnage
Avec un plus grand avantage
Dans le temps vous le presserez
Que bien assuré vous serez
Qu'il ne vous pourra satisfaire,
Et qu'il aura quelqu'autre affaire
Qui vivement le pressera;
Quand dans cét état il sera;
Vous luy declarerez la guerre:
Vous luy ferez saisir sa terre,
Et vous ne perdrez pas le temps
Pour en faire tous les enquants
Et vous ferés en consequence
Une reelle delivrance,
Pour vous mettre en possesion;
Par ainsi vostre intention
Se trouvera bien satisfaite,
Ayant tout ce quelle souhaite,
Ce pauvre dans le repentir
Commencera de ressentir,
Que vostre corde est plus pressante
Que n'estoit pas la precedente;
Il verra que comme un bourreau
Vous avés fourny le cordeau
Pour luy faire perdre la vie
Sous pretexte de courtoisie;
Il vous serait plus obligé
Si vostre main avoit plongé

Dans sa poictrine vostre épée,
Car du corps son Ame échapée
Ne pourroit plus apres sa mort
Sentir son déplorable sort :
Mais de son bien vous rendant maistre
Vous le mettez toûjours en l'étre
D'un Homme qui s'en va mourant,
Et qui se meurt en soûpirant,
Puisqu'il voit qu'il faut qu'il mendie
Les ne essitez de sa vie ;
Je crois quie mon dessein est beau
De voũs comparer au bourreau,
Puisque vous en faites l'office
Sous un pretexte de seruice.
Ce que i'ay dit , jusqu'à present
N'est rien , iaçoit que déplaisant,
Qu'un foible crayon de la vie
Que vous avés toũjours suivie,
Qui de toutes vos actions,
Usures & concussions
Voudroit acheuer la peinture,
Où luy donner pleine teinture,
Il faudroit un trop longtemps
Ce n'est pas ce que ie pretens ;
Mais tout ce que vous veux dire,
Je m'étonne de voũs voir rire
Quand quelqu'un de vos bons amis
Vous reproche ce que ie dis ;

Vous tournez tout en raillerie
Quans on glose sur vostre vie,
Disant que ceux là sont des sots,
Et des patets & des bigots,
Qui vont discourant de la sorte ;
Et qu'aujourd'huy la mode porte,
Que qui peut amasser du bien,
Chacun doit trouuer qu'il fait bien.
Vous dites qu'en faisant seruice
On vous en doit le benefice.
Et qu'on voit toûjours malheureux,
Tous ceux qui sont si scrupuleux
Et qu'en faits de la conscience
Toute la plus haute science
Est de se sçauoir ménager
Et faire affaire, sans songer
A ce que tant de Casuistes,
Où Seculiers, ou Jesuistes
Nous debitent sur leur credit
Que tout ce que ces gens ont dit
Ne sert par les experiences
Qu'à boureler nos consciences;
Vous dites ordinairement
Parmy les diuertissement,
Et par forme de raillerie.
Que nous auons en cette vie
De trois especes de bourreaux
Qui des Hommes sont les vrays fleaux

Les premiers atteint de ce vice
Ce sont Meßieurs de la Justice :
Et la raison en dites-vous,
C'est que ces gens tourmentent tous,
Les pauures Hommes dans leur bourse
Par consequent ils sont la source
D'une infinité de trauaux,
De souffrances & de grands maux,
Que ces miserables endurent,
Et que les procés leur procurent ;
Quand jusqu'aux os les vont rongeans
Les Procureurs, où les Sergens.

Vous mettez au second étage
En matiere de bourrelage,
Auec autant de fondement
Que ceux que j'ay dit amplement,
Les Medecins & leurs complices,
Qui font souffrir diuers supplices
A ce pauure infortuné corps
Quand ils veulent mettre dehors
Quelque indigestion fiévreuse,
Qu'ils sont souuent plus dangereuse ;
Il vaudroit mieux cent fois mourir
(Dites-vous) que se secourir,
Et guerio auec tant de peine ;
Les Medecins donnent la gêne
Auec tous leurs medicaments,
Et font souffrir de grands tourments,

La derniere bourrelerie
(Dites-vous dans la raillerie)
Les Casuistes nous là font,
Et c'est dedans le plus profond
Où les secret des consciences :
Ces Messieurs avec leurs sciences,
Avec leurs speculations,
Leurs transports, leur deuotions.
Quand ils sont dedans leur étude;
Dans la paix ; dans la quietude,
Au temps qu'ils n'ont besoin de rien,
Vrayement [dites-vous] sçauent bien.
En une si braue posture
Faire des discours de l'usure,
Ils sçauent leur auis donner
Pour un Usurier condamner ;
Ils sçauent sans que la partie
En leur jugeant soit oüye,
La condamner auec dépens :
Laissons donc là ces bonnes gens :
Qui prendroit garde à leur paroles
Qui d'ordinaire sont friuoles,
Il pourroit prendre frequemment
A l'Hôpital son logement,
Fy de tant de bigotterie,
Ee faisans valoir l'industrie
Pour pouuoir des bien, acquerir:
Le moyen de se voir perir.

C'est d'auoir l'Ame un peu trop tendre;
Quand il est question d'en prendre,
Il ne faut pas étre craintif,
Ny trop aussi speculatif:
Nous en voyons de beaux exemples,
Qui nous font des leçons bien amples;
Enfin le monde aujourd'huy veut
Qu'on s'enrichisse comme on peut.
Voilà quelles sont les paroles
Sacrileges, vaines & folles,
Que vous dites sans jugement
Aussi bien que sans fondement;
Et ce que ie trouue de pire
C'est qu'apres tout ie vous voy rire
En discours auec vos amis
Des maux que vous auez commis;
C'est bien assez de les commettre
Sans cette audace vous permettre
D'en vouloir tirer vanité,
Auec tant de brutalité.

L'USURIER.

Je le confesse, j'ay fait pire
Que ce que vous venez de dire?
Vous m'avés viuement touché
Lors que vous m'auês reproché
L'état de ma course passée,

Et ie vais mon Ame enfoncée
Dans un état bien malheureux :
Je suis à present desireux
De la remettre à son vray maistre,
A Dieu seul auteur de son estre ;
Je vous requiers de me laisser
Le temps de me bien confesser,
Et le moyen de pouvoir rendre
Ce que dés longtemps j'ay pû prendre
Je tremble . je vois les Enfers
Qui me paroissent tous ouverts ;
Je vois déja preste la flame
Qui doit deuorer ma pauure Ame
Pendant toute une éternité,
Pour punir mon iniquité :
Tréues donc , ie vous en supplie ,
Jusqu'à ma rançon accomplie ;
Tréues afin que dans ces feux
Je ne brûle pas malheurex.

LA MORT.

Tantost ie l'ay dit Dieu se lasse
Quand on abuse de sa grace ;
Souuent il vous a fait sçauoir,
Et manifestement fait voir ;
Comme bon pere pitoyable
L'état peruers & miserable

Auquel vous estiez plongé,
Et vous n'auez iamais songé
De vous mettre dans la posture
De vouloir finir vostre usure;
Que justement dessus le point.
Où vous estes de n'estre point.
Vous vous faites en vain de feste,
Car vous mourrez comme une beste;
C'en est fait, tenez pour tout seur
Que vous mourrez sans confesseur,
Et de ce que ie vous auance
Tirez en une consequence.
Et concluez si vous pouuez,
Que ces gens là seront sauuez:
Interrogez ces Casuistes,
Où Seculiers, où Jesuistes;
Que vous faisiez passer pour fous;
Assurément ils diront tous
Qu'un Homme mourant de la sorte
Touche déja d'Enfer la porte;
Vous le sçaurez dans peu de temps,
Mais un mot dire ie pretens
Non pas pour vous donner courage,
Mais pour augmenter vostre rage:
Dedans un grand empressement;
En trauaillant incessamment,
Vous auez passé vostre vie,
Toûjours dans cette folle enuie

De laiſſer riche voſtre fils :
Pauure infortuné ? ie vous dis
Qu'il en fera mauuais ménage
Dans un ſi grand libertinage,
Que bien toſt ſera fricaßé
Ce que vous aués amaßé,
Ainſi doit eſtre conſumée,
En ſe tournant tout en fumée
Vôtre peine auec vos profits,
Et ce méchant garçon de fils
Que vous eſperez de reduire,
S'il ſe laiſſe à vos ſoins conduire,
Dépenſera plus en un jour
Que vous en mille à voſtre tour
N'en aués gagné ſans meſure,
Auecque toute voſtre uſure,
Et voſtre inique procedé ;
Il perdra dans un coup de dé,
Joüant à la beſte ou la chance,
La plus grand part de ſa cheuance;
Il la ménagera ſi bien.
Que dans deux ans il n'aura rien.
Heureux le prouerbe veut faire
Ce braue enfant de qui le pere
Ne craint pas de mal trépaßer
Pour des grands moyens luy laiſſer:
Ce dire *n'eſt qu'une ſottiſe ;*
On verra le voſtre en chemiſe

Plein de poux, galeux & teigneux,
Et logé dans le rang des gueux,
Sa pauureté sera si grande,
Que son pain il faut qu'il demande;
Et pour le comble de son mal
Il mourra dans un Hôpital.
Va-t'en donc, infortuné pere
Car i'ay la charge de te faire
Cét autentique mandement
De te rendre tout promptement
Deuant ce Juge incorruptible,
Qui d'une rigueur inflexible
Doit iuger en dernier ressort
Aussi bien le vif que le mort.

LA MORT.

A un Riche Marchand.

LA MORT.

MOnsieur quand ie vous considere,
Je vous vois en dessein de faire
Le grand voyage du Leuant;
Vous n'attendez que le bon vent
Pour quitter le port de Marseille;
Vostre pilote est là qui veille
Pour voir quand il faudra partir,

Et moy ie vous veux auertir
D'une nouuelle bien contraire,
Qui vous dit comme il vous faut faire
Le voyage vers le Couchant,
M'entendez vous, sire Marchand,
Entendés vous bien mon langage,
Il faut faire un plus long voyage
Mais auec tout cela j'entends
Qu'il le faut faire en moins de temps;
On le fait tost pour tard qu'on parte,
On va plus viste qu'à la carte,
Quoy qu'on y fasse de grands pas
Auec la regle & le compas.

Vous aurés peine de m'entendre,
Si ie ne vous fais mieux comprendre
Ce voyage tout important,
Grandement long, & si pourtant
Dedans un instant où j'acheue;
Quoy que le méchant vent se leue,
Quand une fois on est party,
On ne peut-estre diuerty
Par le vent ny par la tempeste.

Monsieur vous vous grattez la teste!
Je vous trouue tout entrepris
Quand par moy vous auez appris
Qu'il vous faut faire ce voyage:
Reprenez donc vostre courage,
Et faites un puissant effort,

Pour vous disposer à la mort,
Car aux Indes Orientales
Jamais vous ne ferès des bales,
De marchandises d'un haut prix
Comme vous auès entrepris.
D'y penser c'est une folie,
Il vous en faut perdre l'enuie;
C'est maintenant qu'il faut songer
Dans peu de temps de déloger,
Vous ne sçauriés autrement faire.

LE MARCHAND.

Ce seroit bien le vent contraire
Pour mon voyage détourner,
Vous le dites pour m'étonner,
Car ie ne vois pas à cette heure
De l'apparence que ie meure:
Je ne suis pas sorty du port,
Comment dois je craindre la mort?
Je croirois cette affaire preste
Si par quelque horrible tempeste:
Nostre Nauire estoit poussé
Contre un rocher, & fracassé;
Je deurois perdre le courage
Voyant cét euident naufrage,
Et j'aurois grandissime tort
Si ie ne pensois à la mor,

Pour vous disposer à la mort ;
Car aux Indes Orientales,
Iamais vous ne ferés des bales
De marchandises d'un haut prix
Comme vous auez entrepris ;
D'y penser c'est une folie,
Il vous en faut perdre l'enuie ;
C'est maintenant qu'il faut songer
Dans peu de temps de déloger,
Vous ne sçauriez autrement faire ;

LE MARCHAND.

Ce seroit bien le vent contraire
Pour mon voyage détourner
Vous le dites pour m'étonner ;
Car ie ne vois pas à cette heure
De l'apparence que ie meure :
Ie ne suis pas sorty du port,
Comment dois je craindre la mort ;
Ie croirois cette affaire preste
Si par quelque horrible tempeste
Nostre Nauire estoit poussé
Contre un rocher & fracassé ;
Ie deurois perdre le courage
Voyant cét éuident naufrage,
Et j'aurois un grandissime tort
Si ie ne pensois à la mort.

Si dans la mer Æthiopique
Sortoit de la coste d'Affrique
Quelque Vaisseau plein d'Affricains,
Qu'il en fallust venir aux mains
Pour resister à leur furie,
Si pour disputer nostre vie,
Il nous les falloit approcher.
Et nos deux vaisseaux accrocher,
Pour au combat faire paroistre
Lequel des deux seroit le maistre.
Et lequel seroit le plus fort,
Ie deurois penser à la mort.

Si j'étois tombé dans la patte
Par malheur de qualque pirate
Arabe, Turc, où bien Persan,
Où des Indes de l Indostan;
Dedans ce funeste esclauage
Certes ie ne serois pas sage
Si regrettant mon triste sort
Ie n'auois crainte de la mort,

Mais aujourd huy que dois je craindre
Qui de mourir me doit contraindre
N'étant point dedans ce danger;
Et qui me doit faire songer
Dans la presente conjoncture
De me mettre dans la posture
D'un Homme qui se void mourir;
I'ay fait dessein de parcourir

Tous les plus beaux pays du monde
Iusques aux Isles de la Sonde
Ie porte mon ambition,
Parce que mon intention
Est d'en tirer des pierreries,
Des droges, des épiceries,
Une si grande quantité,
Qu'apres mon trafic debité
Ie suis dedans les assurances
Que d'argent des sommes immenses,
I'en tireray dans peu de temps:
Iustement sont passez dix ans
Que ie fis ce même voyage,
Mais auec si grand auantage
Que i'ay toûjours depuis esté
Ce que i'auois tant souhaités
Non pas riche, mais richissime.

LA MORT.

Vous me faites prendre l'escrime
Vous entendant ainsi parler;
Et pourquoy parlés vous d'aller,
Faire encor ce long voyage,
Estant en si bon équipage:
Vous estes riche, dites-vous,
Vous estes dans le rang des fous,
Lors que vous voulez entreprendre

Encor une fois de vous rendre
Dedans ces étranges pays :
Certainement ie m'ebahys
Comme il vous prend encor enuie
D'aller hazarder vostre vie
Parmy ces pays étrangers,
Où l'on est dedans les dangers
De la mort & de la souffrance.
Vous le sçaués bien par auance,
Vous l'aués experimenté
Puisque vous aués profité,
Et que vous étes richissime.
Sçachez que la bonne maxime
C'est qu'il n'y faut pas retourner.

LE MARCHAND.

Pourquoy me voulés vous donner
Vn conseil de cette nature ?
I'y veux aller à l'auanture,
Ie suis prest il arriuera,
En voyageant ce qui pourra
Dans le Vaisseau sont déja mises
Dés longtemps plusieurs marchandises,
Que nous portons pour debiter,
Si nous voulons y profiter.
Il ne faut qu'auoir du courage,

Tous les plus beaux pays du monde
Iusques aux Isles de la Sonde
Ie porte mon ambition,
Parce que mon intention
Est d'en tirer des pierreries,
Des droges, des épiceries,
Une si grande quantité,
Qu'apres mon trafic debitê
Ie suis dedans les assurances
Que d'argent des sommes immenses,
I'en tireray dans peu de temps:
Iustement sont passez dix ans
Que ie fis ce même voyage,
Mais auec si grand auantage
Que j'ay toûjours depuis esté
Ce que j'auois tant souhaités
Non pas riche, mais richissime.

LA MORT.

Vous me faites prendre l'escrime
Vous entendant ainsi parler;
Et pourquoy parlés vous d'aller,
Faire encor ce long voyage,
Estant en si bon équipage?
Vous estes riche, dites-vous,
Vous estes dans le rang des fous,
Lors que vous voulez entreprendre

Encor une fois de vous rendre
Dedans ces étranges pays :
Certainement ie m'ebahys
Comme il vous prend encor enuie
D'aller hazarder vostre vie
Parmy ces pays étrangers,
Où l'on est dedans les dangers
De la mort & de la souffrance,
Vous le sçaués bien par auances,
Vous l'aués experimenté
Puisque vous aués profité,
Et que vous étes richissime.
Sçachez que la bonne maxime
C'est qu'il n'y faut pas retourner.

LE MARCHAND.

Pourquoy me voulés vous donner
Vn conseil de cette nature ?
I'y veux aller à l'auanture,
Ie suis prest il arriuera,
En voyageant ce qui pourra
Dans le Vaisseau sont déja mises
Dés longtemps plusieurs marchandises,
Que nous portons pour debiter,
Si nous voulons y profiter.
Il ne faut qu'auoir du courage,

LA MORT.

Vous voulés faire le voyage,

LE MARCHAND.

Je le veux faire sur ma foy.

LA MORT.

Vous le voulez. non fais pas moy,
Qui vous fais changer de demeure
Car vous mourez tout à cette heure,
Je vous veux donner le credit
De mourir dedans vostre lit
Tout doucement tout à vostre aise;
En ce faisant, ne vous déplaise,
Je pense vous bien obliger,
Plûtost que de vous affliger;
Car dedans vostre long voyage,
Nonobstans vôstre bon courage
Vous y pouuez beaucoup souffrir;
Il ne manque pas de s'offrir
Des sujets de cette nature.
D'ailleurs, vous étes en posture
Au dessein que vous auez pris,
De pouuoir estre un jour surpris.

Dans le cours d'un si long voyage,
Et d'étre mis en esclauage
Pour longtemps languir & souffrir
Sans pourtant en pouuoir mourir.
Proche des Isles de la Sonde
On sçait qu'il habite du monde,
Lequel a de tout temps esté
Assez fameux en cruauté ;
Car ce sont des Antropophages
Qui ne viuent que de carnages:
Et les mets les plus deilcats
Qu'ils peuuent auoir dedans leurs plats,
C'est la chair de ce miserable,
C'est la chair de ce deplorable
De ce Marchand, de ce Soldat,
Qu'ils ont pris dedans le combat;
Lesquels dans leur triste auanture
Ont pour funeste sepulture,
Le ventre de ces inhumains :
Vous pouuez tomber dans leur mains
Pour encourir cette disgrace
Plûtost donc que cela se fasse
Je vous veux voir, comme j'ay dit,
Mourir en paix dans vostre lit;
Je veux que la mort vous enserre
Comme les autres dans la terre,
Que vous fassiez vostre tombeau
Non pas dans l'abysme de l'eau,

Non au ventre d'une Baleine,
Vos parens prendront bien la peine
De vous enterrer autrement
Un peu plus honorablement.
Vous voyez comme ie me porte
A vous seruir de bonne sorte
Que ie songe à vous vif & mort.

LE MARCHAND.

C'est ce qui m'afflige bien fort
Quand ie suis dans vostre pensée,
Je voudrois qu'elle fut passée,
Et que pour le temps à venir
Vous perdissiez mon souuenir:
Ce n'est pas grande courtoisie
De me vouloir rauir la vie.
Pour vous en parler franchement,
Faisons, s'il vous plaist, autrement;
Le pretexte de mon voyage
C'est le sujet qui vous engage
A vouloir faire mourir,
C'est pour m'empescher de souffrir
Les orages & les tempestes:
D'ailleurs vous craignez que les bestes
Qui se trouuent dedans la mer
Ne viennent à me deuorer,
Me hazardant à leur furie:

[De cela ie vous remercie]
Et ie confesse qu'à ce coup
Je vous suis obligé beaucoup:
Et pour vous donner à connoistre
Qu'un ingrat ie ne veux pas estre:
Je vous dis que vos bon auis
De point en point seront suiuis;
Je pretendois de ce voyage
Tirer un tres-grand auantage;
Je le romps pour l'amour de vous:
Je n'en ferois pas tant pour tous:
Afin de vous le faire entendre,
Ce voyage me pouuoit rendre
Une grande somme d'argent.

LA MORT.

Certes vous estes obligeant
Mais ie ne suis pas obligeante;
Je ne suis non plus complaisante,
Parce qu'on me l'a défendu,
Le tout n'est pas bien entendu
Entre nous deux en ce rencontre,
Vostre discours tres-bien le monstre,
Car ie vous ay dit franchement
Qu'à l'autre monde promptement
Vous deuiés songer de vous rendre,
Et pour vous obliger à prendre

LE MARCHAND.

Et de grace, un mot ; car j'espere,
Qu'ayant ma raison debité
Vous aurez cette charité
D'aquiescer à ma demande.

LA MORT.

Cette raison seroit bien grande,
Qui pourroit mon dessein changer,
Et qui vous feroit prolonger
De quelques heures vostre vie :
Passez en pour vostre enuie ;
J'auray le diuertissement
De vous entendre & voir comment
Ces raisons seront auancées
Que vous auez dans vos pensées.

LE MARCHAND.

Voilà dequoy me réjoüir :
Puis donc qu'il vous plaist de m'ouyr :
Il faut que ie vous importune
D'entendre toute ma fortune
Dés son premier commencement ?
Car il m'importe grandement

Que vous en sçachiez bien la suitte.
Pour en faire donc la deduitte
Vous sçaurez comme ie suis né
Dedans Ambrum en Dauphiné
Pour vous dire quel fut mon pere
C'est ce que ie ne sçaurois faire ;
Et qu'il estoit Homme de bien,
De tout cela ie n'en sçay rien ;
Et j'en dis autant de ma mere ;
Non sans une douleur amere,
Car en gros ny par le menu
Aucun des deux ie n'ay connu.
Il faut pour tout que ie vous die
Qu'allant de France en Italie.
Le passage le plus commun
C'est que l'on passe par Ambrun ;
C'est pourquoy dedans cette terre
On y void toûjours des guerres
En quartier d'Hyuer, où qui vont,
Où qui reuiennent du Piémont:
On m'a donc instruit que mon pere
Se faisant suiure par ma mere,
Dans les troupes faisoit métier
Auec elle de gargotier,
Que s'en allant en Italie
Pour faire la gargoterie,
Ils se logerent dans Ambrun
Dans le regiment de Montbrun.

Ma mere estant alors enceinte,
Se trouua dedans la contrainte
De m'enfanter dedans ce lieu ;
Heureusement loüé soit Dieu,
Dans huit iours fut faite sa couche
Pendant lesquels mon pere abouche
Une femme pour me nourrir,
Et pour me faire secourir,
Il luy fait quelque peu d'auance,
Luy promettant qu'en asseurance
Dans peu de temps ils reuiendront
De la campagne de Piémont ;
En dessein de la satisfaire,
Et de luy payer son salaire
Qu'il faudra pour m'entretenir
Auec son lait pour l'auenir
Qu'ils reconnoistront son seruice ;
Me voilà donc mis en nourrice ;
Mon pere & ma mere s'en vont,
Prenant le chemin de Piémont
Pour aller y gagner leur vie
En faisant leur gargoterie :
A peine ils sont acheminez,
Qu'il sont tous deux assassinez ;
Ma nourrice en eut la nouuelle,
Qui fut en peine, ce fut elle ;
Car elle n'auoit pas du bien
Pour pouruoir à son entretien ;

Estant alors embarraßée
Elle se void bien empreßée,
Mais dedans cette extrémité
Quelques Dames, par charité
Dans la ville firent la queste,
Et firent tant par leur requeste
Qu'il en reuint sufisamment
Pour pouuoir à mon aliment
Pour ma nourrice satisfaire,
Et pour l'obliger à me faire
Bon traittement auec le soin
Dont mon bas âge auoit besoin.
En effet, elle fit l'office
D'une mere & d'une nourrice:
Car dans le temps que tendrelet
Ie ne viuois que de son lait;
Elle auoit les mêmes tendresses,
Me faisoit les mêmes caresses
Qu'elle eust fait à son propre fils:
De cette sorte ie l'appris,
Et ie le tiens pour veritable,
Dans Ambrun en est charitable,
I'ay toûjours experimenté
Leurs bien-fait & leur charité;
Ne croyez pas que ie le die
Afin de loüer ma patrie,
Ie le di des-interessé:
Le peuple d'Ambrun a passé

Et passe toûjours affable
Il a cela de bien loüable.
Qu'en pratiquant la charité
Il fait voir sa ciuilité;
J'ay fait tres-bonne experience.
De tout ce que ie vous auance;
Ma nourrice me le fit voir
Car selon son petit pouvoir
Comme j'us quitté sa mamelle,
Je reçûs des charitez d'elle,
Comme si veritablement:
J'ûsse esté son enfantement:
Car estant dedans la disette
Quand presque à nû sans chemisette.
Elle alloit demander son pain,
Elle me menoit par la main;
Son dessein estoit de m'instruire
Comment ie me deuois conduire.
Pour demander la charité
Au temps de ma necessité
C'est tout ce qu'elle pouuoit faire.
Dedans son extréme misere,
En profitant de ses auis
Pendant un temps ie la suiuis;
Et ie demanday mon aumône
Auec cette bonne personne;
Quand ie me vis un peu plus grand
Je suiuis un tout autre rang,

Pour quester tout seul par la ville,
Et ie me rendis fort habille
En ce métier dans peu de temps,
Parce qu'à l'âge de huit ans
Je trouuois déja de ma vie
Sinon le tout une partie,
Il sembloit que ie fusse né
Et pour le trafic destiné,
Car ie faisois dans ce bas âge
Toûjours quelque petricotage ;
Quand ie n'auois pas trop de faim
Je donnois bien souuent mon pain
Pour en auoir une toupie :
Apres par une fantaisie :
Le plus souuent ie la troquois
Contre une autre que ie voulois ;
Et ie sçauois trocquer & vendre.
Car j'étois assuré de prendre
Encor que ie fusse petit
Toûjours quelque peu de profit,
Je vendois de l'eau de rigolisse.
Je vendois des fleurs de narcisse,
Des barbes boucs, que ie prenois
Aux prés où ie me promenois ;
Prenant pour ces choses friuoles
Les éplingles comme pistoles :
Quand ie deuins un peu plus grand,
Je me rendis mieux trafiquant,

Et ma sorte de marchandise
Ne sentois plus tant l'Enfantise ;
I'auois toûjours quelques oyseaux,
Chardonnerette, Serins Moineaux,
Qu'auec le glu ie sçauois prendre,
Alors ie commençay de vendre
Ces animaux pour de l'argent,
Les épingles d'orsenanant
De mon trafic furent bannies,
Ne plus ne moins que les toupies.
Pour mes oyseaux bien debiter,
Et pour y pouuoir profiter
Ie n'allois pas en grande place
I'attendois l'heure de la classe ;
Au College ie me rendois,
Et là mes oyseaux je vendois,
Auec lesquels ie faisois rages ;
Car ie faisois aussi des cages
Qui me rendoient bien de l'argent.
I'étois encores grand Marchand,
Et d'Escurieux, & de Beletes
Que j'enfermois en des cassettes,
Tout petit garcon que j'étois,
Ie voyois que ie profitois
Cela me fit prendre l'enuie
De vendre aussi de l'eau de vie
Pour y prendre quelque profit,
Le matin ie sortois du lit,

I'allois toute la matinée
Criant d'une voix raffinée
A l'eau de vie, à l'eau ardant,
Et si allois ainsi la vendant
Iusqu'à tant que toutes les ruës
Par moy fussent bien parcouruës
Afin de la bien debiter
Quoy fait, ie m'en allois quitter:
Ma bouteille de l'eau de vie,
Pour afin, que ie vous le die
Aller encor quester mon pain;
I'ûsse plûtost souffert la faim
Que de toucher à ma boutique:
Auec ce j'auois en pratique
De ne joüer aucunement
Que ie ne visse clairement
Que j'auois un grand auantage
A l'endroit de ce personnage
Qui vouloit joüer contre moy;
Mais ie ioüois de bonne foy;
Si ie faisois bien ma partie,
Ie la joüois sans tricherie;
Ie marchois toûjours franchement
Autant dans le ieu qu'autrement
Pendant ce temps i'appris à lire,
A bien chiffrer, à bien écrire,
Auec un habile écriuain
Qu'on appelloit Monsieur Louuain,

Homme de bien, benin, affable,
Et sur tout Homme charitable,
Qui prenoit ordinairement
Son plus grand diuertissement
A voir des oyseaux dans des cages,
Pour en entendre les ramages.
Iauois grande inclination,
Et toute mon intention?
N'estoit que d'apprendre à bien lire,
A bien chiffrer, à bien écrire;
Ie me trouuois trop indigent;
Ie n'avois pas assez d'argent
Pour dedans l'école paroistre
D'un si capable & sçauant maistre,
Mais ce bon Dieu, pere benin,
Me fit paruenir à ma fin
Par se bonté toute infinie;
Il me départit l'industruie
Qui me fit les moyens auoir
De profiter de son sçavoir.
Ie mis dis dans une belle cage
Que j'auois fait à double étage
Plusieurs oyseaux, comme serins,
Chardonnets, linots tarins.
Et d autres de diuerses sorte;
A cét écrivain ie les porte,
Les luy presentant humblement,
Avec un petit compliment.

Que ie fis de si bonne grace,
Auec une si viue audace ;
Que ie gagnay son amitié ;
Et ie l'emûs à la pitié,
Alors que ie luy fis entendre
Que mon dessein estoit d'apprendre
Ce que j'ay dit par cy-deuant :
Il dit qu'il m'en feroit sçauant
Si i'en voulois prendre la peine ;
Ie le prends au mot, ie me peine
Ie profite si bien du temps :
Que dans bien moins que de deux ans
Ce braue Homme m'apprit à lire,
A bien chiffrer & à bien écrire,
Car Dieu m'auoit donné la main
Qu'il falloit pour un écriuain
Il m'enseigna l'Arithmetique
Par une si courte pratique,
Que dedans trois ou quatre mois
Ie sçauois ma regle de trois,
Et les regles de compagnie
Pour y pouuoir gagner ma vie.
Auec quoy i'allois augmentant
Mon grand desir d'étre Marchand :
Voyant qu'au moyen de ma cage
I'auois tiré de l'auantage,
Cela me fit jetter les yeux,
Dessus un Marchand curieux,

Lequel aussi bien que mon maistre
Prenoit plaisir de se repaistre
Parmy les divertissements
De ces plaisirs tous innocens
De voir des oyseaux dans des cages,
Pour considerer leur plumages,
Et les entendre gazoüiller,
Pour son oreille chatoüiller.
Vne cage ie vous prepare
La plus gentille & la plus rare
Que cét Homme eust pû souhaitter :
Ie puis dire sans me vanter,
Qu'on pouuoit prendre cét ouurage
Parlant en matiere de cage)
Pour un chef d'œuure assurément
I'y fis industrieusement
Vne douzaine de chambrettes,
Si poupines & si bien faites
En toutes leur proportions,
Qu'auec des admirations
Chacun regardoit cette cage:
Cela me donna le courage
D'y mettre quantité d'oyseaux
Des plus exquis & des plus beaux.
Et de tout de differente espece
Qu'auec de la glu mon adresse
Pût attraper parmy le champs ;
Comme ils furent tous là dedans,

Quand ie vis ma cage remplie ;
Et suffisamment accomplie ;
J'en allay faire vn beau present
A cét honorable Marchand ;
Je le fis auec tant d'adresse
De franchise & de gentillesse,
Qu'en le receuant il me dit
Que i'employasse son credit,
Qu'il me vouloit faire seruice,
Et que franchement ie luy disse
Où quand, comment, ou bien en quoy;
Il me iura dessus sa foy
Que ie pouuois en assurance
Auoir enuers luy confiance,
Et qu'il me seruiroit d'appuy,
Je demeurois proche de luy ;
Il m'auoit déja fait seruice
Aussi bien comme à ma nourrice,
Comme bon voisin qu'il étoit ;
De sorte qu'il me connoissoit.
Cét Homme doncques me demande
Auec une tendresse grande
Quelle estoit mon intention,
Quelle est mon inclination,
Pour desormais gagner ma vie:
Je luy dis que j'auois enuie
Si ie pouuois d'étre Marchand :
Cét honneste Homme incontinent

Qu'il m'entendit, se mit à rire
En riant commence à me dire,
Que ie sçauois choisir tres-bien.
Qu'il falloit auoir le moyen
Si le métier ie voulois faire :
Ie luy répons, comme i'espere
Dans quelque temps d'en ramasser
Suffisamment pour commencer
Par une petite tablette ?
Qu'autre chose ie ne souhaite.
Ce braue Homme s'estant enquis ;
Que i'auois cinq écus aquis,
Au moyen de mon industrie,
De ce cinq il me fait courtoisie
Qu'il me presta fort librement ;
Luy même charitablement
Voulut me garnir ma tablette,
(Non pas de musc, ny de ciuette,
De bezoard, ny d'ambre gris :
Mais de choses de plus bas prix ;
Comme d'Almanachs, de lunettes ;
D'aiguilles fines, d'éguillettes,
D'épingles, de dez, de coûteaux,
De poinçons, canifs & ciseaux.
De coton, d'ancre, d'écritoires,
De rubans, de quelques lardoires,
D'Alphabets seruans aux Enfans,
De manuels pour les plus grands

Qui

Qui déja sçauent un peu lire,
De quelques plumes pour écrire,
De cordons, de peignes de buys,
De chapelets, de croix, d'étuits
De quelques pieces de quincaille,
Et d'autre semblable amusaille
Qu'un Mercier ordinairement
Debite en son commencement
Aussi-tost ie prens ma tablette,
Et vay criant pour faire emplette
Par la ville tant que ie puis,
Au coton fin, peigne de buys,
Fines lunettes de Venise:
Ie debitay tant de marchandise
De ce jour là pour trois écus:
Et ie crois quelque sous de plus;
Qui fut une honneste partie
Pour une premiere sortie.
Certes cét heureux coup d'essay
Me rendit tous joyeux & gay,
Il ne fallut autre figure
Pour en tirer fort bon augure;
Le soir ie porte mon argent
A cét honorable Marchand,
Par qui mon heureuse tablette
Auoit esté si bien complete:
Il en fut si bien satisfait,
Qu'en le receuant, il me fait

Credit d'une demy douzaine,
Et luy même prit cette peine
De faire mon assortiment,
Mais plus auantageusement
Qu'en la tablette precedente.
Que la fortune est obligeante
Quand elle veut faire du bien?
Elle me donna le moyen
Pour faire auec ma diligence.
Le bon support & l'assistance
De ce charitable Marchand,
Dans si mois doublé mon argent.
Je fis tant que dans peu d'années
Je vis mes épaules ornées
D'une bale de tres grand prix,
Qu'à Lyon moy-même ie fis.
De plusieurs toiles des plus fines.
Comme Baptistes, Cambrezines
Toiles de Holande & Carreaux,
Des plus rares & des plus beaux,
Toiles de Troye & Mousselines,
Et des dentelles les plus fines,
Auec tous leurs assortimens
De fins & riches passemens:
Pendant quelque temps, non sans peine,
Par le monde ie me promeine
Auec ma bale sur le dos,
Je roule sans aucun repos

Pour debiter ma marchandise :
Et ie le dis auec franchise,
J'étois tellement fortuné
Que souuent j'étois étonné
D'en debiter en si grand nombre
Sans perte aucune , & sans encombre.
Il est vray que , sans vanité,
Si j'ay tellement profité,
En debitant ma marchandise :
C'est que ie vay dans la franchise,
Et l'on void ordinairement
Que ie marche fort rondement,
Où que j'achete , où que ie vende:
Et ma maxime la plus grande
C'est de viure en Homme de bien,
Et ie crois que c'est le moyen
Qui tant de bonheur me procure :
D'ailleurs ie fais bien la mesure,
Je suis fort exact en ce point ?
Pour survendre ie ne mens point ;
Jamais marchandise à personne
Vne autre pour autre ie ne donne
Et j'employe aussi mon pouuoir
Pour toûjours de bonne en auoir:
Sur tout ie mets dedant mon role
Qu'il faut estre Homme de parole,
Rarement ie baille à credit,
Mais aussi du prix que j'ay dit,

Auec argent ie me contente:
Cette maxime est importante
Pour faire des profits bien grands,
Et rendre riche les marchands,
Qui la sçauront mettre en pratique.
Auec ma volante boutique
Que dessus mon dos ie portois;
Ie voyois certes que i'étois
Dans la fortune nompareille;
Ie me trouuay dedans Marseille
En roulant ainsi le païs;
Vn iour accosté ie me vis
Comme ie passois vers la loge
D'un braue Homme qui m'interroge
Assés familierement
Quel est mon trafic & comment,
Et dequoy pour gagner ma vie
Ma balle i'auois assortie:
Modestement ie luy réponds,
En quoy consistoit tout mon fonds;
Ie luy declare auec franchise
Tout l'état de ma marchandise:
Il me demande d'où i'étois?
Ie dis que ie suis Ambrunois è
Des évenemens de ma vie
Luy dis la plus grande partie;
Ie deduis si bien tout mon fait,
Que cét Homme bien satisfait,

En montrant une Ame rauie ;
Me dit qu'il auoit grande enuie
De me vouloir dans son logis ;
A cela ie luy répondis
Hardiment à mon ordinaire
Que ie voulois le satisfaire,
Et que là ie luy montrerois
Ce que dans ma balle i'auois ;
Que s'il trouuoit quelque dentelle
Où quelque toile qui fut belle.
D'accord nous en serions soudain ;
Parce qu'auec moy pour certain.
Quand on vouloit on faisoit pacte ;
Cét Homme prend une heure exacte,
Dedans sa maison me conduit,
Et là me fait faire un deduit
Bien amplement de mon affaire,
Comment i'auois pû si bien faire
Que mon trafic me reüssist :
Il en exige le recit
Me parlant fort en confidence :
C'est la Diuine Prouidence
Qui regis la terre & les cieux,
Qui fit cét Homme curieux
Pour s'enquester de mon affaire,
Ie n'y vois point d'autre mistere ;
C'estoit la volonté de Dieu
Que ie trouuasse dans ce lieu

En cét Homme la viue source
Pour pouuoir bien faire ma bourse;
Il vouloit que par ce moyen
Je pusse faire amas de bien;
Vous verrez la chose éclaircie
En me permettant que ie die
Comme l'affaire se passa
Cét Homme donc tant me pressa,
Qu'à luy deduire ie commence
Quel est le lieu de ma naissance.
Comment ie nâquis: en quel temps.
Quels auoient esté mes parens:
J'auois sur moy mon baptistere,
Pour luy faire voir que mon pere
Estoit Nicolas d'alerant
Et son pere auoit nom Laurent,
Picard & natif de Peronne:
Et de plus l'auis ie luy donne
Que mon grand pere trépassé,
Dans l'indigence auoit laissé
Encores bien jeune mon pere
Auec Barthelemy son frere;
Et que par ainsi tous les deux
S'estoient trouuez bien malheureux,
Sans secours & sans assistance
Pendant l'état de leur Enfance;
Couuerts de méchans drappelets:
Mais que deuenus grandelets

Il leur prit à chacun l'enuie
De s'en aller chercher leur vie ;
Que l'un tira vers le Leuant,
L'autre du costé du Couchant,
Et du depuis mon pauure pere
Iamais n'auoit revû son frere
Pour sçauoir quel estoit son sort,
Et s'il estoit, où vif, où mort
Il n'auoit nouuelle aucune
S'il auoit où non fait fortune:
Et tout ce qu'à present ie dis,
Pour bien vray ie l'auois appris
De ma bonne mere nourrice,
A qui mon pere sans malice
En discourt l'auoit debité
Auecque toute verité.
Cét Homme alors change de face:
Et m'interrompt, puis il m'embrasse,
En me disant, Mon cher neveu,
Helas tout succede à mon vœu·
Je te vois ! *& transporté d'aise*
M'embrassant tendrement me baise
Je suis dit-il Barthelemy,
Je suis ton oncle mon amy
Je suis celuy que la misere
A separé de ton bon pere
Helas ! ie ne l'ay vû que peu :
Mais aise de voir mon néveu

A qui les biens ie pourray faire
Que j'ûsse fait à mon bon frere,
Il étoit tellêment ioyeux.
Qu'il faisoit sortir de ses yeux
Les larmes en grande abondance,
Pour moy . ie perdis contenance,
Ie fus bien tellement surpris
Quand cette nouuelle j'appris.
Que ie me vis dans cét extréme
De me rauir hors de moy-même,
La joye au cœur me prit si fort.
Qu'à deux doits ie fus de la mort
Cette nouuelle surprenante
Se trouua plus suffisante
Pour m'interdire entierement,
En réuanche, dés le moment
Que de parler j'ûs la licence,
Vers ce bon oncle ie m'auance,
Et je luy fais mon compliment
Auec tant de ressentiment
Auec tant d'amour, de tendresse.
Que délors il me fit promesse
De jamais ne m'abandonner :
Il dit qu'il me vouloit donner
Les moyens de me faire riche
Et qu'il ne seroit jamais chiche
En mon endroit pour me pousser
Et pour me bien faire auancer :

Il me dit voyant mon visage
Qu'il voyoit la parfaite image,
De son bon frere Nicolas,
Et qu'il ne seroit iamais las
De m'aider à faire fortune ;
Pour luy qu'il en auoit fait une
Par l'assistance du grand Dieu,
Aussi grande qu'aucun du lieu,
Qu'il sortit pour gagner sa vie)
Auec cinq sols de Picardie,
Estant dans la necessité
Qu'ils auoient si bien profité,
Qu'il auoit à l'heure presente
Cinq mille écus de bonne rente
Qu'il auoit acquis traficquant
En ce beau pays du Leuant,
Vers Alep dedans la Syrie,
Et qu'à present il negotie
Tout autant qu'il a iamais fait :
Il dit qu'il me rendra parfait
Auec le temps dans ce negoce,
Que comme luy dans un carrosse
Je me pourray faire trainer
Si ie me veux bien adonner
A le suiure dans sa pratique,
Il ne tenoit point de boutique.
Il n'auoit qu'un grand magazin,
Dans lequel son fils, mon cousin,

Poußé de l'amour de son pere,
Des leçons commence à me faire
Afin de me rendre sçauant
En ce beau trafic du Leuant:
Je mets si bien dans la pratique
L'écriture & l'Arithmetique
Dont j'auois le secret appris.
Que ce mien cousin tout surpris,
En considerant mes adresses,
Redouble toutes les caresses.
Qu'il m'auoit faites cy deuant;
Et dans six mois me fit sçauant
A pouuoir conduire leur liure,
Comme il veut que ie le deliure
D'un soin qui le fâche en effet,
Pour s'en reuancher il me fait
Autant de bien qu'il me fait
Enfin le garçon & le pere
Font si bien que dedans deux ans
Brauement le chemin ie prens:
Pour aller par mer à Venise
Debiter quelque marchandise,
Et pour en prendre dans ce lieu:
Je fais par la grace de Dieu
Auec tel succeZ mon voyage
En ce premier apprentissage,
Et ménage si bien mon fait,
Que mon oncle bien satisfait,

Tout son magazin me confie:
Il est vray qu il faut que ie die
Que ie fis si bien en marchant
Ce voyage avec un Marchand,
Qu'il prit la peine de m'instruire
Comme ie me deuois conduire
En trafiquant dessus la mer.
J'y sçus si bien m'accoûtumer,
Que depuis ce premier voyage
J'ay passé la chose en usage,
Et quasi toûjours dessus l'eau
Roulé dadans quelque Vaisseau
Sur la Mer Mediteranée
D'une maniere fortunée,
Car Dieu m'a toûjours conserué,
Et de disgrace preserué.
C'est ce qui me donna courage
D'entreprendre le grand voyage,
Qu'auec de signalez profits
Du costé des Indes ie fis
Jusques aux Isles de la sonde:
C'est un païs, lequel abonde
En toute sorte de tresors;
Je me suis toûjours vû deslors
Au moyen de ma diligence
A couuert de toute indigence,
Abondant en commoditez
Et parmy les prosperitez.

Poussé de l'amour de son pe[illegible]
Des leçons commence à [illegible] RT.
Afin de me rendre [illegible]
En ce beau trafic [illegible] *ne veut rien dire ;*
Je mets si bien [illegible] *il faut, beau sire,*
L'écriture & [illegible]*bandonner :*
Dont j'au[illegible]*ez de me donner*
Que ce[illegible]*us fortes & pressantes*
En co[illegible]*ue : & conuaincantes,*
Red[illegible]*lesquelles assurément*
Q[illegible] *auriez du retardement ;*
E[illegible]*pourtant ie vois le contraire*
[illegible] *parce que vous venez de faire*
Un long discours qui me fait voir
Que ie dois user du pouuoir
A l'endroit de vostre personne,
Que sur les humains Dieu me donne.
Vous dites que d'Enfant tout nu
Vous estes riche deuenu,
Le recit de vostre auanture
Nous fais voir à plate coûture
Que depuis que vous estes né
Vous auez esté fortuné,
Que vous auez par vos adresses
Amassé beaucoup de richesses ;
Mais tout cela ne conclu pas
A retarder vostre trépas :
Les richesses sont inutiles,

ne ſont pas aſſez habiles
le plus riche des Humains
oit arracher de mes mains:
s richeſſes ſont des ſeruices,
Et rendent de tres-bons offices,
A ceux qui peuuent en auoir,
Et tous les iours elles font voir
Ce qu'elles peuuent par leur force,
Auſſi bien que par leur amorce.
La pureté c'eſt un treſor,
Mais ſouuent on voit qu'auec l'or
Cette belle fleur eſt ternie,
Et ſa grace toute bannie;
Les piſtoles nous font ſçauoir
Que ſouuent elles ont pouuoir
De changer une Fille en Femme;
Au preiudice de ſon Ame:
Aujourd'huy par l'argent on peut
Au monde auoir tout ce qu'on veut;
L'or nous fait bien ſouuent connoiſtre
Qu'un ſeruiteur trahit ſon maiſtre;
L'or pratique les trahiſons
L'or met en œuure les poiſons,
L'or fait faire les Simonies,
Les meurtres, & les incendies;
L'or fait faire ſecrettement
Cét inhumain auortement
Qui contrepointant la nature.

LA MORT.

Mais tout cela ne veut rien dire ;
Car auec tout, il faut, beau sire,
Vos richesses abandonner :
Vous promettez de me donner
Des raisons fortes & pressantes
Persuasiue ; & conuaincantes,
Par lesquelles assurément
Vous auriez du retardement ;
Et pourtant ie vois le contraire
Parce que vous venez de faire
Vn long discours qui me fait voir
Que ie dois user du pouuoir
A l'endroit de vostre personne,
Que sur les humains Dieu me donne.
Vous dites que d'Enfant tout nu
Vous estes riche deuenu,
Le recit de vostre auanture
Nous fais voir à plate couture
Que depuis que vous estes né
Vous auez esté fortuné,
Que vous auez par vos adresses
Amassé beaucoup de richesses ;
Mais tout cela ne conclu pas
A retarder vostre trépas :
Les richesses sont inutiles,

Et ne sont pas assez habiles
Pour le plus riche des Humains
Pouuoit arracher de mes mains:
Les richesses sont des seruices,
Et rendent de tres-bons offices,
A ceux qui peuuent en auoir,
Et tous les jours elles font voir
Ce qu'elles peuuent par leur force,
Aussi bien que par leur amorce.
La pureté c'est un tresor,
Mais souuent on voit qu'auec l'or
Cette belle fleur est ternie,
Et sa grace toute bannie;
Les pistoles nous font sçauoir
Que souuent elles ont pouuoir
De changer une Fille en Femme;
Au prejudice de son Ame:
Aujourd'huy par l'argent on peut
Au monde auoir tout ce qu'on veut;
L'or nous fait bien souuent connoistre
Qu'un seruiteur trahit son maistre;
L'or pratique les trahisons
L'or met en œuure les poisons,
L'or fait faire les Simonies
Les meurtres, & les incendies;
L'or fait faire secrettement
Cét inhumain auortement
Qui contrepointant la nature.

it perir une creature
és auparauant que son sort
rende capable de mort ?
ır bien souuent corrompt le Juge
l'or souuent on a refuge
uand on veut gagner un procés ;
faillible en est le succés,
ır on a le plus necessaire ;
s amis peuuent beaucoup faire,
ais l'or est si charmant & doux
u'il opere seul plus que tous,
uand on trouue un autre Juge,
ui les procez jamais ne juge
ue par les loix de l interest,
stant à prendre toûjours prest
aut-il commettre un adultere ;
'est l'or qui fera cét affaire ;
Auec l'éclat de sa lueur
l éblouïra la pudeur
De cette malheureuse Femme,
Qui d honneste deuient infame,
n receuant un fauory
Dans la couche de son mary,
rahir son Roy , rendre une place,
l faut que tout cela se fasse
Par l'entremise des Ecus,
Qui sont des vainqueurs les vaincus.
L'or doncques a de tres-grande forces

Pour pouuoir auec ses amorces
Les yeux des Hommes éblouïr,
Et se faire bien obeïr
Au siecle peruers où nous sommes :
Je ne suis pas au rang des Hommes ;
Encor que l'or ait ce credit
De faire tout ce que j'ay dit,
Je me mocque de sa puissance.
Rien par son éclat il n'auance,
Il ne peut éblouïr mes yeux,
Car ie les ay tous chassieux,
Je suis aueugle pour mieux dire,
Voilà pourquoy ie ne puis rire
De sa force & de son éclat.
Sire Marchand faites état
Si vous n'auez autre pretexte,
Qu'il faut joüer de vostre reste.
Quand vous auriez tout le tresor
Qui se tire des mines d'or
Des Indes ; soit Orientales,
Soit aussi des Occidentales,
Tout cela n'arresteroit pas
D'un quart d'heure vostre trépas ;
Sans plus tarder que l'on s'appreste.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là que ie m'arreste,

sçay bien que tous les Milors
nt morts auec leur grands tresors :
sçay que toutes les pistoles
nt inutiles & friuoles
ur nous empescher de mourir :
n'y veux pas donc récourir :
n'est pas que ie me fie ;
couteZ donc ie vous supplie
ne plus pressante raison.

LA MORT.

Elle seroit bien de saison,
i vous la disieZ pertinente ;
Dites la donc i'en suis contente.

LE MARCHAND.

Je vous ay dit par cy deuant
Que ie suis un riche Marchand,
Et que i'ay fait grande fortune
Dans le pays du Dieu Neptune
Mais ie suis dans un grand malheur,
Car ie n'ay point de successeur
pour recüeillir mon heritage,
Je me trouue sans parentage,
Car mon oncle est mort & son fils
En me laissant tous leurs profits :

Vous sçauez comme s'est passée
Cette affaire par vous tracée,
Et comme apres leur mort ie fus
L'heritier de tous leurs écus,
Qui m'augmenteront mes finances
En ce temps de sommes immenses :
Je suis un tres riche Picard
Mais helas ! & qui prendra part
A tant de bien que ie possede
Je ne vois là qu'un seul remede
Pour me faire éuiter un mal
Si grand qu'il n'a pas son égal ;
Vous me pouuez estre propice
Et me rendre ce bon seruice,
En faisant ce que ie diray,
Obligé ie vous en seray.
Sçachés donc que j'ay pris pour Femme
Vne veuve exempte de blâme,
Venant d'une honneste maison,
Femme d'esprit & de raison,
Tres-vertueuse, bien habile :
Mais la pauurete elle est sterile
Car déja sont passez dix ans
Que de l'auis de nos parens
Nous fismes nostre mariage,
Et non plus qu'auant son veuvage
Elle m'en a donné des fruits :
C'est pourquoy conclure ie puis

gnant que ses maux l'ont outrée ;
partant dire ie vous dois
cor pour la seconde fois,
ostre double fiévre quartaine.
stre maladie en une saine
us voulez vistement changer,
pour à souhait vous loger
us voulez quitter la vieillesse,
vous mettant dans la ieunesse
fin d'en auoir des Enfans.
Sont ce pour prolonger vos ans
s belles raisons si pressantes,
fortes & si conuaincantes,
ue, comme vous disiez deuant,
ous me deuiez mettre en auant,
t qui vous donnoient tant de gêne.
Vostre double fiévre quartaine,
t c'est pour la troisiéme fois
ue parler ainsi ie vous dois ;
os raisons sont impertinentes,
ien loin qu'elles soient suffisantes
our me pouvoir persuader
De vous faire encor évader
Afin d'auoir quelque lignage
Pour recueillir vostre heritage
l y falloit songer deuant,
Et n'attendre pas maintenant
De donner ordre à vostre affaire

Lors que vous n'y pouuez faire,
Voyant qu'apres vostre trépas
Des heritiers vous n'auriez pas?
Il falloit un Homme bien sage
Faire de vos biens usage,
Les donnant charitablement
Par un solemnel Testament,
A l'orphelin, & à l'orpheline,
Que la prouidence Diuine
A laissé dés leurs jeunes ans
Destituez de tous parens:
Il se falloit rendre le pere
De ces Enfans dans leur misere,
Et leur départir de vos biens
Pour pourvoir à leurs entretiens.
On trouue dans ces grandes Villes
Des pauvres filles bien habilles,
Qui sont dedans leur pauvreté
Souuent bien riches en beauté;
Mais ces filles ainsi parfaites,
Belles & pauures, sont suspectes;
La beauté du corps frequemment
Leur sert de mauuais instrument
Pour perdre celle de leur Ame;
Vous pouuiez éuiter ce blâme
Si comme un bon saint Nicolas
Le vray miroir des bons Prelats,
Pour les loger en mariage

Preparer une bonne place :
Vous vous estes mal ménagé ;
Car vous n'auez iamais songé
A ce que ie viens de vous dire ?
Vous pouuiez brauement élire
Pour heritier ceux que j'ay dit,
Sans trouuer aucun contredit.
Cét orphelin, cette orpheline,
Presque sechez par la famine
Cét esclaue, où pauure honteux,
Qui soûpire tout souffreteux
N'entreront point dans le partage
Qu'on fera de vostre heritage ;
Vous laissez ces gens à quartier,
Et vous faites un heritier
Non pas riche, mais richissime,
Qui ne fera non plus d'estime
Ny de vous, ny de vostre bien,
Que si vous, ne luy donniez rien ;
N'estes vous pas bien miserable ;
Vostre heritier est excusable
Apres tout car il ne sçait pas
Qu'il soit apres vostre trépas
Le vray maistre de vos pistoles.
Pour le dire en peu de paroles,
C'est le Roy qui doit heriter,
Et de tous vos biens profiter :
Regardez si cette personne

Et s'il est dedans le degré
De vous en sçauoir gré :
Tel sera vostre legataire,
Sans passer par main de Notaire,
Lequel apres vostre trépas,
En prenant les frians repas
Que pourront payer vos richesses,
Ne fera pas dire deux Messes
Pour l'ame de ce trépassé
Qui ces richesses a laissé :
Desquelles richesses peut estre,
Afin de vous rendre le maistre ;
Longtemps vous vous estes peiné,
Pour vous voir un jour condamné
A souffrir de cruelles peines,
Des supplices, des maux, des gênes,
Dans les enfers pour tout jamais ;
Vous le sentirez desormais,
Si ramassé tant de richesses
Vous avés auec des finesses
Dont aujourd'huy plusieurs Marchands
Trompeurs, fourbes, & bien méchants
Se seruent dedans leurs boutiques.
Si vous seruant de leurs pratiques,
Comme un voleur bien assuré,
Faussement vous auez iuré
Pour vostre marchandise vendre,
Afin d'obliger à la prendre

Cét Homme qui la marchandant,
J'allois à bon prix pretendant ;
Vous sçauez bien ie vous le jure,
Comme Dieu punit un parjure.
Si quand vous donnez à credit
Vous prenez un trop grand profit,
Pour vous payer de vostre attente ;
Il ne faut pas que ie vous mente,
Vous sçauez dans fort peu de temps
Comme Dieu punit tels marchands
Non moins que ceux qui font l'usure.
Si vous n'auez fait la mesure
A celuy qui chez vous à pris
Des étoffes de tres grand prix,
Parce que vous preniez la peine
D'alonger la soye, ou la laine.
Lors que finement vous l'aulniez.
Et de la sorte vous gagniés
Au moins sur chaque aune un bon pouce
Vous serez payé sans recousse
D'une telle méchanceté.
Si tant fol vous auez esté
De commettre cette sotise,
Que de vendre une marchandise
Pour un autre bien cherement
A celuy qui naïuement
C'est fié sur vostre parole,
Vous auez fait un pas d'école

Duquel chastié vous serez.
Aussi bien que quand vous aure
Celé le tailleur qui dérobe
En prenant chez vous une robe,
Un habit, ou bien un manteau,
De drap de Holande, ou de Ceau;
Car bien souuent on vous demande
Si ce drap de Ceau, de Holande.
Où quelqu'autre drap de grand prix
Que ce maistre tailleur a pris
Luy peut-estre bien necessaire
Pour deuoir un tel habit faire:
Vous répondez auez serment
Qu'ils ne sçauroit faire autrement,
Et qu'en fait de la conscience
Vous sçauez par expeirence
Que cét Homme est Homme de bien,
Et que partant il ne prend rien
De superflu pour l'ordinaire,
Quoy que vous sçachiez le contraire.
Vous sçauez bien (sire Marchant)
Pour dire mieux, sire méchant;
Qu'il prend excessiue mesure
Et d'étofe & de fourniture
Et qu'il n'est pas trop scrupuleux
Pour un habit d'en prendre deux.
Quand cette liberté luy donne
Quelque bonne & simple personne

Qui franchement s'en fie à luy ;
Et vous estes tout son appuy,
Parce que dans vostre boutique
Il vous donne de la pratique ;
Quand quelqu'un veut faire un habit
C'est ce maistre Tailleur qui dit
Qu'on ne trouve pas dans la ville
Un Marchand qui soit plus habile
Que vous pour choisir sans défaut
La bonne étoffe, comme il faut ;
Que vous estes bien raisonnable,
Et sur tout fort accommodable
Que vous estes bien raisonnable,
Et sur tout fort accommodable
Pour ce qui concerne le prix.
Si ce chemin avez vous prix,
Pauvre Homme, ie vous recommande,
Car vous en payerez bien l'amende.
Si vous avez esté de ceux
Qui debitent en cauteleux
Selon que le gain leur sugrre,
La fausse monnoye ou legere ;
Qui pour tromper les pauvres gens
Ont deux trébuchets differens ;
Le fort quand l'argent il faut prendre,
Le foible, quand il faut le rendre
Par un si frauduleux negoce,
Vous irez au diable en carrosse ;

Car ie crois que par ces moyens
Vous aurez acquis de grands biens
Pour aller jusques à la porte)
Des Enfers, auec grande escorte,
Et pour estre pompeusement
Conduit à cét appartement.

LE MARCHAND.

Je vous engage ma parole
Que ie ne suis pas dans ce roole:
Car ie n'ay pas acquis des biens
Par des illicites moyens;
Ce qui me tient bien plus en peine
Que si i'auois une migraine,
C'est le regret de n'auoir pas
Donné bon ordre à mon trépas,
Je n'ay que ce martel en teste.
Ne serez vous pas donc honneste
En mon endroit jusqu'à ce point
Que de ne m'importuner point
Jusqu'à ce que tant de richesses
Que m'ont fait gagner mes adresses
J'aye employé bien a propos
Pour me mettre dans le repos?
Tantost vous m'auez fait entendre
Qu'heritier le Roy se doit rendre
De tous mes biens; mais par ma foy

Je serois marry que le Roy
Dûst recueillir mon heritage,
Car ie vois que ce personnage
Se peut bien passer de mon bien,
Puis qu'il n'a pas manque de rien.
Par cette raison ie vous prie
De me laisser encor enuie,
Pour l'employer vtilement.

LA MORT.

Je voudrois bien sçauoir comment.

LE MARCHAND.

Puisqu'il vous plaist que ie le die,
Vous sçauez que j'ay grande enuie
D'employer tous mes commoditez
Pour en faire des charitez
Aux Chrestiens qui dans l'esclauage.
Souffrent la fureur & la rage
Des infideles inhumains,
Lesquels auec leurs propres mains
Leur font souffrir mille supplices;
Je leur rendray des bons seruices,
S'il vous plaist me donner le temps
De faire ce que ie pretends,
Je suis un témoin occulaire,

Car j'ay vû dans quelle misere
Viuent ces pauures malheureux,
Pour cette raison ie les veux
Soulager dedans leur martyre,
De la façon que ie vay dire ;
Je ne pretens pas que mes biens
Leur seruent à tous de moyens
Pour les tirer de l'esclauage.
Car il en faudroit dauantage,
Le nombre estant un peu trop grand
De ceux qui sont dedans ce rang,
Tout ce qu'à present ie puis faire,
C'est seulement de satisfaire
Au plus pour quelques uns d'entr'eux,
Laissant les autres malheureux :
Mais (à vray vous dire) il me fâche,
Comme ie n'ay pas l'Ame lâche,
D'accomplir à demy mes vœux,
Et partant à mes biens ie veux
Que tous ces gens là participent,
Et tous ensemble en profitent
Par un moyen du tout nouueau ;
Entendez les s'il n'est pas beau.
Je veux faire dedans Marseille
Une Eglise, non pas pareille
A nostre Dame de Paris
Ny d'un si vaste & grand pourpris,
Il faudroit le pouuoir d'un Prince

Où le tribut d'une Prouince
Pour un dessein si somptueux.
Si superbe & si fastueux,
Mais ie veux qu'elle soit renduë
Dans sa mediocre étenduë,
Aussi mignonne en son dessein
Que l'Europe en ait dans son sein.
Pendant que j'ay fait ma fortune,
J'ay vû des Eglises plus d'une,
Car ie fus toûjours curieux,
Me rencontrant en diuers lieux,
De visiter ces Edifices
Destinez aux diuins offices,
Et considerer à loisir,
Ceux où i'auois plus de plaisir,
J'en ay recueilly des idées
Que dans mon esprit j'ay gardées,
Et j'en veux faire un abregé,
Lequel quand j'auray bien rangé
Je pourray faire une merueille
De mon Eglise nompareille,
Laquelle ie veux bien doter
Des biens qui me pourront rester
Apres que ie l'auray bâtie
Je veux qu'elle soit assortie
Autant que le pourront mes biens,
Des necessaires entretiens
Pour les Peres de l'Oratoire,

Lesquels feront toûjours memoire
Des pauvres captifs oppressez
Autant viuans que trépassez;
Ils reciteront leur Offices
Et tous les jours leurs sacrifices
Ils offriront auec leurs vœux
Au grand Dieu pour ces malheureux,
Afin que dedans leur souffrance
Ils prennent bonne patience,
Et qu'ils soient fermes en la Foy,
Voilà sommairement en quoy
Ie veux employer ces bons Peres,
Et leur donner de bons salaires,
En leur fondant un reuenu.

LA MORT.

L'avis est bon, mais tard venu;
Vos desseins seroient fort loüables,
Comme ils paroissent charitables,
Et me sembleroient du tout bons;
Mais ils sont comme les melons.
Que ceux qui veulent entreprendre
De les manger bons, doiuent prendre,
Pour les coupper precisément
Leur temps propre, car autrement
Ce fruit n'est jamais agreable
Pour estre mis sur une table,

Et pour cette seule raison
Qu'on les a pris hors de saison ;
Vos desseins, pauure creature,
Sont quasi de cette nature ;
Ils seroient bons assurément,
S'ils n'auoient ce seul manquement ;
Qu'ils sont pris trop tard, de la sorte,
Ce retardement leur emporte.
Ne plus ne moins qu'à ce melon,
Ce qu'ils pouuoient auoir de bon.
Et de fait, vous me faites rire
Quand ie viens de vous oüyr dire,
Sur le point qu'il vous faut partir,
Que vous voulez faire bâtir.
Et doter une belle Eglise :
Ie me ris de vostre sottise ;
Car si vous étiés là logé
Que d'en obtenir le congé,
Vous seriez pour long temps en vie
Pour voir vostre Eglise bâtie :
Vous mettriez ie crois plus d'un an
Pour en faire dresser le plan ;
Vous voudriez consulter les testes
En ce métier plus de requestes
Que trouuer en France on pourroit ;
Et d'autant le temps passeroit
Pour faire selon vostre enuie
Tousiours prolonger vostre vie.

Et quand le plan en seroit fait,
Auant que le tout fut parfait
Pour commencer le frontispice ;
De cét admirable Edifice :
Se couleroient bien quelques ans ;
Car vous voudriez auoir le temps
Qui vous seroit tout necessaire
Afin que l'amas se pust faire
Des matieres pour ce sujet,
Et vous en feriez le projet
Afin quelle fut plus jolie
Du plus beau marbre d'Italie,
Que par mer vous feriez venir,
Des maistres il faudroit tenir
L'espace de plusieurs années,
Auant que l'on vist maçonnées
Les pierres de ce bâtiment :
Et de la sorte infiniment ?
Vous feriez traisner la besogne.
Il faut mourir & sans vergogne ;
De faire ce que de tout temps,
Ont fait les petits & les grands ;
Vostre pretexte est inutile,
Vous n'estes pas assez habile
Pour pouuoir ce coup euiter ;
Ce qu'il vous à plû débiter
Pour m'amuser par vostre dire,
Ne m'est qu'un pur sujet de rire,

Car ie vois effectiuement
Qu'autant en emporte le vent;
Tout ce dequoy ie suis fachée
C'est de m'étre tant attachée
A vous entendre discourir,
Puisque ie sçay que de mourir
Vous ne pouuez pas vous défendre.
Ie vous enjoint donc de vous rendre
Apres ce mien commandement
Deuant Dieu tout presentement,
Qui bien instruit de vostre vie
Doit juger sans supercherie
En Juge desinteressé
Vos actions du temps passé.





LA MORT.

ENFIN chacun a grande en[...]
De disputer s'il peut se vie[...]
Que sert-il de tant discourir ?
Personne ne voudroit mourir,
Ceux qui sont dedans la galer[...]
Voudroient remettre cette affaire
S'ils pouuoient pour une autre fo[...]
Aussi bien que les plus grands R[...]
Au malade si ie propose
Qu'il faut mourir, ou prose,
Ce langage ne luy plaist point,
Il ne peut m'accorder ce point :
Que si dans la santé parfaite

La propofition eft faite,
On me répond que j'ay grand tort
De parler alors de la mort:
La vieille qui toûjours radotte,
Son excuse aussi bien marmotte
Que la filette de quinze ans:
Que si d'en parler ie pretends
A quelque pauvre miserable
Malade dans quelque hôpital,
Il repousse ce coup fatal
Aussi bien que le plus grand Prince
Où le Gouverneur de Province,
Et sa vie aussi bien défend
Que fait un Premier President.
Et c'est chose prodigieuse
De voir une Religieuse
Qui me dispute le terrain;
Si par mon pouvoir souverain

Enfin elle n'étoit forcée,
Elle se seroit dispensée
D'en venir jusques à l'effet ;
Et si le semblant elle a fait
De partir toute satisfaite.
C'est qu'elle a vû la chose faite,
Que ne pouvant plus reculer,
Enfin il s'en falloit aller :
Il n'est, à dire vray, personne
Qui quand la nouvelle on luy donn
Qu'il se doit resoudre à la mort,
Ne fasse lors tout son effort
Pour differer cette avanture,
Dans cette triste conjoncture
Chacun s'efforce d'essayer
S'il ne pourra point dilayer.
S'il faut mourir, chacun s'excus

Et s'excusant chacun s'abuse,
De rien ne sert tant de débat
Il faut partir, le tambour bat;
Dire que j'use de surprise,
Ce n'est qu'une pure sotise,
Tous ces discours ne valent rien:
Hé quoy! chacun sçait-il pas bien
Que la Mort nous est assurée,
Sans pourtant que soit mesurée
L'heure où se fera cet Arrest;
Pourquoy ne se tient-on pas prest?
Puis donc que vous ignorez l'heure,
En quel temps, en quelle demeure
Il vous conuiendra déloger,
C'est à quoy vous deuez songer,
Et tenir toutes choses faites,
Sur tout vos consciences nettes,
Et c'est de cét étrange instant
Que l'état Eternel s'attend;

De ce moment iront vos Ames,
Où dans le Ciel, où dans les flames
Qui veut Paradis acquerir,
Ne doit songer qu'à bien mourir :
Pour bien mourir, il faut bien viur
C'est là ie crois le meilleur liure
Que l'on vous puisse presenter :
Et ie vous puis bien protester
Que la bonne Philosophie
Est celle là, quoy que l'on die,
Qne vous enseigne à bien mourir :
C'est donc à vous d'y recourir.
Ne cherchez donc pas des excuses
Ne vous seruez donc pas de ruses,
Quand ie viendray vous auertir
Que de ce monde il faut partir :
Ceux qui me font un esprit traistre.
Ceux là, dis je, font bien paroistre
Qu'ils pensent rarement à moy:



TABLE

DE LA SECONDE PARTIE DU FAUT-MOURIR.

La Mort. AU Medecin. page. 3.

La Mort. A l'Apoticaire, 25

La Mort. Au Chirurgien. 48

La Mort. A un Gueu estropié. page 69

La Mort. A un riche Usurier. page. 148

La Mort A un Marchand. 191